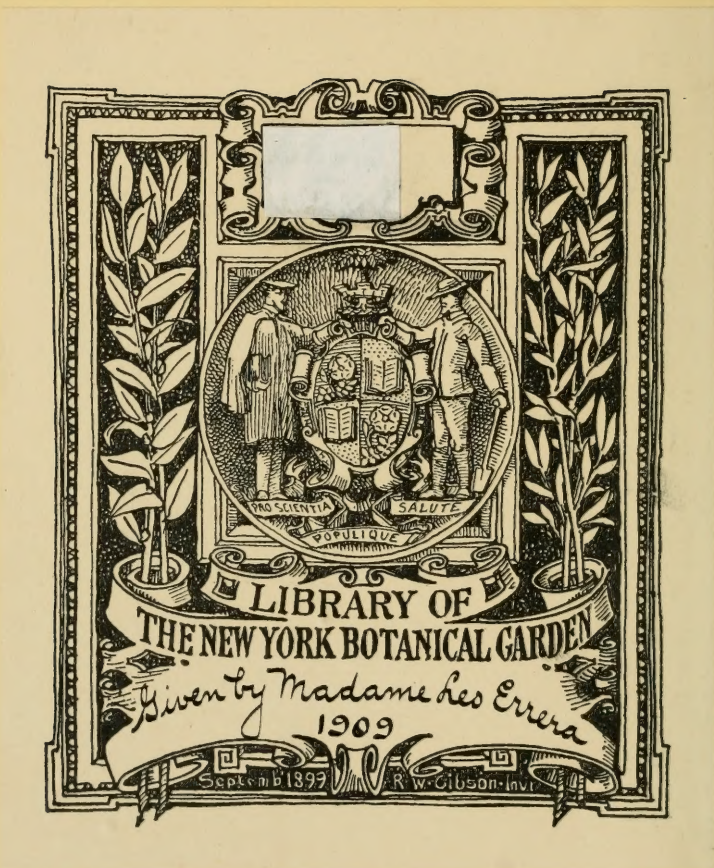
Recueil d'Œuvres

de

LÉO ERRERA

MÉLANGES

Vers et Prose


PRO SCIENTIA
SALUTE
POPULIQUE
LIBRARY OF
THE NEW YORK BOTANICAL GARDEN
Given by Madame Leo Errera
1909
Septemb 1899
R. W. Gibson Invt

RECUEIL D'ŒUVRES

DE

LÉO ERRERA

LIBRARY
NEW YORK
BOTANICAL
GARDEN.

Paulussen & Cie Vienne

L Krera

RECUEIL D'ŒUVRES

DE

LÉO ERRERA

[VI]

MÉLANGES

VERS ET PROSE

LIBRARY
NEW YORK
BOTANICAL
GARDEN.

BRUXELLES
H. LAMERTIN, Libraire-Éditeur
20, Rue du Marché-au-Bois, 20

BERLIN
R. Friedländer & Sohn

LONDRES
Williams & Norgate

PARIS
A. Hermann

MILAN
Ulrico Hoepli

1908

.E77
v.6
c.2

LIBRARY
NEW YORK
BOTANICAL
GARDEN.

INTRODUCTION

Ceux qui ont lu les Œuvres de Léo Errera n'auront pas manqué d'en remarquer la forme pure et séduisante.

On méconnaît trop souvent l'importance de l'expression dans les écrits scientifiques. Le savant qui veut répandre ses découvertes doit pourtant se faire auteur, se livrer au labeur de la rédaction; et la façon dont il y réussit peut contribuer largement à leur diffusion et à leur succès.

Les écrits scientifiques qui ont subsisté depuis le temps des premiers philosophes grecs ont dû à leur forme une bonne part du prestige qui leur a fait traverser les âges. Ils ont fourni incessamment à l'art d'écrire un matériel de combinaisons verbales inédites sans lesquelles on ne conçoit pas la communication des idées nouvelles qu'ils développèrent.

Les hommes dont les publications ont marqué les acquisitions de l'intelligence et les étapes du savoir ont été, ont dû être, à leur façon, des littérateurs : Aristote, Lucrèce, Galilée, Laplace, Cuvier, Claude

MAR 4 - 1909

Bernard, Berthelot, Darwin, Spencer, Stuart Mill, pour n'en citer que quelques-uns, en témoignent glorieusement. On est d'accord que les sciences historiques ont fourni, à toutes les littératures, quelques-uns de leurs ouvrages les plus fameux. L'ignorance seule peut faire oublier l'importance de ceux que leur ont donnés les autres sciences.

Le savant qui expose sa découverte sans soin et sans art, dans une langue imprécise, lourde, embarrassée, la sert mal. Il manque à la pourvoir de sa force de pénétration et d'expansion; il laisse croire qu'il ne l'a pas bien nettement dégagée et aperçue lui-même.

Ce n'est donc pas un avantage négligeable pour l'homme de science d'être un écrivain : il acquiert ainsi un moyen d'action considérable.

Et Léo Errera fut un excellent écrivain.

Mais, si d'autres ouvrages l'ont fait comprendre déjà par tant d'exposés magistraux, tant de conférences animées et colorées, tant de notes et de résumés primesautiers, on ne connaîtrait que bien imparfaitement sa valeur littéraire si on ne lisait point le volume que voici.

Sous ce botaniste et ce professeur se cachait un poète. Sa rare activité intellectuelle ne se confinait pas dans le domaine, bien vaste pourtant, où chacun la voyait s'exercer. Il en était un autre où il aimait à s'échapper discrètement, comme il l'a dit dans les stances adressées à ce vieux rêveur, hirsute et doux,

appelé Wihl, que Bruxelles connut il y a trente-cinq ans :

... C'est mon plus grand plaisir
D'herboriser parmi les bois de la pensée !

Tu me pris par la main, et je t'accompagnai,
Dans ces bois où l'on fuit un sentier aligné,
Dans ces bois, loin, bien loin du grand chemin morose !
Bois où tu nous montras l'hyacinthe et la rose,
Bois que de ses flots purs la poésie arrose !
Du temps ainsi perdu, Wihl ! c'est du temps gagné !

L'aveu est inattendu de la part de cet admirable ménager du temps, de ce grand laborieux que fut Léo Errera.

C'est que son imagination et sa sensibilité, autant que son intelligence, avaient besoin de se répandre. Il en est résulté une œuvre intime dont ses proches et ses amis eurent seuls connaissance : car sa modestie se faisait scrupule de publier ses vers, ne les laissait lire qu'à des amis choisis; une œuvre pourtant d'une personnalité et d'une saveur rares.

On trouve, en tête d'un de ces carnets où il jetait, presque furtivement, ses inspirations en se promenant, en voyage, dans ses courts instants de loisir, l'avis :

Profane, éloigne-toi ! C'est en vain qu'on se penche
Sur moi, pour lancer là des regards indiscrets !
Car ce petit cahier est plein de grands secrets :
C'est comme un confident où mon âme s'épanche !

Grands secrets, ces escapades dans les bois de la Poésie! Mais secrets d'une âme charmante et d'un noble esprit, secrets tout à l'honneur de celui qui voulut les garder.

Ce n'est pas sans hésitations, faut-il le dire, que des affections pieuses se sont décidées à en publier quelques-uns, ont cédé aux exhortations d'amis désireux de faire mieux connaître le cher disparu.

Bien des morceaux, et non des moins intéressants, n'ont cependant pas été inclus dans ce recueil : un poème burlesque, entre autres, de cinq ou six cents vers, où il s'était diverti à réunir tous les mètres, toutes les coupes de strophes, toutes les combinaisons de rimes usités en français, et qui montrait la rare virtuosité qu'il avait acquise dans la versification et le jeu qu'il se faisait d'en vaincre toutes les difficultés. Mais le sujet : les déboires d'une partie de patinage finissant par un bain glacé, si plaisamment traité qu'il fût, comporte trop de détails personnels, trop d'allusions particulières pour intéresser ceux qui ne furent point les familiers de sa jeunesse.

D'autres ont été omis soit à cause de leur caractère d'intimité, soit parce qu'ils ont été publiés ailleurs comme la pièce intitulée *Venise,* qui a paru dans l'*Anthologie* de M. Godefroid Kurth.

Il y a de la prose aussi dans les extraits qu'on va lire. Il y a de la philosophie et de la fantaisie, du sérieux et du plaisant, du sentimental et du gai.

La fantaisie n'étonnera pas ceux qui savent que

l'humoriste n'est ordinairement qu'un observateur indépendant et personnel.

Aux pièces d'une portée scientifique, philosophique ou morale on n'a pas craint d'en joindre d'autres inspirées par cette sensibilité bien équilibrée qui, chez Léo Errera, trouvait toujours son ressort dans la saine raison.

J'ai relu d'affilée, avant d'écrire cette Introduction, toute cette sélection dont je connaissais bien déjà les fragments. Et je suis frappé de la variété de l'ensemble et de son accent franchement personnel.

Les premiers vers sont d'un enfant...

Mais cet enfant était un homme! Il a commencé à écrire ces essais alors qu'il avait à peine quinze ans. Pourtant, quelle maturité! Comme déjà chantaient en lui les motifs conducteurs de sa pensée. L'étude et l'expérience ne devaient que consolider ce qu'il avait puisé ainsi en lui-même.

Voyez comme, en écrivant *Nix*, il a déjà la vision à la fois mélancolique et consolante du déclin et du renouvellement perpétuel de la vie :

— En moins d'un jour
Ces géants des forêts sous la neige blanchissent;
Mais, plus heureux que nous, bientôt ils rajeunissent
Au printemps : ils sont vieux et jeunes tour à tour!!

A cet âge qui est pour la plupart des hommes l'âge encore homérique de l'héroïsme barbare, l'âge où les

rêves de justice et d'humanité même se traduisent en visions violentes, en coups de force, s'affirment chez lui les instincts pacifistes, l'horreur du sang versé, la foi dans le triomphe des bonnes causes armées de la seule persuasion.

Il a été exalté par la lecture des *Châtiments* de Hugo, des *Iambes* de Barbier. Mais il n'en aime pas les tendances vindicatives. Il corrige Barbier avec une sage prudence :

. . . . . .

Non, non, ma Liberté, poète, est différente !
Elle est plus généreuse, elle est plus tolérante...

Elle aime mieux la Paix que la poudre et la cendre;
A côté du Progrès elle marche à grands pas.
Elle avance toujours... elle sait se défendre
Et vaincre !... Elle n'attaque pas.

C'est un programme auquel il restera fidèle. Il revise la *Marseillaise* où il ne peut souffrir le sang qui féconde les sillons. Pourtant, le sentiment démocratique est intense chez lui; il lui a trouvé dès lors une base dans un phénomène physiologique :

Car chez le peuple ainsi que chez la plante
La sève vient toujours d'en bas.

A seize ans, il a compris — lisez : *Question* — que celui qui n'a pas souffert ne peut connaître le bonheur.

Il a découvert — lisez : *Fragment philosophique* — le néant de nos vanités et le peu de place que notre espèce tient dans l'Univers.

Il n'attend pas longtemps pour affirmer sa doctrine philosophique, son rationalisme combatif et sa logique serrée dans la *Petite complainte du métaphysicien* et *Dieu*.

Il a pris rang tout de suite parmi les positivistes, naturellement. Mais ceux qui l'ont connu savent qu'en combattant les idées il avait appris déjà à ménager les hommes, à respecter la sincérité, à ne porter ses plus grands coups à ses adversaires qu'avec une courtoisie chevaleresque : car personne ne fut moins que lui capable de colère et de haine.

Jusqu'ici, on sent encore en lui l'apprenti littéraire qui subit l'influence fatale des formules toutes faites. Mais très rapidement et très tôt l'écrivain artiste et original se dégage. Elle date de ses dix-sept ans, la belle paraphrase du « plus fort que la mort » :

L'hymen des fleurs se prépare...

Et il a dix-neuf ans quand il compose la grave *Pensée d'estacade*, cet émouvant acte de foi dans le Progrès.

Ce qui caractérise Léo Errera, ce qui témoigne de la robuste santé de sa personnalité morale, c'est le remarquable équilibre du sentiment et de la raison : une âme vibrante d'accord avec une intelligence sans faiblesse.

Il faut l'avoir connu de près pour savoir avec quelle ferveur il s'adonnait au culte de l'amitié, avec quelle joie il accomplissait les devoirs de la reconnaissance.

Il était aimant par inclination. Personne ne se montra plus dévoué à ses amis, plus porté à leur être utile ou agréable chaque fois qu'il le pouvait. Son influence bienfaisante rayonnait sur eux. Ils étaient comme des disciples subissant sa douce et ferme autorité. Il formulait une règle pratique de sa vie, encore, quand il écrivait :

« L'ami doit guider l'ami et non l'encenser; il doit » être toujours — comme une seconde conscience — » prêt à lui dire : Ici tu fais bien, là tu fais mal. »

Et la vraie marque de sa supériorité, c'est qu'aucun pédantisme ne se mêlait jamais à ses conseils. Sa tutelle affectueuse était faite de séduction. Jamais autorité ne fut plus aimable.

Il se réjouissait si sincèrement du bonheur des autres! Et il était si attentif à le leur montrer. Ses vers témoignent assez de cette sympathie empressée. Voyez *La Vigne et le Mûrier*, la pièce dédiée à Ferdinand Gravrand, son professeur de littérature; voyez le compliment si délicat, si affectueux à M. et Mme Delhasse, *Pour des Noces d'or;* voyez toutes les pièces de circonstance, si ingénieusement et pourtant si spontanément aimables, qu'il adressait à ses proches et à ses amis en toute occasion; voyez le toast *Pour des Noces d'argent* qu'on ne peut lire sans mélancolie en songeant que le bonheur lui manqua

d'arriver jusqu'aux siennes. Il y rêvait peut-être déjà, en écrivant ces vers d'une cordialité si enjouée, lui qui avait trouvé dans ses affections familiales les sources les plus pures de son bonheur, lui qui a tracé ce petit chef-d'œuvre d'élévation et de tendresse paternelles intitulé : *Pour l'album de ma petite Ida.*

Et c'était une âme affectueuse que celle qui avait si bien senti, un jour, la tristesse de ce spectacle banal : un ivrogne titubant ramené au logis par son enfant.

On n'est pas poète et sensible sans avoir respiré la grisante douceur des amours qui fleurissent au printemps de la vie :

. . . . . .

Il faut cueillir la rose à la saison des roses,
Il faut cueillir l'amour à la saison d'aimer.

Léo Errera n'a pas fait mystère du penchant juvénile et pur qu'il éprouva pour une charmante et respectable fille, sa camarade Gabrielle, enlevée à l'art musical par une mort cruelle, et dont le charme original et touchant l'avait enveloppé.

Il a eu d'autres flammes encore. Il les a exprimées avec une délicatesse où le sourire de la grâce et de la désinvolture italienne s'allie à l'attendrissement de l'émotion germanique, comme si toutes les impulsions de son sang s'étaient harmonisées pour faire de lui un parfait amoureux. Quelle jolie impression virile, par exemple, dans ce sonnet où la terreur de la jeune fille qui, effarée par la nuit, se serre instinctivement contre

lui, lui donné si agréablement conscience de son rôle protecteur d'homme :

. . . . . .

Et dès lors je bénis la Nature, à jamais,
Qui fit la nuit terrible et la femme craintive!

Comme il a bien rendu, dans « Nous étions côte à côte à la même fenêtre », cette amertume des adieux éternels rompant des amours qui n'ont duré cependant qu'un instant, des amours qui n'ont jamais été mais qui auraient pu être! Comme il mettait spirituellement encore Gabrielle en garde contre les grands mots des déclarations vaines! Et avec quelle galante élégance il a papillonné pour la belle qui flattait sa dignité doctorale toute neuve en lui offrant une collection de papillons!

Particulièrement originales sont les fantaisies où il dit les gaîtés de son travail, où il badine avec la science, où l'étudiant piocheur en tournée d'herborisation, en besogne d'analyses, en gésine d'examen se révèle proche parent du rapin goguenard. Il a trouvé là un lyrisme à lui, frais, savoureux, plaisant, plein d'entrain :

Cherchons la fritillaire aux teintes de saphir,
Cherchons parmi les prés la gente fritillaire...

Il est tombé à l'eau en cherchant. Et la drôlerie de la mésaventure de jaillir en strophes chantantes, avec l'ironique refrain :

Ils faisaient de la botanique!

Comme, tout en faisant de la botanique, on subit bien tout de même le charme vainqueur de la nature !

« C'est le printemps ! » dit le feuillage
Épanoui hors des bourgeons...

Comme elle est vive, débordante, cette impression printanière !

Il faut être un peu chimiste pour apprécier toute l'observation, toute la vérité de la *Petite complainte* envoyée du laboratoire de Hoppe-Seyler à un ami qui faisait ici de la chimie, sans enthousiasme, et que la perfidie des précipités organiques mortifiait particulièrement ; et un peu physiologiste pour comprendre l'allure blagueuse de la *Chanson du protoplasme ;* mais le comique vivisectionniste de l'*Ode à la Grenouille* est à la portée de tout le monde.

Il va sans dire que la science n'a pas fourni seulement à Léo Errera des thèmes de plaisanteries poétiques. Souvent sa contemplation clairvoyante et informée de la nature lui a inspiré des pièces où l'harmonieuse beauté de la diction pare une profonde pensée, tel le morceau exquis qui commence par ces vers :

J'étais à ma fenêtre. Un vent frais et léger
Faisait frissonner le feuillage...

L'accord de son lyrisme et de son sens critique se révèle curieusement dans l'épître philosophique : *Le tombeau de Virgile à Pouzzoles.* Il sait bien que

Virgile ne reposa jamais dans ce tombeau. Est-ce une raison pour se priver du plaisir de croire qu'il y est et de laisser courir là-dessus son imagination? Il sera toujours temps d'avertir, en post-scriptum, que c'était pour rire. Que serait la vie sans les illusions!

Et si vous voulez mieux savoir encore comme ce sérieux esprit entendait la plaisanterie, comme il se détendait à l'aise dans le badinage, lisez le *Serment d'ivrogne* en français farci; *Autre chanson sur le même air;* la *Bucolique*, d'une allure si leste, avec ses chutes de couplet abrégées; la pièce, envoyée avec un buste de Voltaire, sur la question de savoir si la femme doit être maîtresse chez elle; et l'amusante et alerte lettre sur la recherche d'un logis à Strasbourg, dont l'enjouement le fait si bien connaître.

Dans la partie de prose, on lira avec intérêt d'abord le Troisième Centenaire de l'Université de Wurzbourg : un reportage précis, informé, un échantillon d'excellent journalisme; et l'aperçu sur l'Université de Bruxelles, où il expose une fois encore sa confiance dans l'action victorieuse de la tolérance et de la pure vérité.

Ses *Pensées* dominent peut-être toute son œuvre littéraire par leur nouveauté autant que par leur solidité de fond et de forme. Est-il nécessaire de rappeler qu'elles condensent le résultat de toutes ses observations, de toute son expérience, qu'elles se justifient par de nombreux travaux publiés ailleurs, qu'elles ont été aussi prudemment élaborées que hardiment formulées?

C'est en elles qu'éclatent la force et la concentration de sa pensée et de son expression. C'est là qu'il rend l'idée sensible par les images les plus heureuses et les plus neuves. Je ne cite rien, parce qu'il faudrait tout citer.

Dans ses boutades mêmes qu'on a données comme spécimens encore de la souplesse de son esprit, quelle profondeur souvent :

« Ce serait si beau l'humanité, s'il n'y avait pas les hommes ».

Comme cela coupe les ailes aux rêves trop bleus de l'humanitairerie béate !

Et pourtant, ces hommes sur lesquels il ne se faisait pas trop d'illusions, il les aimait ardemment, avec cette haute indulgence qui saisit les faiblesses et les vices dans leur grande cause : l'ignorance ; qui n'y trouve qu'un motif de pitié, une raison d'assistance ; et qui croit inébranlablement à leur amendement par le constant travail de l'intelligence.

Cet observateur studieux, railleur par jeu et par distraction, était un optimiste convaincu. Sans doute, les choses humaines ne vont pas trop bien ; il s'y trouve beaucoup à redire et beaucoup à reprendre. Il le voyait assez. Mais quoi ! Elles peuvent aller mieux, elles iraient mieux certainement, pourvu que chacun y mît un peu de bonne volonté et cherchât dans l'étude de la vérité la révélation de ce qu'il faut faire, la voie du bien : « Car la pensée est une prière », ainsi qu'il écrivait au vénérable Wilhelm Jordan.

En attendant le mieux, il fallait s'accommoder de ce qu'on avait, se résigner au possible, goûter les agréments et les biens de la vie : les impressions de la nature, la beauté des choses et des êtres, les harmonies auxquelles s'adaptent nos vibrations, l'excitation de l'activité, le bonheur intime du travail, de la tâche accomplie pour le mieux, les satisfactions de la sympathie, les joies de l'affection, les douceurs profondes de l'amour familial. Il fallait éviter tout ce qui pouvait nuire, tout ce qui pouvait semer de la souffrance et du chagrin ; faire son devoir, agir en souriant au lieu de gémir en se croisant les bras. Voilà quel était le fond de sa pensée, le grand ressort de son existence.

Morale chrétienne, dérivant bien de celle des prophètes populaires d'Israël dont l'esprit renaissait en lui avec les visions messianiques du règne final de la justice et de la bonté.

EDMOND CATTIER.

Bruxelles, mai 1908.

VERS

Songez — lorsque le temps, par un battement d'aile,
Franchit un jour de plus en sa marche éternelle —
Si vous avez semé le bonheur sur vos pas...
L'instant perdu ne revient pas !

Arnhem, 31 mars 1894.

Profane, éloigne-toi! C'est en vain qu'on se penche
Sur moi, pour lancer là des regards indiscrets!
Car ce petit cahier est plein de grands secrets :
C'est comme un confident où mon âme s'épanche!

Dans ce petit cahier j'ai tout écrit, selon
Que mes vers sous ma plume au moindre bruit accourent!
On cache quelque chose à ceux qui nous entourent...
Mais on ne cache rien au divin Apollon!!

Bruxelles, le 26 décembre 1873 *.

* Cette pièce a été retrouvée en tête d'un des cahiers où Léo Errera écrivait ses premiers vers.

LA VIGNE ET LE MÛRIER

SOUHAITS DE NOUVELLE ANNÉE A M. F. GRAVRAND *

TU SE' LO MIO MAESTRO E IL MIO AUTORE.
DANTE, *Inferno*, I, 85.

Tout autour de Milan dans la plaine fertile,
On cultive en plein air la Vigne et le Mûrier :
On a même — unissant l'utile avec l'utile —
Coutume de les joindre et de les marier.
Est-il rien de plus beau que de voir ces deux plantes
Mêler leurs fleurs, leurs fruits dans leurs embrassements,
Et l'arbre de la soie et l'arbre aux succulentes
Grappes, serrer leurs bras dans leurs enlacements?

* Professeur de littérature française à l'Athénée de Bruges. Il dirigea l'éducation littéraire de LÉO ERRERA pendant plusieurs années.

La teinte d'or du pampre en guirlandes s'allie
Au ton blanchâtre et mat des feuilles du Mûrier...
Or à leur ombre, un jour, sous le ciel d'Italie,
Je rêvais... j'entendis le cep se récrier :
« Ô Mûrier, je t'en prie, arrête tes louanges!
Non, ce n'est pas à moi que la gloire en revient,
Si mes rameaux sont forts, si, le jour des vendanges,
Mon raisin fait courber ses branches, et devient
Du plus beau violet! Car si ton tronc robuste
Ne m'avait soutenu, depuis que je suis né,
Hélas! je ramperais sur le sol, humble arbuste,
Foulé par tous les pieds, brisé, déraciné!
Ou, quand je parviendrais à me lever de terre,
Mes grappes casseraient leurs branches bien souvent,
Je plierais sous la brise à d'autres salutaire,
Et je retomberais à peine encor vivant!
Tu me vis à tes pieds, sans force, sans défense,
Tu m'offris un support et tu me défendis!
Tu guidas mes rameaux dès ma plus tendre enfance,
Et c'est en m'appuyant sur toi, que je grandis!
Je grandis à ton ombre et te prends pour modèle :
Je dirige partout mon tronc auprès du tien,
Aussi veux-je à ta voix être toujours fidèle,
Être ton ornement, si tu fus mon soutien!

Sans toi, je serais là, me traînant dans la fange!...
Toi, tu m'as dit : « Sursum »!... je dois tout au Mûrier!
Si jamais mon raisin mérite une louange,
Ô Maître, c'est à toi qu'appartient le laurier!! »

—

Cher monsieur, ne pensez pas que je vous encense;
Non! c'est mon cœur qui parle et dicte cet élan;
Et voyez, c'est un cri de ma reconnaissance,
Le seul cri que je trouve au jour du nouvel an!!
Croyez-moi, de vos soins je serai toujours digne;
De même que le cep, je voudrais m'écrier :
« Je serai toujours votre Vigne,
Mais soyez toujours mon Mûrier!! »

Bruxelles, le 31 décembre 1873.

NIX

Rien n'est plus beau
Que de voir les flocons, aux plus étranges formes,
Couvrir un jour d'hiver les Chênes et les Ormes
De leur manteau !

Par cette suite,
— Milliards de flocons dont l'azur est terni —
On a la notion de ce qu'est l'Infini,
Le sans-limite !

Dans les forêts
L'astre vient découper des dessins fantastiques,
Fait naître en un instant mille couleurs magiques
Dans ses reflets !

L'âme est ravie !...
Surtout quand le soleil darde ses rayons d'or !...
La neige meurt !... Mourante, elle est plus belle encor
Que dans sa vie !

En moins d'un jour
Ces géants des forêts sous la neige blanchissent;
Mais, plus heureux que nous, bientôt ils rajeunissent
Au printemps : ils sont vieux et jeunes tour à tour !!

Écrit à ma fenêtre en regardant le Parc,
le 21 janvier 1873.

SONNET

Un homme titubant sortit du cabaret.
Il avait l'œil hagard et la trogne empourprée,
Ses cris rauques troublaient la tranquille soirée,
Puis d'un flacon de gin il buvait un long trait.

Un jarret en tremblant croisait l'autre jarret
A chacun de ses pas... et de sa main serrée
Il menait un enfant... et cet enfant pleurait
D'accompagner sa marche ivre, désemparée...

L'homme était si rougi qu'il n'en rougissait plus...
Et cet enfant comptait les pas irrésolus
De son père épuisé, tout barbouillé de lie;

Oh! ce petit enfant, forcé, pauvre pleureur,
De rougir de son père et d'en avoir horreur,
Paraissait la raison côtoyant la folie!!

LETTRE DE NICE

A Lucien Anspach *
après son examen de l'École polytechnique

Cher Lucien,

Du pays où l'Oranger fleurit,
Où croissent l'Olivier, le Cactus et l'Agave,
Où les fleurs ont toujours leur parfum si suave,
Où le soleil toujours splendide et pur, sourit;

Où sous le ciel d'azur, la Méditerranée
Bleuissante, déferle en flots clairs et bruyants,
— Dentelle blanche au bord des rochers verdoyants —
Où le printemps remplit douze mois de l'année;

* Actuellement professeur à l'École Polytechnique de l'Université libre de Bruxelles.

Où les trois éléments de toutes les splendeurs
Se trouvent réunis : le ciel, la mer et l'Alpe,
Où le Midi se sent, où le beau temps se palpe,
Où le ciel n'est point prude et les soleils boudeurs;

Où sur les monts fleuris et doucement déclives,
Comme sur les rochers abrupts en dur granit,
La figue s'empourpre, et la caroube brunit;
Où blondit la datte, où noircissent les olives...

Eh bien! de ce pays charmant, mon cher Lucien,
Que traversant les airs jusques à ma patrie,
Ma voix parvienne à toi retentissante, et crie :
Vivat, vivat, vivat le polytechnicien!

Nice, le 2 janvier 1873.

ROMANCE

Qu'ils étaient doux, ces jours que je passai près d'elle,
Quand je pressais sa main, assis à son côté,
Quand j'enivrais mes yeux, en la voyant si belle,
Et mon amour encor m'augmentait sa beauté !

Nous paraissions tous deux comme faits l'un pour l'autre :
Tous deux, mêmes pensers, mêmes sentiments... mais
Nous nous quittons un jour (triste sort que le nôtre !)
Et nous ne nous verrons peut-être plus jamais !...

Bruxelles, décembre 1873.

CROQUIS DE LA FRANCE

La Censure *

Quand l'usage absolu règne par ordonnances
Et que tout se nivelle au joug des convenances,
Malheur à l'imprudent qui s'égare d'un pas
Hors du cercle banal qu'a tracé le compas!
Devant des gueux, dorés de titres et de grades,
S'il ose effrontément huer leurs mascarades,
La foule du lépreux s'écarte avec effroi :
« C'est un cynique! » — Eh bien! je suis cynique, moi!

Diogène (Hégésippe Moreau.)

Elle est haineuse! Elle est vorace! Elle a des griffes.
Elle a des airs trompeurs, des bontés apocryphes,
Elle a des ongles durs, pointus, énormes, lourds,
Et pour déchirer mieux... fait patte de velours!
Vous ne connaissez pas cette affreuse harpie?
Vous ne savez donc pas? La Censure estropie

* Régime du 16 mai 1877.

Tout. Il faut qu'elle ait vu, pour faire son devoir,
Cent crimes dans *bonjour*, mille dans *au revoir !*
Sur quinze mots, il faut qu'elle en supprime seize,
Ad gloriam de la République française !! —
Parlez-vous d'une brute : on trouve un attentat
Contre le maréchal président de l'État !
C'est que probablement cela le terrifie
De voir qu'on a si bien pris sa photographie ! —
Dites-vous que quelqu'un viola son serment :
« Ah ça ! Vous attaquez là le Gouvernement »,
Vous répond-on. C'est lui ce crocheteur oblique,
Qui tyrannise, sous le nom de République,
Hypocrite, cherchant des chemins louvoyants ;
Et, pour ne point mourir, il vit de faux-fuyants !
Quand de ses cris, le peuple infortuné l'assiège,
Il lui donne le coup de grâce : « État de siège ! » —
Le pays sort à peine, encore tout en pleurs,
D'une guerre qui fut un réseau de malheurs,
Aussitôt il lui vient refaire une Colonne
Et tous les clous, avec lesquels on la boulonne,
Furent payés de sang, ont pour rouille du sang ! —
Que fait-il de la France ? Il va l'avilissant.
Il la trouva malade, il l'a faite expirante ;
Et pour garde-malade auprès de la mourante

Qu'a-t-il placé? Qu'a-t-il posté?... Des bataillons!
Elle respire à peine... il lui met des bâillons!!!
Promet la liberté, donne la tyrannie...
Enfin vous voyez bien que je ne calomnie
Pas du tout la censure; elle est faite pour ça :
Voir l'allusion où personne n'en plaça;
A qui voudrait lever le front, briser la nuque,
De tout mâle écrivain ne faire qu'un eunuque,
Rendre tout muet, tout couper, tout mutiler
Et casser l'aile enfin à qui voudrait voler!!...

A AUGUSTE BARBIER

A LA LECTURE DE CES VERS :

« La liberté..... est une femme qui.....
» Se plaît.....
» A l'odeur de la poudre, aux lointaines volées
Des cloches et des canons sourds;
» Qui ne prend ses amours que dans la populace
» ..... et qui veut qu'on l'embrasse
Avec les bras rouges de sang ! »

(Iambes : *La Curée.*)

La Liberté, poète, aime la mort, dis-tu !
Il lui faut du canon, des balles, du carnage,
Elle veut dépecer l'adversaire abattu,
Et c'est dans le sang qu'elle nage !

La Liberté pour moi n'est point libre à demi :
Non, non, ma Liberté, poète, est différente !
Elle est plus généreuse, elle est plus tolérante,
Plus large envers son ennemi !

Elle aime mieux la Paix que la poudre et la cendre;
A côté du Progrès elle marche à grands pas,
Elle avance toujours... elle sait se défendre
Et vaincre!... elle n'attaque pas :

Le despotisme seul est ami de la guerre ! —
Deux sœurs forment encore avec la Liberté,
Le grand trio divin qu'on proclamait naguère :
Égalité ! Fraternité !

Avec l'Égalité pour guide,
La Fraternité pour égide,
Sous l'aile de la Liberté,
Ô peuples! désormais chantons avec fierté :

« Allons, enfants de la patrie,
» Le jour de paix est arrivé !
» Plus de meurtre et de barbarie :
» De Mars, le règne est achevé !
» Voyez partout dans la campagne,
» Le calme et la prospérité;
» C'est le fruit de la Liberté
» Que partout l'aisance accompagne !
» A l'œuvre, citoyens, formez les bataillons;
» Marchons, que le travail féconde nos sillons!! »

En chemin de fer entre Bruxelles et Bonn,
août 1873.

ÉPIGRAMME IMITÉE DU LATIN

Dieu, qui voulait punir un peuple misérable,
Dit à Loth de sortir de la ville coupable.
Sa femme aussi devait partir de la cité,
Mais sans tourner la tête : elle en fut incapable !
Elle ne put dompter sa curiosité
Et fut changée en sel ! — J'ai souvent médité
Que si les curieux de notre boule entière
Étaient changés en sel de la même manière,
Rien ne serait plus vil que le sel sur la terre ! —

Bruxelles, décembre 1873.

TROIS ÉNIGMES

I

Énigme sur la lettre E *

Bien que nulle maison sous son toit ne m'accueille
J'habite avec le pauvre et je fuis loin des rois.
Ouvert avec le cèdre et dans le chèvrefeuille,
Avec le réséda je suis fermé deux fois;
Avec la rose enfin je meurs privé de voix.

Je suis chef de l'Empire; aussi la république
Me place au second rang, le royaume au dernier.
Le chrétien me reçoit, dévot ou schismatique,
Mais le Juif et le Turc sans moi peuvent prier;
L'incrédule pourtant n'ose me renier.

* Inspiré de l'énigme anglaise sur la lettre *h*, d'après un poème attribué à Byron et mis en musique par Schumann

On m'entend dans la grêle et pendant le tonnerre,
On m'aperçoit au ciel aussi bien qu'en enfer,
Je suis dans l'eau, le feu, même au bout de la terre,
Je souffle avec le vent, j'apparais dans l'éclair,
Je suis dans chaque atome et ne suis point dans l'air.

Je marche avec l'enfant, j'assiste à sa naissance
Je le suis dans la vie, et ne vois point sa fin.
Devinez-moi, je suis dans chaque intelligence;
Mais les sots et les fous me chercheraient en vain.
Que l'on songe à l'école et l'on me trouve enfin.

II

Navire étrange et doux, je m'élance et je glisse
Gaîment sur l'onde quand tous les autres ont peur
D'y naviguer. Je n'ai point de mâts ni d'hélice,
Je suis pesant, privé de rame ou de vapeur,
Et je porte sur l'eau quand l'eau devient légère.
Mais lorsque je parais la nature est en deuil,
Les feuilles, l'herbe verte et l'épaisse fougère
Se fanent et l'oiseau s'envole en un clin d'œil.

Changez ma tête en *l* et tout en moi s'altère :
Je suis à peine encor la terreur des enfants,
Moi qui fis pendant cinq siècles trembler la terre
Et résonner l'écho de mes cris terrifiants.
Arrachez-moi le cœur, eh bien, je continue
D'exister. Si le pauvre entre les murs étroits
De sa hutte bénit et fête ma venue,
Ne suis-je pourtant pas aussi l'hôte des rois?
Je suis l'enfant des champs et des plaines fertiles
Mais on me voit partout. J'ai de tous temps été
Le plus indispensable entre les plus utiles,
La clef de voûte enfin de notre humanité!!

(*Patin-latin-pain.*)

III

Il est éteint le feu qui naguère flambait :
On n'aperçoit plus la flamme folâtre
Avec ses langues d'or, qui tantôt se courbait,
Et tantôt montait en zigzag dans l'âtre :
Il est éteint, le feu qui naguère flambait.

Il ne reste plus rien qu'une couche de cendre.
J'ai vu la lueur petit à petit
Baisser et les tisons se briser et descendre :
Le pétillement s'était ralenti :
Il ne reste plus rien qu'une couche de cendre!

Mais le feu n'est pas mort, il peut encor brûler!
Le feu n'est pas mort sous la cendre grise :
Et pour voir de nouveau la flamme étinceler
Que faut-il? Un rien, un souffle, une brise!...
Non, le feu n'est pas mort, il peut encor brûler!

(*Braise.*)

Décembre 1875.

STANCES A M. WIHL *

APRÈS SES QUATRE CONFÉRENCES

Vois-tu ce voyageur? — Il n'a qu'un seul désir,
C'est de rester toujours sur la grande chaussée.
Vois-tu cet autre? — Il veut parcourir à loisir
Les bois odorants, où la route est enchâssée!

Eh bien! entre ces deux si j'avais à choisir,
Ô Wihl, mon humble voix serait bientôt fixée!
Oui, j'aime à folâtrer! C'est mon plus grand plaisir
D'herboriser parmi les bois de la pensée!

Tu me pris par la main, et je t'accompagnai,
Dans ces bois où l'on fuit un sentier aligné,
Dans ces bois, loin, bien loin du grand chemin morose!
Bois où tu nous montras l'hyacinthe et la rose,
Bois que de ses flots purs la poésie arrose!
Du temps ainsi perdu, Wihl! c'est du temps gagné!

Bruxelles, le 23 janvier 1874.

* Homme de lettres allemand, esprit original mais diffus.

SUR L'UTILITÉ DE LA POÉSIE

A MON ÉLÈVE GABRIELLE *

Nous allons t'enseigner, ma chère Gabrielle,
Des secrets nonpareils : « *mesure, élision,* »
— Et pour continuer l'antique kyrielle —
Repos, rime, licence et *disposition* **.

Nous allons te montrer, pourvu que ça t'amuse,
Tous les sentiers charmants du Parnasse français,
Nous te conduirons même au palais de la Muse,
Qui se trouve à la cime, ainsi que tu le sais !

Si tu restes docile aux leçons de ton maître,
Tu connaîtras les lois du tercet, du quatrain,
De tous les petits vers, et du vers pentamètre,
Et du plus beau, du plus divers : l'Alexandrin !

* GABRIELLE PLATEAU, violoncelliste de grand talent, élève de SERVAIS, morte très jeune, et à qui LÉO ERRERA donnait des conseils de versification française.
** Voir LEFRANC : *Traité de littérature.*

Alors j'aurai l'honneur de t'armer chevalière, —
Car j'oserais jurer que tu réussiras —
Alors, quand tu pourras sortir de la volière,
Alors peut-être un jour tu me remercîras !

Tu me remercîras d'avoir été prophète,
De t'avoir préparée à bientôt m'éclipser !
De t'avoir fait sentir que tu naquis poète,
Et qu'il ne tient qu'à toi de tous nous dépasser !

Alors donnant libre carrière,
A tes poétiques instincts,
Tu pourras à ta verdurière,
Ecrire en vers tous les matins !

Quand viendra la nouvelle année
Tu pourras rimailler tes vœux,
Dans une lettre bien tournée,
A tous tes amis, si tu veux !

Tu pourras faire rimer : l'*âme* —
Rime que l'on ne vit jamais —
Avec *Madâme,* ou bien *ma flâmme*...
Et bien plus, lorsque désormais

Tu voudras me dire : « Je t'aime ! »
Tu pourras me le dire en vers...
Tu vois, savoir faire un poème
Sert à mille usages divers !! —

Bruxelles, le 1er février 1874

DE L'ORIGINALITÉ

A Gabrielle

Si tu veux éviter les antiques ornières
Des terrains épuisés,
Où roulent des vieux chars les files routinières,
Sur des chemins usés ;

Garde-toi bien surtout des phrases toutes faites
Par les autres auteurs ; —
Ceux qui savent créer sont seuls de vrais poètes ;
Il faut des créateurs !!

Créer, c'est nous montrer ce que ton regard trouve,
Peindre ce que tu vois ;
Créer, c'est exprimer ce que ton cœur éprouve,
C'est parler par ta voix !!

Toujours l'expression fausse, artificielle,
Part d'un faux sentiment...
Pour paraître m'aimer, ma chère Gabrielle,
Il faut m'aimer vraiment !!

Improvisé à Bruxelles, le 22 février 1874.

A GABRIELLE

Sais-tu, ma Gabrielle, à la rose pareille,
Que lorsque de la fleur le calice est fermé,
Elle laisse après elle un zéphyr parfumé ?...
Comme un parfum, ton nom voltige à mon oreille !!

Quand je suis loin de toi j'aime à le chuchoter
Comme un secret chéri dont le doux poids m'oppresse!
Je le chuchote aux bois que la brise caresse
Pour que l'écho des bois puisse le répéter !!

Je voudrais tout le jour, comme font les mésanges,
T'embrasser; et disant ton nom venu du ciel
Je croirais voir en toi l'archange Gabriel...
Si je croyais aux anges !!

Sais-tu, ma Gabrielle, ô ma vie, ô mon cœur,
Ce que c'est que l'amour? Ô Vestale adorée,
Nourris-tu dans ton sein cette flamme sacrée ?
Ta lèvre a-t-elle bu cette sainte liqueur ?

L'amour est un jardin, Éden délicieux,
Où près d'arbres en fleurs, on marche avec mystère,
Et je dirais que c'est le paradis sur terre...
Si je croyais aux cieux !!

Sais-tu, ma Gabrielle, avec quel vol rapide
L'un après l'autre, hélas! s'envolent les instants ?
La jeunesse est si courte : aimons tant qu'il est temps,
Car le fleuve des ans n'est pas longtemps limpide.

Sais-tu, ma Gabrielle, oh! dis-moi, le sais-tu,
Que je t'aime, du fond de mon cœur que je t'aime,
Et que mon amour n'a pas reçu le baptême
D'un seul baiser de toi, car toujours il s'est tu !

Mais dès que je te vois, chaque geste proclame
Ce que je tais! L'amour ne se peut point cacher !
Et jusque dans mon âme on pourrait le chercher...
Si je croyais à l'âme...

Sais-tu, ma Gabrielle, avec quels yeux d'amant
Je fixe mes regards sur ta bouche attachante !
Et tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle chante
Jusqu'au fond de mon cœur se grave avidement !

Sens-tu comme ma main tremble en touchant la tienne
Et comme mon cœur bat lorsqu'il est près du tien ?...
Offrons-nous l'un à l'autre un éternel soutien
Et qu'éternellement l'un à l'autre appartienne !!

Aimons-nous, aimons-nous, et quand le grand adieu,
Un jour, séparera ce que l'amour rassemble,
Je te dirais : « Montons vers Dieu, montons ensemble »...
Si je croyais à Dieu !!!

Mai 1874.

PENSÉE DE JANVIER

Déjà souffle partout l'aquilon des hivers,
Dont l'haleine répand la glace et la froidure,
Étendant son ravage à mille objets divers,
Privant le sol de fleurs, et l'arbre de verdure.

Quand un feu bienfaisant, dans la triste saison,
Nous verse ses torrents de chaleur, de lumière,
Songeons au malheureux, qui pour toute maison
N'a qu'un réduit sans feu, sans clarté : sa chaumière!

Sur le cristal de l'eau, nous prenons nos ébats...
Lui, meurt de faim, de froid, sans amis, solitaire!

. . . . . .

Ô vous d'en haut, jetez vos yeux sur ceux d'en bas :

. . . . . .

Dites si la justice existe sur la terre!!!

Bruxelles, le 31 janvier 1874.

Nous reproduisons, à propos de cette pièce, une curiosité : Léo Errera avait communiqué à Gabrielle Plateau les rimes de la pièce ci-dessus, et elle y adapta de son côté les vers suivants :

L'HIVER!

Sur la terre il fait froid. — L'âpre vent des hivers
Souffle depuis longtemps. La neige et la froidure
Ont chassé de nos bois mille chantres divers,
De nos bois, où n'est plus un seul brin de verdure.

La misère survient et la morne saison
Marchande à l'infortune un rayon de lumière;
Le pauvre tend la main devant chaque maison
Et souvent, le cœur gros, retourne à sa chaumière.

Voyez les gens heureux. Ils prennent leurs ébats!
Ils patinent gaîment, et le bois solitaire,
Redevient tout joyeux... Pourtant la mort là-bas
Attend au seuil du pauvre!... Il fait froid sur la terre.

Le 5 février 1874.

A MADEMOISELLE JEANNE TORDEUS

« Ma statue est finie ! » — Et, l'âme satisfaite,
Le sculpteur regardait et la trouvait parfaite !
« Oui, plus je la contemple et plus j'en suis content !
» Il y manque... il y manque une chose pourtant...
» Car c'est du marbre mort !... Il y manque... la vie ! »

J'écoutais en silence et l'oreille ravie,
Et, retenant mon souffle, ému, l'esprit tendu
A vos lèvres, j'étais tout entier suspendu.
Je me disais : « Que sont ces lignes si parfaites
» Des maîtres écrivains, prosateurs ou poètes ?...
» — La page sans défaut du grand littérateur
» C'est comme la statue en marbre du sculpteur !
» Et que ce soit Hugo, que ce soit Praxitèle,
» L'artiste en est divin, et l'œuvre est immortelle !

» Tout est bien, tout est beau : la pensée, et les traits,
» Et la forme et le fond y joignent leurs attraits !

. . . . . .

» Mais c'est un marbre mort !...
Vous lui donnez la vie !! »

. . . . . .

J'écoutais en silence et l'oreille ravie !...

L'auditeur charmé et reconnaissant.

Bruxelles, le 19 février 1874, à 10 heures du soir

DEUX CROQUIS D'APRÈS NATURE

I. — Croquis a la plume

Nous arrivons enfin au sommet de la pente...
A nos pieds, sort de terre un mince et court gazon,
Qu'un gros cheval nerveux avec la herse arpente,
Et qui sera du blé dans la chaude saison !...

Puis une hutte, qu'orne une plante grimpante;
Plus loin, de place en place, une blanche maison;
Tout au fond, la forêt, de sa verte charpente,
De brume enveloppée, étreignant l'horizon !

Près de nous, en silence, une femme accroupie
Sarcle l'herbe; un gamin court fouettant sa toupie;
Deux hommes vigoureux bêchent ensemble un champ !

Une enfant souriante apporte une anémone
A sa mère qui pleure et demande l'aumône...
Et le ciel est doré par le soleil couchant...

Le 7 avril 1874.

II. — Croquis au fusain

C'est un soir de novembre et le temps est mauvais !
Il fait froid dans la brume immense que je brave.
Dans ces champs tout boueux je suis seul, seul je vais,
Et seul à mon oreille attentive, se grave

Le bruit sourd de mes pas. Je foule des navets,
Et je heurte du pied un bout de betterave.
Nature, de quel voile épais tu te revêts !
Tout est sombre, tout est tranquille, tout est grave !

L'humidité de tous côtés vient s'amassant :
Du sol, le brouillard monte et du ciel il descend !
Les villages, l'air où ne souffle aucune brise,

Les champs, les arbres nus — squelettes décharnés —
S'estompent d'une teinte, aux contours tâtonnés,
Uniformément mate, uniformément grise !

Le 7 novembre 1874.

IMPROVISÉ

EN ALLANT HERBORISER

Cherchons la fritillaire aux teintes de saphir,
Cherchons parmi les prés la gente fritillaire,
Frétillant avec grâce aux baisers du zéphyr;
Cherchons la fritillaire aux teintes de saphir !

Déjà la pâquerette en fleur, perle d'Ophir,
Pare l'herbe aux reflets de l'émeraude claire;
Cherchons la fritillaire aux teintes de saphir,
Cherchons parmi les prés la gente fritillaire !

Bruxelles, le 6 avril 1874.

I

On dit qu'un jour deux jouvenceaux
Suivaient à deux la même route,
Le long des bois et des ruisseaux.
Dans les prés où le mouton broute,
Ils cueillaient, ces deux compagnons,
La clochette, la véronique,
Même parfois des champignons...
Ils faisaient de la botanique !...

2

Il advint qu'au pied d'un bouleau
Ils firent une découverte :
Là poussait au milieu de l'eau
Une herbe curieuse et verte ;
On va jusqu'au bord du chemin...
Voyez d'ici l'effet scénique ;
On approche, on se tend la main...
Pour faire de la botanique !...

3

On se penche sur le talus
Et sur les plantes qui tremblotent...
Mais tout à coup l'on ne voit plus
Sur l'eau, que deux chapeaux qui flottent...
Les jouvenceaux trop hasardeux
Etaient allés trop loin : bernique!
Ils s'étaient noyés tous les deux...
En faisant de la botanique!

4

Ils sont tout trempés par les flots!
Leurs bottes en sont toutes pleines...
Mais voilà que deux gros mulots
Serpentent, traversant les plaines :
C'est eux qui courent! — Le château
Devient témoin de leur panique!
Oh! s'ils s'étaient gardés plus tôt...
De faire de la botanique!

5

On s'arrange comme l'on peut!
Pour les vêtir, on fait la quête...
Si le pantalon serre un peu,
S'il manque un bout à la jaquette,

N'importe ! On a su se guérir
Par une friction tonique ;
Et l'on doit bien un peu souffrir...
Quand on fait de la botanique !...

6

Voilà comment tout ça finit !
On nous emmitoufle de laine !
Et tout bas notre cœur bénit
Les hôtes et leur châtelaine !...
Je termine ici mon caquet,
Et me résume : un mot unique,
Hourrah pour tous ! C'est le bouquet —
Pour faire de la botanique.

LARMES D'ALAMBIC,

OU LA PETITE COMPLAINTE DU CHIMISTE*

I

Oh! ces précipités de chimie organique,
Sans cesse reformés, sans cesse redissous!
Malgré leur air candide et leur blanche tunique,
Méfiez-vous! Le noir Carbone est au-dessous.

2

Dans nos matras, remplis de merveilleux breuvages,
Verrons-nous, sans répit, virer le tournesol?
Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux... lavages,
Sentirons-nous toujours se dérober le sol!

* A Edmond Cattier, l'auteur des *Atomes*, petit traité édité chez Parent.

3

Rien n'y fait ! Filtre-t-on cette infernale engeance,
Le corps qu'on veut saisir fuit le précipité !
Vous en dites du mal : il le fait par vengeance;
Vous en dites du bien : c'est par humilité !

4

Il vous garde toujours l'une ou l'autre surprise
Au fond du sac; il est changeant à l'infini.
Je laisse refroidir : il se polymérise;
Je ne refroidis pas : il s'oxyde et brunit !

5

Pourtant j'arrive enfin au bout de la corvée,
Et j'obtiens la substance... Est-ce fini ? Mais non !
Il faut lui procurer, comme à l'enfant trouvée,
Un poids moléculaire, une famille, un nom !

6

En vain je feuilletai Liebig et Poggendorff — e
En vain, toujours en vain, le gros Wurtz y passa :
— *Sans couleur, sans odeur, sans goût, de forme amorphe,*
D'aspect douteux : — va-t'en caractériser ça !

7

Oxygène, Hydrogène, âmes pures et bonnes,
Chers gaz, nés pour l'azur et non point pour l'humus,
Pauvres forçats rivés aux chaînes de Carbones
Je vous plains — Mais plaignons le Chimiste encor plus !

Laboratoire de Hoppe-Seyler, à Strasbourg,
le 10 février 1882.

LA CHANSON DU PROTOPLASME

Ô poète, accorde ta lyre,
Ô chanteur, rince ton gosier,
Et boursouflés d'un saint délire
Venez tous vous associer!!
Le dieu dont Bommer * est grand prêtre
Règne en tous lieux dans l'Univers
Au monde faites-le paraître
Et par vos chants et par vos vers !
Et jusqu'à vous en donner l'asthme
Chantez le dieu du protoplasme !!

* Professeur de botanique à l'Université libre de Bruxelles jusqu'en 1895.

Dans le cœur de chaque cellule,
Au sein de chaque végétal,
Partout ce principe pullule,
Ce principe fondamental !
De ce principe tout dérive :
Crions, hurlons, chantons, rimons...
Et si quelqu'un de nous arrive
A se détraquer les poumons...
Faites-lui mettre un cataplasme...
Mais qu'il chante le protoplasme !!

Au fond du sac de cellulose,
Dans le bouton qui se forma,
Et dans la fleur à peine éclose
C'est toujours le protoplasma.
Voilà l'opinion suivie
Par tous, et dont nul ne démord :
Le protoplasme, c'est la vie,
Le protoplasme, c'est la mort!
Aussi, gonflés d'enthousiasme,
Chantons, chantons le protoplasme!!

Novembre 1874.

ODE A LA GRENOUILLE

PAR UN VIVISECTIONNISTE

Ma lyre, ô Batracien, pour toi vibre, affranchie
Des étaux qu'a forgés le classique bon ton !...
Et pourquoi pas? Homère a bien chanté, dit-on,
La Batrachomyomachie !

Combien j'aime à te voir un jour de prairial,
— Quand les fraises au bois ne sont pas encor mûres —
Fendre l'eau de tes doigts aux subtiles palmures,
Modulant ton chant nuptial.

Tu dis à ta façon cette éternelle églogue
De l'amour éternel... Mais j'aime encor bien plus
A te voir mutilé, sanglant, lié, perclus
Sous les yeux du physiologue.

Ô Batracien, faisons de sincères aveux :
Que saurions-nous sans toi sur les actes réflexes ?
Et que saurions-nous sur les fonctions complexes
Des nerfs et des centres nerveux ?

C'est toi qui nous fournis les pattes galvaniques,
Toi qui restes vivant quoique décapité,
Toi qui, pour nous, inscris le tracé trembloté
Des contractions tétaniques.

Nous voyons palpiter ton cœur qui n'en peut mais,
Nous voyons affluer ta bile et ta pepsine...
Oui, nous te devons tout! — Sans toi, la médecine
Est un vain mot, plus que jamais!

Ô divin animal, que chacun s'agenouille
En prononçant ton nom trop souvent insulté;
Toi qui de tes bienfaits combles l'humanité,
Martyr sacré, sainte Grenouille!!

QUI ÉTAIT PLUS COUPABLE, ADAM OU ÈVE ?

Réponses a une Question

I

La réponse est facile et je la ferai brève.
Si tous deux ont péché, j'excuse cependant
Que l'on cède à la pomme d'Ève
Mais non qu'on soit tenté par la pomme d'Adam.

II

La plus coupable est Ève assurément
Puisqu'elle cède au vulgaire serpent.
Tandis qu'Adam, que si souvent l'on blâme,
Cède au plus dangereux des animaux — la femme !

Le 19 août 1889.

*
* *

Un jour le Marquis X, le roi des parasites,
Dit, souriant : « Encor d'une de mes visites
» Demain je vous ennuîrai ! »
Et je trouve, plus j'y songe,
Qu'il n'a jamais dit si vrai
Qu'en pensant dire un mensonge!

Bruxelles, le 21 février 1874.

FRAGMENT

J'étais à ma fenêtre. Un vent frais et léger
Faisait frissonner le feuillage ;
Dans l'herbe, les grillons ne cessaient d'échanger
Leur monotone babillage ;
Mais l'insecte des champs et les arbres touffus
Perdus dans la Nature immense
Ne produisaient qu'un bruit faible, qu'un bruit confus,
Qui meurt et recommence !...

J'étais à ma fenêtre : et tels les sons divers
Mêlaient leurs notes presque éteintes
Tels les jaunes épis, le ciel bleu, les prés verts,
Le bois sombre mêlaient leurs teintes !
Dans ce vaste théâtre et chez ses gais chanteurs,
La paix règne, le calme plane,
Et le zéphyr cueillant les dernières senteurs
Me jette ce qu'il glane !

J'étais à ma fenêtre... et la voûte des cieux,
Veuve de l'astre de lumière,
S'assombrissait ! Là-haut dans l'éther spacieux
Vénus scintillait la première !
L'étoile de l'amour, des belles nuits d'été
La mystérieuse compagne,
Verse sa langoureuse et tremblante clarté
Sur toute la campagne.

Et semble dire à tous : Ô vous, êtres épars,
Tournez les yeux vers mon front pâle :
La première je viens, la dernière je pars.
. . . . . .

1874.

JE TE REMETS CECI... PAR ERREUR

T'en souvient-il, parmi ma collection sèche,
Je fus pris du désir d'aller herboriser...
Tout près de moi voyant une rose si fraîche,
... Je cueillis... un baiser

Par erreur! — Et parmi toutes mes fleurs sans vie,
Tout près de moi je crus (par erreur!) aviser
Une rose vivante et belle... j'eus envie,
... D'y cueillir un baiser

Par erreur! Oh! c'était une charmante rose
Sans épine; un joyau dont on ne peut causer
Qu'en la langue des Dieux, en vers... jamais en prose;
Un joyau que l'on doit baiser

Par erreur!... —
Lorsqu'on a fini de lire un livre,
Qui sut par ses attraits, ses charmes, vous griser,
Il en reste un parfum divin qui vous enivre...
C'en est de même d'un baiser!...

Certes, il est bref l'instant, cet instant plein de joie,
Où la lèvre tendue attend pour déposer
Sur un minois, au teint de velours et de soie
Un rapide et furtif baiser!...

Par erreur! —
Mais l'instant dure dans la mémoire;
Il dure bien longtemps, pour qui sait le priser;
A moi, ce court moment inspire ce grimoire...
. . . . . .
Le souvenir... c'est le baiser!

Mais il est temps ici de cesser mon poème :
Et si l'instant te fut — j'ose le supposer! —
Aussi doux de moitié seulement qu'à moi-même,
Je dirai : « Vive le baiser! » —

Ou plutôt... non! voici ce que je voulais dire,
Ma chère! Lorsqu'un livre a su m'électriser,
Pourquoi ne dois-je point le lire et le relire...
. . . . . .
Ainsi! « *Revive* le baiser!
Revive cent fois le baiser! »

Bruxelles, le 22 décembre 1873.

QUESTION

L'homme qui va toujours sa marche calme et sûre,
Pour qui la vie est un chemin toujours joyeux,
L'homme qui dans le cœur n'a pas une blessure,
Pas une larme dans les yeux,

Jamais, jamais son sort ne me rend envieux !...
Le raisin est plus doux après la pomme sûre,
Et le satin paraît plus blanc et plus soyeux
A côté d'une éclaboussure !

Le vrai bonheur auprès de nous ne vient s'asseoir
Que lorsque la douleur lui sert de repoussoir !
Pour la joie, il faut la tristesse !...

Quand jadis Polycrate en vint à désirer
De ne point voir chez lui toujours tout prospérer,
Qu'était-ce ?

RÉPONSE

Ce que c'était ? C'était qu'il n'a point soupiré !
Car le rire et les chants et l'espoir qui nous leurre
Ne sont rien à côté du chagrin adoré
Dont l'aile en passant nous effleure !

Et pour l'herbe - et pour nous - l'instant de joie est l'heure
Où tombe la rosée, où l'air est épuré :
Que celui dont la joie est toujours sèche, pleure
De ce qu'il n'a jamais pleuré !!

Les fructidors ne vont qu'après les pluviòses !
Ô larmes ! flots bénis ! quel océan de choses
Réside en une goutte d'eau !

Oui, c'est bien pour les pleurs qu'est faite notre sphère :
L'enfant pleure en naissant avant même de faire
Dodo !

Le 1er août 1874.

SONNET

Or, je dois vous conter cette étrange aventure.
Nous errions, Elle et moi, dans les sentiers ombreux,
La nuit, comme perdus dans l'immense Nature;
Et la lune épanchait ses rayons ténébreux...

Nous errions, enlaçant nos deux bras amoureux...
Les arbres frissonnaient; et leur déchiqueture,
Se profilant au ciel, sur le fond vaporeux,
Dessinait d'un géant l'effrayante stature...

Elle et moi, nous errions..... L'épouvante la prend
Soudain, à cet aspect, et, sur moi se serrant,
Elle appuie à mon sein sa tête qui captive,

Et pose sous ma lèvre un doux front que j'aimais...
Et dès lors je bénis la Nature, à jamais,
Qui fit la nuit terrible et la femme craintive !

Août 1874.

FRAGMENT PHILOSOPHIQUE

Un homme s'éveilla mordu par une puce.
Il la prit, mais avant de l'écraser il dit :
« Je vous ai ! Plût au ciel que vous toutes je pusse
Vous tuer à la fois ! » — « Eh ! l'on mange, pardi,
Ce qu'on peut », fit la puce. « A chacun sa pâture ! »
— « Tais-toi », lui répliqua l'homme. « Assez maugréé.
Tiens ! » Il l'écrasa. Puis, maudissant la nature,
S'écria : « Pourquoi donc, ô terre, as-tu créé
Cet horrible animal qui vient troubler mes sommes ? »
La terre d'une voix grave dit : « Assassin !
Moi je te laisse vivre, et que sont donc les hommes
Sinon des pucerons qui grouillent sur mon sein ? »

Naples, sur le Vésuve, le 3 octobre 1875.

SYMPHONIE EN BLANC MINEUR

Sur le clavier harmonieux où Théophile
Gautier jouait ses beaux morceaux,
Fugues, scherzos,
Je viens tenter, hiver, tandis que le train file,
Ma symphonie en blanc mineur,
En ton honneur.

Autour de nous, neige partout, et partout neige;
Plus de tronc noir, plus de pré vert;
Tout est couvert
D'un bonnet blanc, d'un blanc bonnet!... Hélas! que n'ai-je
De la céruse en masse, à flot,
Pour mon tableau?!

Les toits sont blancs, les talus blancs, les plaines blanches!
La campagne a son capuchon
Et son manchon;

Des rameaux nus vient à pleuvoir une avalanche
De gros flocons, au moindre vent
Les soulevant !

Sur les coteaux le genêt raide à tige étroite
Prend des aspects de polypier;
Et chaque pied
De pissenlit, à tête ronde, à hampe droite,
Est perruqué de blancs amas
Comme à frimas !!

Plus loin la ronce entrelacée aux clématites
Forme un réseau touffu, grimpant,
Où se suspend
La neige humide et congelée en stalactites
Dont les zigzags capricieux
Sont gracieux !!

Jusqu'au brin d'herbe, ici tout a ses pendeloques :
Car s'il pleut c'est des flocons blancs
Tombants, volants
Et pour rosée on a du givre; et les breloques
Ne sont donc plus un signe acquis
Aux vieux marquis!... —

Les peupliers, spectres tout blancs, à membres roides,
Laissent suinter de gros grelons,
De leurs bras longs;
Défeuillé, triste, un saule pleure à larmes froides,
Car c'est de neige, aux blanches fleurs,
Que sont ses pleurs!...

Il pleure, et son lacrymatoire est une flaque
D'eau... mais l'étang, grâce à l'hiver,
Est recouvert
D'une blanchâtre, épaisse, mate et terne plaque
De glace... donc l'eau même ici
Est blanche aussi!!

Partout dans l'air autour de toi, locomotive,
La vapeur sort à flots bruyants
Et tournoyants;
Et la machine — oiseau d'airain — volant captive
Porte à son front, et sur ses flancs
Des nimbes blancs! —

Et la fumée en tourbillons s'élève, danse,
Reste en flocons tant qu'elle peut,
Va peu à peu

Dans l'atmosphère, où tout se mêle et se condense
En brouillard blanc, qu'on voit nager
Et voltiger !

Même le ciel n'est point d'azur ; ses lourdes nues
D'une éternelle, âpre blancheur
Sont sans fraîcheur...
Mais, à la fin, ces fades cieux, ces terres nues,
Et tout ce blanc, sans coloris...
On en est gris !!

En chemin de fer près de Paris,
décembre 1874.

*
* *

Nous étions côte à côte à la même fenêtre
A regarder passer une procession;
Nous étions côte à côte; et moi, sans la connaître,
Je sentis dans le cœur la tendre émotion
Qui dit : « Nous n'avons pas trente-cinq ans ensemble!
Elle est jeune, elle est belle! Eh bien! si c'est ici
Sans doute, un pur hasard qui tous deux nous rassemble,
Un doux je ne sais quoi nous y retient aussi!...
Oui, oui ma foi, je l'aime!... et que les gens moroses
Disent que c'est bien vite et viennent me blâmer!...
Il faut cueillir la rose à la saison des roses,
Il faut cueillir l'amour à la saison d'aimer!! »

Je l'aime ! elle a l'œil vif, elle a de blondes nattes ;
On entend résonner, gaîment quand elle rit,
Les claviers de sa voix en magiques sonates :
Elle a la grâce, elle a le charme, elle a l'esprit.

Elle a la grâce, elle a le charme, elle a l'esprit.
Et je ne me lassais pas d'écouter le trille
Mélodieux et pur de son rire joyeux,
De mêler mon regard à son regard qui brille
Et d'éblouir mes yeux à l'éclair de ses yeux !!
Mais la procession finissait ; nous partîmes
Chacun de son côté. L'instant sitôt joui
N'était plus ; et pourtant dans mes fibres intimes
Je garde encor l'écho du rêve évanoui !

Car un cœur jeune est comme une corde tendue
Qui vibre au moindre choc ; le choc vient à finir
Mais la note vibrante est encore entendue :
Cette vibration s'appelle : souvenir !!

SUNT QUI...

Amis, comprenez-vous, dites-moi, la jeunesse
Sans ses amours, sans ses ardeurs, sans ses élans?
Croyez-vous que le froid du rétrograde naisse
A l'âge des transports brûlants?

Amis, comprenez-vous des mois de juin sans roses,
Des papillons sans aile, ou des enfants « posés »,
Ou des étudiants qui soient assez moroses
Pour prétendre qu'ils sont blasés?...

Parmi nous, chez nous, dans l'Université libre
Ils végètent pourtant ces lugubres gaillards : —
Et vous connaissez ceux qui sont de ce calibre,
Tous ces vieux jeunes gens et ces jeunes vieillards!

Ces garçons soutenant les réactionnaires
A l'âge où les poumons respirent à longs traits
La sainte liberté, ces blancs-becs DOCTRINAIRES,
A l'âge où l'on rêve « Progrès! »

Ces mioches raides, froids, qui, vivantes momies,
A cet âge où l'on bout déjà sont à zéro;
Aux mesures toujours préférant les demies
Craignant toujours de faire trop; —

Eh bien, oui! Cette race hybride, étrange, existe,
- Semblable aux fous à deux couleurs du bon vieux temps -
A moitié catholique, à moitié progressiste...
. . . . . .
Oh! que sera-ce quand ils auront soixante ans?...

Université libre de Bruxelles, le 17 mars 1875.

POUR LE DENIER DES ÉCOLES *

Si vous ne voulez pas, dans cette lutte immense,
Que le Progrès, sans nul répit, doit soutenir,
— Lutte qui toujours dure et toujours recommence —
Voir aux coups du Passé succomber l'Avenir,
Voir ce qui doit surgir vaincu par ce qui tombe,
Voir les siècles défunts, s'élançant de leur tombe,
Étouffer au berceau les siècles nouveau-nés,
Donnez! Donnez!

Si vous ne voulez pas voir des hommes infâmes
Dont la voix est trompeuse et le pardon vénal,
Pervertir vos enfants et suborner vos femmes,
Faire un entremetteur du confessionnal,

* Écrit à l'occasion d'une collecte au profit du « Denier des Écoles », fondé en 1872, pour favoriser le développement de l'enseignement laïque.

Et, vils usufruitiers de la bêtise humaine,
Prétendre qu'à leur gré tout se règle et se mène,
Sous leur genou pesant nous tenir enchaînés...
Donnez, donnez!

Si vous ne voulez pas que leur main vous opprime,
Qu'ils trafiquent la foi, qu'ils exploitent les morts,
Et que — substituant, sans honte, dans le crime,
La crainte de Satan à l'effroi du remords —
Ils escomptent l'Enfer, qu'ils sèment l'épouvante
Dans tout esprit qui croit ce que le leur invente,
Et vous fassent payer la peur d'être damnés...
Donnez... donnez!

Si vous ne voulez voir leur souffle délétère
Éteindre tout flambeau, et leur joug détesté
Arrêter tout élan, leurs bâillons faire taire
Les grands hymnes de paix et de fraternité,
Leur fanatique orgueil plier les consciences,
Faire un autodafé du progrès, des sciences,
De la liberté, prix de combats acharnés...
Donnez! Donnez! —

C'est que, non seulement « Annibal est aux portes! »
Comme Rome criait, trop prompte à s'effrayer;
Non! non! nos ennemis et leurs noires cohortes
Sont chez nous, sont dans nous, sont à notre foyer!

Et, pour les expulser, notre arme est la lumière :
Eclairez le taudis, éclairez la chaumière,
Les pauvres, les petits et les abandonnés...
Donnez, donnez! —

Donnez! Pour qu'ici-bas chacun puisse s'instruire,
Pour que chacun s'abreuve aux flots purs du savoir,
Pour voir les préjugés tomber et se détruire,
Pour inculquer à tous le Droit et le Devoir,
Pour voir toujours, partout, régner la tolérance,
Pour refouler la sombre et hideuse ignorance,
Pour adoucir la vie aux plus infortunés,
Donnez, donnez!

L'alternative est là, suprême, redoutable :
Moyen âge ou progrès, ténèbres ou clarté,
Salut certain du monde ou perte inévitable,
Prêtre ou maître d'école, erreur ou vérité,
Culte de la science ou culte des idoles...
Et Denier de Saint-Pierre ou Denier des Écoles!
Vous tous, par la pitié vous sentant entraînés,
Donnez, donnez! —

Université libre de Bruxelles, le 4 mars 1875.

LA PETITE COMPLAINTE DU MÉTAPHYSICIEN

I

L'humanité s'émancipe :
On ne croit plus au Principe,
On doute de l'Infini ;
Ce n'est donc plus moi qui grave
Sur tout livre, drôle ou grave,
Un « *Ad usum Delphini !* »

2

A mon égard, la science
Est à bout de patience ;
Les temps sont bien durs, hélas !
La science est une Hélène :
J'en fus l'époux : la vilaine
Rend cocu son Ménélas.

3

La boutique se disloque,
Contre un Leibnitz vont dix Locke :
Force pertes, pas de gain !
Et le progrès, pour son compte,
Fait se dresser le grand Comte
Sur le petit Tiberghien ! (*)

Improvisé à l'Université libre de Bruxelles,
le 11 mai 1875.

(*) Professeur de philosophie à l'Université libre de Bruxelles jusqu'en 1897.

DIEU

Discours de Dieu en personne,
en réponse a celui de M. Tiberghien

Venez, mes chers enfants! — Avant toute autre chose
écoutez bien : moi je n'existe point!!
La calomnie, hélas! sans que je le sache, ose
me démentir carrément sur ce point!
N'en croyez mot!... Car, sur mon dos, ce qu'on entasse
d'ineptie, est si pesant à porter,
que lorsque mon malheur voudrait que j'existasse,
j'aimerais mieux ne pas même exister!

Chacun selon ses goûts, suivant sa fantaisie,
me donne un nom, des vertus, des défauts;
ce qui pour l'un est foi, pour l'autre est hérésie,
ce qui pour l'un est vrai, pour l'autre est faux!
C'est — quoiqu'en dise l'un ou l'autre savantasse —
si bête, tout ce qu'on vient vous chanter,
que lorsque mon malheur voudrait que j'existasse,
j'aimerais mieux ne pas même exister!

Figurez-vous, mes chers enfants, qu'ils vous radotent
d'absurdités un tel flux et reflux,
qu'ils n'ont jamais, à tous ces noms dont ils me dotent,
eux-mêmes rien compris... ni moi non plus!!
Ils sont si creux, ces mots qu'à la langue ou de Stace
ou d'Aristote, ils s'en vont emprunter,
que lorsque mon malheur voudrait que j'existasse,
j'aimerais mieux ne pas même exister!

J'aurais — loin d'établir l'équité sur la terre —
fait le *moins bien*, pouvant faire le *mieux*;
et qu'on vous dise alors : « le mal est salutaire! »,
mon rôle n'en est pas moins odieux!!
Je ne veux plus que, grâce à moi, l'on rapetasse
un bâtiment vieux, qui ne peut rester...
et lorsque mon malheur voudrait que j'existasse,
j'aimerais mieux ne pas même exister!

On abuse de moi : je veux me mettre en grève!
Le pauvre a faim, on répond : « Dieu le veut! »
« Espoir en Dieu! » dit-on à l'ouvrier qui crève
de misère... Or, j'oppose un désaveu
immense, à qui voudrait qu'ainsi je me prêtasse
aux cent forfaits que l'on veut me prêter...
Non!! lorsque mon malheur voudrait que j'existasse,
j'aimerais mieux ne pas même exister!

Université libre de Bruxelles, février 1875.

*
* *

L'hymen des fleurs se prépare
Sur l'arbre en fête, qui pare
D'un diadème son front;
Peupliers, ormes et frênes
Mûriront bientôt leurs graines...
Et les feuilles tomberont!

Juchés sur les branches souples
Les oiseaux perchent par couples,
Sous les grands dômes feuillus;
Quand les petits de l'année
Auront leur tour d'hyménée...
Les parents n'y seront plus!

Nature, âpre Créatrice,
Il faut donc que tout fleurisse...
Puis tu dis à chacun : « Meurs! »
Tu veux que les êtres s'aiment,
Et dès que leurs fruits se sèment,
Tu viens faucher les semeurs!!

Entre Vivier d'Oye et Bruxelles, le 11 mai 1875.

SERMENT D'IVROGNE

Je marchais vers la nuit tombante,
Tout seul dans la sombre forêt,
Lorsque tout à coup m'apparaît
Sous la ramure surplombante,
Au milieu de l'étroit chemin,
Le fantôme de l'examen ! —

Je sens comme une sueur froide
Sur tout mon corps, quand je le vois;
Aussitôt que j'entends sa voix
J'en suis glacé ; je suis tout roide
Lorsqu'il veut me serrer la main,
Le fantôme de l'examen ! —

Mais bientôt la crainte s'efface,
J'avance, je me déraidis,
Je m'approche, je m'enhardis,
J'ose enfin regarder en face,
Dans mon courage surhumain,
Le fantôme de l'examen !

Il est drôle autant que sévère,
Lourd et trapu, petit et gras,
Avec cent bouquins sous le bras,
Avec chaque œil orné d'un verre,
Avec un immense abdomen,
Le fantôme de l'examen !

Monsieur *Travail-de-serre-chaude*
Est son frère aîné triomphant ;
Madame *Buse** est son enfant ;
Monsieur *Pédant*, à la rougeaude
Figure, est le cousin germain
Du fantôme de l'examen ! —

* Être « busé » signifie en argot d'étudiants belges ne pas passer son examen.

— « Tu veux, dit-il, *juvenis* mioche,
Par *memet* te voir diplômé.
Si l'on n'aime *esse* dégommé,
Oportet que *multum* on pioche ! »
— Oui, *j'efflagite* un parchemin,
Ô fantôme de l'examen ! —

— « Apprends peu ce *quod debes* faire,
Et *quod* se *passat* de nos jours ;
Je te *demandabo* toujours
Id quod fecerunt dans leur sphère
L'ancien Grec et l'ancien Romain... »
— « Oui, fantôme de l'examen ! » —

— « Apprends *omnes* vieux dialectes,
Omne quod est des temps passés !
Si *sapis* bien *hoc*, c'est assez.
Mais, *fertur*, *quod* tu te délectes
A rimailler *saepe*, gamin !... »
— « Oui, fantôme de l'examen ! » —

— « Or il faut, *sine quo* l'on grogne,
Rayer le temps *ad hoc* usé,
Si *tu non vis* être busé ! » —
Moi, je fais un serment d'ivrogne,
Et je lui réponds : « Dès demain,
Ô fantôme de l'examen !... »

Vivier d'Oye, le 6 mai 1875.

AUTRE CHANSON SUR LE MÊME AIR

« C'est le printemps ! » dit le feuillage
Épanoui hors des bourgeons;
Et dans son gentil babillage
L'onde murmure entre les joncs,
« C'est le printemps ! » — Et les pigeons,
Les merles qu'un ciel pur appelle,
Les coucous aux cris éclatants,
L'ouvrier, les bras sur sa pelle,
Tous répètent, gais et contents :
« C'est le printemps! C'est le printemps! C'est le printemps! »

Et quand tout tressaille de joie,
Seul, je ne puis, dans le lointain
Contempler l'astre qui rougeoie,
Ou l'horizon clair qui se teint
Des reflets dorés du matin;

Ouïr la chanson que profère
L'humble grillon toujours joyeux;
Admirer l'ample demi-sphère
Que limite le bleu des cieux,
Et dont l'immensité semble atterrer nos yeux;

Et voir le bouton de la veille
Éclos déjà le lendemain,
Voir la vie enfin qui s'éveille...
Non! sur l'autel de l'examen
Je fais mon sacrifice humain!...
Lorsque chacun dans la Nature
Module ses chants musicaux,
Plongé dans ma longue lecture,
Je leur rends de tristes échos :
Science et printemps font d'étranges quiproquos! —

En gouttelettes de rosée,
La Nuit laissa tomber ses pleurs,
Au soleil, leur teinte irisée
Étale ses riches couleurs;
Les vergers sont tout blancs de fleurs;
Le charme, à la verte grappe, arque
Élégamment ses rameaux longs...
— Hippias fut frère d'Hipparque :
L'un des princes dont nous parlons,
Fut tué, l'autre fuit, malgré ses bataillons! —

Pour chanter la Nature, mère
Qui dans son labeur maternel
Donne à tous leur forme éphémère
Dans le changement éternel,
Prend du juste et du criminel
Le cadavre qui se vermoule,
Prend le fumier qui se pourrit,
Et les triturant dans son moule
Broie et crée, écrase et pétrit,
— Car toujours ce qui naît vit de ce qui périt ! —

Pour chanter la Nature immense,
Qui fit l'Amour et la Beauté,
Chacun exhale sa romance ;
L'un *piano*, l'autre *forte*,
Dit l'air par les bois répété ;
Tous récitent leur morceau d'hymne
Dans cet universel concert...
— Les Grecs employaient le médimne,
Qui valait l'épha dont se sert
Pour mesurer le grain, l'Arabe du Désert. —

Les amants murmurent : « Je t'aime ! »
Il est dit dans l'air, dans les blés,
Sans cesse nouveau, ce vieux thème,
Par les blancs papillons ailés,
Par les hannetons accolés,

Par l'oiseau sautant sur les branches,
Et par l'étamine au pistil...
— Le mois romain contient trois tranches :
Dans laquelle, à présent, faut-il
Ranger le jour qui fait que l'an est bissextil?... —

Tout est en fête : sur sa tige
L'anémone frétille au vent;
L'insecte, avide d'air, voltige
En s'abaissant, en s'élevant;
L'hirondelle passe devant
Le moineau franc qui se trémousse
Et béquète dans le gazon;
Ici, l'ombre et ce lit de mousse
M'invitent au pied du buisson;
Là, je vois le soleil qui brûle l'horizon;

Ici, la paix et le mystère,
Là, l'air brillant et spacieux;
Ici, tout l'attrait de la terre,
L'attrait du bois silencieux,
Et là-bas, tout l'attrait des cieux!...
— Pendant ce temps, je dois écrire
Ce qu'on a *philosophastré :*
« Il ne faut point (lisez sans rire!)
» La foi qu'exige le curé :
» Il suffira de croire à ce que je dirai! » —

Oh! non, lorsque tout me convie
A fuir ce fatras n'importe où,
Quand partout palpite la vie,
Quand l'amour palpite partout,
Il faut être sourd, muet ou
Aveugle, pour ne rien entendre
Ni voir, ni dire en ces instants,
Et pour se faire encore attendre,
Et pour résister plus longtemps;
Car tous l'ont proclamé bien haut : « C'est le printemps! »

Va, philosophie énervante,
Surnaturel salmigondis!
Va, dissertation savante!
Allez, bouquins très érudits,
In-folios que je maudis!!
Je pars, je cours, je fuis bien vite,
Faire à la consigne un viol,
Gagner les champs où tout m'invite,
Commettre à la science un vol;
Jetant ma plume au loin... pour mieux prendre mon vol!!

Vivier d'Oye, le 5 mai 1875.

*
* *

. . . . . .

Mais ces rêves où si souvent je t'entrevois
Idéalement belle et pure et gracieuse,
Où je crois reconnaître, et ta bouche rieuse,
Et l'esprit de tes yeux, et le chant de ta voix...
Tout suaves qu'ils sont, ils ne sont que des rêves,
Et je préfère encor, moi qui t'adore tant,
Aux songes les plus longs les réalités brèves...
Je les donnerais tous pour te voir un instant !!

1875.

BUCOLIQUE

Vidi ipse.
Virgile, Énéide, II, 499.

Une petite paysanne
A la peau que l'été basane
S'ensoleille à l'astre étouffant;
Et, dans la vive hypotypose
Qu'en la dessinant je compose,
Je veux croquer la belle pose
De la belle enfant !

Elle a, d'un poignet souple et ferme,
Balayé dru la cour de ferme
Que ce matin elle sarclait,
Pour la préparer au dimanche,
Et pose son bras, dont la manche
Est retroussée, au haut du manche
De son grand balai.

Cachant ses lèvres purpurines,
L'autre main serre les narines
Entre deux de ses doigts ployés;
Et, sans façon, l'enfant se mouche...
Si ce tableau vous effarouche,
Tant pis! ne prenez pas la mouche;
C'est charmant : Voyez!...

ELOÉ.

DEUX-DÉCEMBRE 1875

Quatorze ans! Quatorze ans!... C'est l'Avril de la vie,
C'est le premier réveil dans le cœur qui dormait
Encor, c'est le moment joyeux où tout convie
A gravir la vie, en riant, jusqu'au sommet!!

Puisses-tu voir la joie être toujours suivie
De joie — oui, c'est le vœu qu'un cousin te transmet —
Parcourir un chemin qui jamais ne dévie,
Et voir Juillet tenir ce qu'Avril nous promet!

Puisses-tu... Que faut-il encor qu'on te souhaite,
Dis-moi?... Rien ne te manque et rien ne t'inquiète...
Je me tais : un discours trop long est un fléau!...

Quel est ton vœu qui sur-le-champ ne s'accomplisse,
Ô toi le seul objet du Deux-Décembre, Alice
Que je n'abhorre point... Au contraire!

Léo.

LE TOMBEAU DE VIRGILE

A Pouzzoles *

Depuis deux mois j'avais à répondre à ta lettre,
Cher Gaston, et je suis vraiment bien en défaut,
Aussi je suis confus autant que l'on peut l'être,
Et j'implore humblement mon pardon. Mais il faut
Te dire que d'abord la première semaine
J'avais un examen à préparer, j'avais
A fouiller un chaos d'antiquité romaine,
De logique, de droit public... Si tu savais
Comme c'est amusant! — Ensuite, nous nous mîmes
En voyage, et depuis, j'ai vu Rotterdam fort
Plongé dans sa kermesse aux vives pantomimes,
La Haye et son grand bois, Scheveningen, Francfort,

* A Gaston Chassaignac, peintre français

Nuremberg la caduque aux ruelles peu droites
Qui toujours ont de l'ombre en leurs cours tortueux,
Grâce aux vieilles maisons aussi hautes qu'étroites;
La pesante Munich, le Tyrol montueux
Où la vallée humide et très profonde alterne
Avec le pic immense, escarpé, nu, brûlé,
Et la neige brillante avec la roche terne;
Je vis Vérone et la ville au lion ailé,
La ville de Saint-Marc, la ville au labyrinthe
De ponts et de canaux, la ville aux palais gris,
La ville déchue, où tout porte encor l'empreinte
De l'antique grandeur, la ville aux coloris
Estompés par le temps, la ville aux sérénades,
La ville où le palais des Doges apparaît
Près de la place avec ses vastes colonnades,
La ville dont jadis le pavillon errait
Sur tous les océans, Venise la tranquille,
Cette ville qu'on sent, mais qu'on ne décrit pas; —
J'ai vu Bologne... Ancône avançant en presqu'île
Dans la mer; puis, passant l'Italie à grands pas
De l'est jusqu'à l'ouest, j'ai vu Naples bâtie
En hémicycle au bord des flots tyrrhéniens,
Torre del Greco tant de fois anéantie
Sous les feux du Volcan, et les champs Phlégréens,
Pouzzoles et Baïa, le Lucrin et l'Averne

Caprée aux pics aigus, Sorrente, Portici,
Tous ces pays où chaque îlot, chaque caverne,
La grotte que voilà, le gouffre que voici,
Est encor plein d'échos des époques éteintes!
L'antique Pompeï, cet initiateur
Aux secrets des anciens, avec ses sobres teintes;
Près des pays détruits, le géant destructeur,
Qui tour à tour ravage et féconde la terre,
Le Vésuve qui dresse un grand cône isolé
Avec sa lave noire et son jaune cratère,
Sans herbe, sans maison, nu, chauve, désolé!!
Ce n'est donc qu'à présent, cher ami, que je trouve
Un moment pour t'écrire, et malgré maint et maint
Kilomètre qui nous sépare, je te prouve
Me non oblivisci, je te serre la main! —

Voici deux cyclamens, à la hampe fragile
Sur qui la fleur rosée a peine à se tenir;
Je les ai cueillis près du tombeau de Virgile
Et je te les envoie en pieux souvenir!

C'est donc là, c'est donc là que dort le grand poète;
Ce qui fut tant de gloire est là sur ce rocher.
On y reste l'œil fixe et la bouche muette,
Sans qu'on veuille partir, sans qu'on ose approcher!

En bas les flots un peu soulevés de la baie
De Naples, roulent sur le gravier pâle et fin
Et le long de la côte élégamment courbée,
Meurent l'un après l'autre en murmurant leur fin !

En bas c'est Pausilippe avec sa longue grotte,
Où seulement deux fois par an le soleil luit,
En bas, tirant un char, passe un mulet, qui trotte
Quoiqu'il traîne bien vingt personnes après lui.

En haut sur cette roche inhabitée, occulte,
Dans ce coin sinueux comme un lit de torrent,
Que dix-neuf siècles ont illustré par leur culte,
Surgit le mausolée aussi simple que grand :

Une voûte sans art que couvre un peu de terre,
Des niches basses tout autour dans les parois;
Et debout sur le sol la stèle solitaire,
Voilà tout ce qu'on trouve entre ces murs étroits !

« Je suis né dans Mantoue et mort dans la Calabre;
Naples garde à présent mes restes sépulcraux »,
Lit-on, gravé sur la pierre qui se délabre;
« J'ai célébré les champs, les prés et les héros. »

Oui, Virgile, c'est là dans la campagne gaie,
Eclairée aux rayons du bel astre vermeil,
Où laboure le bœuf, où l'oiselet bégaie,
C'est là que tu devais dormir du grand sommeil.

Près de ta gloire ici toute autre gloire tombe!
Ces lieux sont à toi seul!... qui jamais en douta?
Pétrarque et Delavigne avaient près de ta tombe
Chacun mis un laurier : le vent les emporta!...

*
* *

Voici deux cyclamens à la hampe fragile,
Sur qui la fleur rosée a peine à se tenir;
Je les ai cueillis près du tombeau de Virgile,
Et je te les envoie en pieux souvenir!

*
* *

Pieux! Que je suis bête!... Où cet oiseux lyrisme
Allait-il bien encor me conduire? Tout beau,
La science a brisé devant nos yeux le prisme
Qui dans un taudis noir nous fit voir un tombeau.

Les hommes sont des sots et des riens les fourvoient,
Ce qui cause l'horreur ou l'admiration
C'est ce qu'ils pensent voir et non pas ce qu'ils voient,
L'enthousiasme n'est qu'une convention!...

Si, près de deux mille ans, les aligneurs de strophes
De Vaucluse à Paris, de Suède au Maroc
Ont, sur ce faux tombeau, braqué leurs apostrophes,
Ils n'ont donc encensé rien qu'un morceau de roc; —

Car ce lieu sombre autour duquel l'herbe fourmille,
Et que de tous les temps ces messieurs ont chanté,
C'était tout bêtement un caveau de famille
Avec concession à perpétuité...

*
* *

Voici deux cyclamens à la hampe fragile
Sur qui la fleur rosée a peine à se tenir,
Ils ne viennent donc pas du tombeau de Virgile
Mais garde-les comme un amical souvenir!...

1875.

VERS D'ALBUM

Ah! ce n'est pas chose commode
Que de satisfaire à la mode
Des albums, par un ou deux vers!
Aussi voit-on les auteurs faire
Souvent, pour se tirer d'affaire,
Les souhaits les plus à l'envers.

L'un veut être un insecte frêle,
L'autre, auprès de sa tourterelle
Veut roucouler en tourtereau;
Un autre veut être Léandre
Et fendre l'onde d'un bras tendre
Pour venir nager vers Héro!

Pour résoudre le gros problème
D'accompagner celle qu'il aime
Et de suivre partout son sort,
Tel veut être sa vie entière,
Son gant, son dé... sa jarretière.
(Honni soit qui mal y pense!...) Or,

Ne croyez pas que je souhaite
D'être un pigeon, une alouette,
Un Léandre, un gant... Non, vraiment;
Je voudrais être calligraphe
Pour vous écrire mon paraphe
Au moins un peu lisiblement!!!

En hâte, le 3 janvier 1876.

*
* *

Madame, vous aimez, dit-on, la poésie...
Eh bien! pour respirer ses parfums d'ambroisie,
Pour voir étinceler ses éclairs radieux,
Prenez donc un miroir et regardez vos yeux!

Février 1877.

SUR UN PORTRAIT

ENVOYÉ A TOKYO

Le rayon de soleil, qui traça cette image,
Traverse en peu d'instants l'éther qui le propage
Jusqu'à nous, et s'éteint aussitôt qu'il a lui.
Mais en traçant ces mots d'affectueux hommage,
Jusqu'à toi ma pensée accomplit le voyage,
Plus prompte qu'un rayon, plus durable que lui...

Bruxelles, novembre 1899.

SUR UN CARNET DE BAL EN IVOIRE

Heureux celui qui peut inscrire sur l'ivoire
Le bonheur fugitif d'être votre danseur,
Mais plus heureux sera l'enviable vainqueur
A qui vous donnerez un jour la douce gloire
De se dire à jamais inscrit dans votre cœur!

Le 14 février 1903.

A MA TRÈS CHÈRE COUSINE

POUR LE JOUR DE SES NOCES, A VENISE

I

Quand vient l'heure de l'hyménée,
Que l'air est pur, que la journée
Est tiède et que le ciel est clair,
La jeune Reine des abeilles
S'élève au-dessus des corbeilles
De fleurs, et va planer dans l'air.

II

Elle vole, la jeune Reine,
Où son naissant amour l'entraîne —
Et, pendant les premiers moments,
Toute la ruche l'accompagne
Et fait résonner la campagne
De ses joyeux bourdonnements!

III

C'est ainsi qu'en ce jour de fête
Je prédis, sûr d'être prophète,
Que retentiront tous les vœux
De la ruche qui t'environne,
De Milan comme de Vérone,
Comme de Venise... Et je veux

IV

Jusqu'à toi, chère fiancée,
Voler du vol de la pensée
Et mêler ma voix à ce chœur.
Pour toi, joyeusement s'allume
Un rayon au bout de ma plume,
Un souhait au fond de mon cœur!

Le 1er septembre 1879.

VŒUX DE NOUVEL AN

ENVOYÉS EN CHINE

Déjà l'automne fuit et l'hiver se recueille,
Prêt à fondre sur nous; et les vents meurtriers
Arrachent la dernière feuille
Des bois... et des calendriers!

L'an va finir. Bientôt la terrestre machine
A fait un tour de plus. Vous êtes loin de nous,
Mais les murailles de la Chine
N'empêchent pas nos vœux de voler jusqu'à vous!

Novembre 1885.

A HENRI LAFONTAINE *

Il faut, mon cher, que je te racle
Vingt vers pour te remercier.
Je t'en préviens, sans être oracle :
Ce *raclage* va te... *scier !*

Je te rends ton Reymond. Voilà bientôt un siècle,
— Si ce n'est davantage encore — que tu m'as
Prêté ce ravissant *Extractum carnis Haeckel*
Si bien assaisonné pour tous les estomacs.

Car sauce, poivre, sel et pickle
Sont si bien versés par-dessus,
Que l'on avale tout le cycle
De l'Amibe à l'Amphioxus.

* Sénateur belge.

Même la Gastraea qui malgré tous les socles
Que l'esprit inventif de Haeckel lui créa,
Se dérobe toujours encore à nos binocles...
La sauce fait passer même la Gastraea.

Voilà pourquoi, du fin fond d'Uccle,
Te remercie, *amico mio*,
Sur tous les tons, de l'*acle* à l'*ucle*,
Ton frère en Gastraea

LÉO.

Uccle, le 17 février 1879.

A EDMOND CATTIER

Bravo! L'on ne doit pas se plaindre!
Bravo! L'on ne se plaindra pas!
Sortant du cône et du cylindre,
Des équerres et des compas,
Combattant tu vaincs l'exercice
Au grand Champ de Mars du calcul
Avec l'ordonnée et l'abscisse,
Sans défaillance ni recul,
Marchant dans la mêlée, au rythme
De quelque chaudière à vapeur,
Sous le drapeau du logarithme,
L'âme sans reproche ni peur;
Guerrier vaillant... et pacifique...
Qui n'a point tremblé d'aborder
La bataille scientifique.
Ô toi, qui pour escalader

Les analyses périlleuses
As pour fusils des chalumeaux
Et des creusets pour mitrailleuses...
— Grands leviers sous de petits mots!! —
Puisque la victoire propice
Te tendant son auguste main,
Te fait franchir ce précipice
Que l'on appelle un examen,
Et même, à ce que l'on rapporte,
Laissant percer la passion
Que sa divinité te porte,
Traverse la *distinction* *
Et te mène au seuil de la *Grande*...*
Je viens, au pied de ces autels,
Déposer aussi mon offrande
En l'honneur des dieux immortels
Et surtout en l'honneur du brave
Vainqueur! L'offrande est un *Hourrah!*
Que dit de sa voix la plus grave
Un ami qui t'aime —

ERRERA.

1876.

* Grades décernés aux examens en Belgique.

A MADAME ***

A VERSAILLES

Si je fais des vers pour te rendre
Grâces de tes bontés pour moi,
Chère Cousine, il faut t'en prendre
Au Grand Siècle... et surtout à toi :
Aux divinités de Versailles
On n'a jamais parlé qu'en vers ! —
Près d'un jardin dont les broussailles
N'ont pas un seul pli de travers,
Où les ifs sont plantés en lignes
Et prennent des airs résignés,
C'est le moins que tu te résignes
A souffrir des mots alignés...
Que d'ailleurs le Ciel me préserve
De parler sur un ton badin
Et sans une extrême réserve
De ce vénérable jardin !

Certes, un parc anglais a ses charmes;
On y voit pousser au hasard
Les chênes, les bouleaux, les charmes :
« Ce désordre n'est pas sans art »,
— Pour citer un auteur antique
Du nom de Nicolas Boileau,
Qui, pourtant, dans l'Art Poétique,
Ne disait pas ça du bouleau,
Ni d'aucun autre arbre quelconque. —
Donc, le parc anglais a son prix.

Mais, pour voir sortir d'une conque
Vénus, tandis que, tout surpris,
Les dauphins par leurs deux narines
Font des jets d'eau, que les Tritons
Soufflant dans leurs trompes marines,
La célèbrent sur tous les tons,
Et que le vieux papa Neptune,
En lorgnant la jeune beauté,
Songe à quelque bonne fortune
Avec cette divinité;
Pour voir des vases et des bustes
Et des effets... très attendus;

Pour voir des régiments d'arbustes,
Bien symétriquement tondus,
Dans d'interminables allées
Se dresser à la queue leu leu;
Pour voir des bordures réglées
Où le rose, le vert, le bleu
Alternent en strophes correctes;
Pour voir, pour contempler tous ces
Combles de l'art des architectes —
Il n'est que les jardins français!

De même dans la poésie
Le nombre immuable des pieds
Rive au cordeau la fantaisie.
Semblables à de vieux troupiers,
On voit les syllabes connexes
Former le vers — ce régiment —;
Et puis les rimes des deux sexes
Se suivre imperturbablement.
Une rime en appelle une autre
Que d'avance on prévoit déjà;
Ainsi, dans le parc que Le Nôtre
Pour Louis XIV arrangea,

Le rose fait pendant au rose,
Les ifs verts riment aux ifs verts...

Les jardins anglais, c'est la prose;
Les jardins français sont les vers.

Voilà donc qui me justifie
Si pour dire un simple « merci ! »,
Cousine, je te versifie
Ces très méchantes rimes-ci.
M'excuser ? Est-ce nécessaire
D'ailleurs ? Si le ton est moqueur,
La reconnaissance est sincère :
Voix de la Muse, voix du cœur !
Et, pour terminer, je n'hésite
Nullement à te menacer :
Je suis ravi de ma visite...
Et tout prêt à recommencer.
Tant pis si la chose t'effraie :
Fallait moins bien nous recevoir ! —
Et là-dessus, Cousine, agrée
Mes baisers pour tous,
au revoir.

Le 1er octobre 1880.

LE 12 OCTOBRE 1883

A Monsieur et Madame Félix Delhasse, pour leurs Noces d'Or

Or, je dis à ma Muse : — « Écoute un peu, ma vieille.
Sors de ton coin. Tu dors depuis Dieu sait combien;
Tu vas trop engraisser, il est temps qu'on t'éveille.
Viens! Laisse-moi juger de ta mine. — C'est bien :
Les mites ne t'ont pas encor toute mangée,
Et même ton péplum est à peu près intact.
Rajuste ton chignon, avale une gorgée
De nectar et va-t'en sur la route de Haecht!

Prends le tram : je te paye une première classe.
Entre discrètement par le grand corridor :
Tu trouveras Monsieur et Madame Delhasse,
Dignes et bons vieillards fêtant leurs noces d'or.

Porte-leur tous nos vœux, chante le douze octobre! »
— La Muse dit : « Compris! Des vers alexandrins :
Quelque chose à la fois d'élégant et de sobre,
Et de vieux sentiments sur de nouveaux refrains! »

La Muse prit son vol. Elle revint confuse.
— « Pas trouvé! Sûr, ils sont couchés ces pauvres vieux.
Je n'ai vu qu'une dame, ayant — me dit la Muse —
De la jeunesse au cœur, de la douceur aux yeux;
Et puis, un tout jeune homme, actif comme une abeille,
Joyeux comme un pinson, — jambe leste, habit court,
Le feutre mou perché crânement sur l'oreille —
Et qui chante, qui rit, qui va, qui vient, qui court. »

Je répondis, jurant par tous les dieux du Pinde :
— « Muse, tu ne seras donc jamais qu'une dinde :
Mais ce sont là les vieux fêtant leurs noces d'or! »

Et la Muse n'en est pas revenue encor.

Vivier d'Oye, le 12 octobre 1883.

TOAST POUR DES NOCES D'ARGENT

Si pour chanter la fête en rythmes poétiques
Je lève au nom de tous et mon verre et ma voix,
C'est que des nœuds nouveaux et des liens antiques
M'y font participer deux fois.

Sans doute, ce n'est pas une chose facile
D'écrire sur commande en un pareil moment;
Mais ici tout va bien et ma lyre docile
Vibre déjà spontanément.

Puisque pour célébrer l'union, la constance
Qui depuis vingt-cinq ans ont poursuivi leur cours,
Je n'ai qu'à revêtir de vers de circonstance
Nos sentiments de tous les jours!

Vingt-cinq ans! C'est un grand morceau de vie humaine!
Mais combien tôt pourtant vingt-cinq ans passent-ils,
Quand le bonheur sourit, quand c'est l'amour qui mène
Deux cœurs tendrement assortis.

Car vous avez goûté tous les bonheurs qu'on goûte
Sans qu'un devoir restât jamais inaccompli,
Et vous pouvez vous dire, en mesurant la route :
Ce quart de siècle est bien rempli!

Et tenez! ces objets dont on vous fait hommage,
Dont les amis vous ont comblés de tous côtés,
Semblent réaliser une parfaite image
De la fête que vous fêtez.

De même que les fleurs aux couleurs radieuses,
Des vases précieux vont partout émergeant,
La vie est pleine encor de promesses joyeuses
Au sortir des noces d'argent!

Oui! tandis que pour vous le souvenir décore
Tout le passé de tons brillants et triomphants,
Un avenir bien doux vient vous sourire encore
Dans les yeux des petits-enfants.

En les voyant, l'âme est rajeunie et ravie,
On sent que les bonheurs ne sont pas épuisés
Quand les petits enfants enguirlandent la vie
De sourires et de baisers !

Unissons dans nos vœux l'âge mûr et l'enfance,
Songeons aux jours heureux qu'encor vous méritez.
Et c'est le cœur rempli d'amour et d'espérance
Que nous buvons à vos santés !

Le 3 novembre 1889.

RÉPONSE A UN CADEAU

*Après mon examen de Doctorat, Mme *** m'a fait hommage d'une vitrine de papillons plus ou moins exotiques ; deux jours plus tard elle devait venir ici avec sa nièce.*

Les papillons sont des docteurs,
Docteurs ès-nectars, ès-senteurs !
Et bien doctes, car ils connaissent
Tous les recoins où les fleurs naissent.
A l'oreille des boutons frais,
Ils disent de douces paroles
Et savent les chemins secrets
Qui mènent au cœur... des corolles.

Les papillons sont des docteurs.

Les docteurs sont des papillons
Quelquefois... Car nous ne brillons
Pas tous par de graves lunettes...
Parfois nous contons des sornettes,
Croyez-moi, de toute couleur.
Nous aimons parfois le nectaire...
N'oubliez pas, lundi, la fleur
Qui brille dans votre parterre.

Les docteurs sont des papillons.

Vivier d'Oye, août 1879.

AVEC UN BOUQUET DE FLEURS DES DUNES

Les dunes ne sont rien que des sables mouvants;
Leurs formes sont des plis que la brise y dessine,
Et chacun de leurs grains est le jouet des vents.
Et pourtant, dans ce sol qui fuit sous la racine,
L'herbe trouve moyen de se fixer : les fleurs,
Tremblantes au sommet des pédoncules frêles,
Étalent au soleil leurs riantes couleurs;
Et l'air, tout alentour, est embaumé par elles.

La vie aussi n'est rien que sable; les instants
En sont comme les grains; et ces grains disparaissent
Entraînés, balayés, sous le souffle du temps.
Mais sur ce sol mouvant, de loin en loin, se dressent
– Rayonnants, répandant autour d'eux leurs senteurs
Suaves, dominant la surface commune
Et sachant élever leur front vers les hauteurs —
Ceux qui sont, comme vous, les fleurs de cette dune.

Nieuport, août 1879.

ADIEUX A UN TRIO

Lorsque au fond des grands bois la brise harmonieuse
Évoque de plaintifs concerts,
Avez-vous contemplé la danse gracieuse
Que font les feuilles dans les airs?
On les voit tournoyer en rondes infinies,
S'entre-suivre et s'entre-chasser...
Un coup de vent tantôt les avait réunies;
Un autre va les disperser!
Où vont-elles? La brise éparpille leur ronde,
Dans les vallons, sur les sommets,
Car les feuilles, hélas! tremblent et le vent gronde!...

Se reverront-elles jamais?

Schwalbach, le 9 juillet 1880.

*
* *

Je cherche un mot, un seul! En vain je le demande
A la Gaule, expressive en sa concision,
Aux rêves éthérés de la Muse allemande,
Aux rires d'Italie, aux soupirs d'Albion.

Je le demande à vous, Shakespeare ou Dante,
En vain à Calderon ou Musset, car je veux
Un seul mot qui, semblable à la lentille ardente,
Comme autant de rayons concentrât tous mes vœux.

1881.

PENSÉE D'ESTACADE

Dédiée a mes amis Anspach

J'étais sur l'estacade, au bout. Ciel gris. Mer grise.
Le vent n'était pas fort et cette faible brise
N'imprimait guère aux flots qu'un léger ondoiment...
Et, rapide, voguait un pesant bâtiment.

Pour le pousser, il n'a pourtant, le gros navire,
Rien que ce souffle, qui semble à peine suffire,
Roseaux du marécage, à vous faire ployer,
A vous faire osciller, feuilles du peuplier!

Mais voyez! ses trois mâts portent, comme autant d'ailes,
Des voiles d'un tissu sombre. Chacune d'elles
Se tend, se courbe, s'enfle et prend sa part du vent...
Le lourd colosse alors cède et vogue en avant!

Je sais une autre mer... Sur l'océan immense
Du Temps, dont la surface et finit et commence
Dans un lointain brouillard qui plane épaissement,
Chaque siècle qui passe est un simple ondoiment.

Or, pareil au bateau que la vague ballotte,
Sur cette mer sans fin notre Humanité flotte.
Le souffle du progrès la pousse avec effort,
Car la masse est pesante et le vent n'est pas fort.

Mais, si faibles que soient les souffles qui la mènent,
Elle marche... Et tous ceux qui pensent et qui peinent,
— Que ce soit l'ouvrier, l'artiste ou le savant —
Voilà les voiles où peut s'engouffrer le vent!

Oh! ne carguons jamais les voiles! Point de lâche
Défaillance. Courage! à l'œuvre, sans relâche!
Et notre long effort, sans cesse répété
Fera bien avancer la lourde Humanité.

Nieuport, août 1877.

AVEC UN BUSTE DE VOLTAIRE

A toi qui lis Monsieur Desnoireterre
— Livre excellent, malgré quelque longueur —
J'offre, ma chère, un buste de Voltaire.

Que dit-il bien en son rire moqueur?

On voit chez lui d'étranges amalgames,
Et le plaisant s'y mêle au sérieux.
Songerait-il à « *Ce qui plaît aux dames* » ?
Tu te souviens, ce conte un peu scabreux
Du chevalier qui, trouvant fort gentille
Et de son goût la fringante Marthon,
Le lui prouva de trop claire façon.
Il fut jugé pour cette peccadille,
Et condamné, tout simplement, à mort.
Mais, par bonheur, Berthe, la douce reine,

En le voyant, prit pitié de son sort
Et décida qu'on commûrait sa peine :
Pour peu qu'il eût d'esprit, bien entendu,
Le beau Robert ne serait pas pendu.
— « Il suffira qu'il parvienne à nous dire
» Ce que la femme en tous les temps désire;
» Mais il faudra qu'il explique le cas
» Très nettement, et ne nous fâche pas. »

Or, tu sais bien comment finit l'histoire,
Et ce n'est pas ce que l'on pourrait croire.
Voltaire dit que le huitième jour
Le beau Robert reparut à la cour :
« Je sais, dit-il, votre secret, mesdames.
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,
Ce qui surtout l'emporte dans vos âmes,
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amants;
Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.
Il faut toujours que la femme commande,
C'est là son goût; si j'ai tort, qu'on me pende. »

Tels sont ses mots, et Voltaire conclut
Qu'il parlait d'or et qu'il touchait au but.

Est-ce à cela que songe notre buste
Énigmatique? — On ne sait pas au juste.

Car, d'autres fois, il juge, en vérité,
Tout autrement, sur ces graves chapitres —
Témoin le conte où se trouve cité
Ce que saint Paul proclame en ses Épîtres
(Et que, depuis, on a bien désappris) :
« Femmes, soyez soumises aux maris! »

Est-ce à cela que songerait le buste
Énigmatique? — On ne sait pas au juste...

Le 31 décembre 1890.

A LA RECHERCHE D'UN LOGIS

« . . . . . .
Et la lave de mon génie
Déborde en torrents d'harmonie
Et *se* consume en *m*'échappant! »

LAMARTINE.

Ne vous étonnez pas si je vous fais des vers
Et n'allez pas surtout le prendre de travers.
Mais, quand on est piqué du saint enthousiasme,
Il n'est ni sinapisme, hélas! ni cataplasme
Qui vous fasse échapper à ces divins guêpiers
Et qui puisse, une fois que la Muse est pincée,
Aux vers (alexandrins) faire rentrer leurs... pieds!
Donc, d'un nouvel Ulysse écoutez l'Odyssée.

Hélas! que j'en ai vu passer d'appartements!
Grands ou petits avec ou sans ameublements,
Juchés au haut d'un vieil escalier incommode
Près des combles — le mot est, je crois, à la mode —

D'autres fois au premier étage, ou même au rez-
De-chaussée, et tantôt dans une grande rue,
Et tantôt tout au fond des coins très retirés...
Parfois propres, souvent couverts de crasse drue!

Serruriers, vitriers, charpentiers, ferblantiers,
Chemisiers, cordonniers, boulangers, bijoutiers,
Rentiers... j'ai parcouru les gammes chromatiques
Des métiers, visitant et toutes les boutiques,
Et toute la boutique! — et, nouveau juif errant,
Tombant d'un vieux réduit dans une maison neuve,
D'un petit trou malpropre en un autre plus grand,
Et d'une vieille fille en une jeune veuve! —

J'ai vu des lits de fer, de bois blanc, d'acajou;
Un même, avec dessins bleus d'azur — un bijou! —
Et j'ai gravi pas mal d'escaliers!! Je transpire
Rien qu'en songeant combien j'ai fait de tours de spire,
Et de tire-bouchons et de colimaçons.
Certaines gens avaient beaucoup de complaisance,
Et d'autres pas du tout. Dans certaines maisons
On sentait le bien-être, et dans d'autres...
...l'aisance!

Les jeunes veuves sont ce qui m'a plu le mieux.
L'une d'elles m'a dit, tout en baissant les yeux :
« Ah non ! la pension, Monsieur, c'est impossible !
Car une jeune veuve est si vite la cible
Des mille dards que la médisance revêt !
Les préjugés, Monsieur !... Les préjugés !!... Vous n'êtes,
Certes, pas... Mais, enfin !... »
Ai-je dit qu'elle avait
Passé la quarantaine et portait des lunettes ?

Une madame V..., surtout, m'aimait beaucoup.
Elle aurait, pour m'avoir, diminué le coût
Du loyer ; je vis donc, avec un bonheur d'âme,
Que je valais cinq francs aux yeux de cette dame.
J'ai dit « francs ». En effet, malgré Wilhelm, Bismarck
Et Manteuffel, Strasbourg *ist noch nicht deutsch, – ich glaube.*
Le *franc* n'est pas encor détrôné par le *mark*,
Le *képi* perce encor malgré la *Pickelhaube.*

Les costumes, les noms, les types et les voix
Sont du pur germanique. A chaque instant, je vois
La tresse blonde sur la nuque, et non la frange
De cheveux sur le front. Aussi rien n'est étrange

Comme ces cœurs français dans des corps allemands :
Monsieur Allgeyer dit qu'il « gérit dant la Vrance ! »
Monsieur Fischer « drouvait dous les Vranzais jarmants » ;
Madame Fuchs attend aussi sa délivrance

Politique s'entend ! —
Enfin, bref, j'en aurais
Pour quinze pages, si je vous énumérais
Les impasses sans jour, les ruelles, les rues,
Que, dans ces derniers temps, j'ai cent fois parcourues,
Arpentant en tous sens la ville et le faubourg,
Guettant, entrant, grimpant !...
Plût aux dieux que tu pusses
M'indiquer un logis dans un coin de Strasbourg,
Sans bruit, sans piano, sans enfants et sans .....!

Strasbourg, le 17 octobre 1879.

LES FUSEAUX HORAIRES

OU

TROIS POUR UNE !

Ah ! mes enfants ! Mais c'est toute une affaire
Que d'adopter cet horaire nouveau.
Qu'en dites-vous ? Moi je ne puis m'y faire
Et je me refuse au fuseau !

Ainsi ! Le jour ne naît plus avec l'aube !
Telle une pomme au moyen du couteau
En portions on découpe le globe
Et chaque peuple a son fuseau.

Dans le trajet que notre ordre lui marque,
Le soleil doit aller par soubresauts ;
Car désormais, tristement, à la Parque
Phébus emprunte des fuseaux.

Voici surtout qui me semble illogique :
France, Allemagne, ont pour tous leurs réseaux
Une seule heure; ainsi fait la Belgique.
Mais Luxembourg a trois fuseaux!

Quand vous pensez qu'on suit l'heure allemande,
L'heure locale apparaît de nouveau,
Ou l'heure belge... Ah! pour Dieu qu'on nous rende
Le soleil au lieu du fuseau!

Ma pauvre tête, hélas! déjà se brouille,
Et le désordre envahit maint cerveau,
L'univers va tomber certes en quenouille
Si l'on ne prend garde au fuseau!

Oui, mes amis! car c'est toute une affaire
Que d'adopter cet horaire nouveau;
Qu'en dites-vous? Moi je ne puis m'y faire
Et je me refuse au fuseau!

Session de la Société royale de Botanique,
Luxembourg, juin 1893.

C'ÉTAIT MON RÊVE!

A Valère Gille *

Dîner chez des amis et s'éclipser à temps
Pour applaudir encor vos beaux vers éclatants
Et pour pouvoir crier : « L'auteur! » — c'était mon rêve.
Comment y parvenir? la soirée est si brève,
Et je ne savais pas si l'on allait finir
Par Grésac et Croisset, par Gille ou par Garnir.
Pourtant j'essaie et m'en remets à mon étoile —
Et j'arrive tout juste au lever de la toile.

Des arbustes, des fleurs rares, un coin de ciel...
J'entre réellement dans le monde irréel...
De doux alexandrins égrènent leur musique;
L'idée est tour à tour langoureuse, ironique...
Les vers sont capiteux et je me sens grisé...
C'était mon rêve! .. Il s'est réalisé.

Le 21 mars 1903.

* Après la première de : « *Ce n'était qu'un rêve* », comédie féerique représentée au Théâtre du Parc, de Bruxelles, le 21 mars 1903, en même temps que des pièces de Grésac et Croisset et de Garnir.

LE FRAC

Massart disait à Clautriau * :
« Tu veux donc que je m'endimanche,
Que j'aie un col roide, un tuyau,
Un frac, une cravate blanche?

Mais, mon cher ami, songes-tu
Dans quelle impasse tu m'accules;
Moi qui toujours ai combattu
Tous ces attirails ridicules?

Les gens de Java — gens sensés
Et comprenant fort bien leurs aises —
Se moquent des cols empesés...
Or, j'aime à plaire aux Javanaises... »

* MM. Massart et Clautriau étaient à ce moment les assistants de Léo Errera à l'Institut Botanique

Clautriau répond à Massart :
« Ta guerre au frac est idiote.
Est-ce que tu crois, par hasard,
Moins absurde la redingote?

Hormis l'amour — et les fruits crus —
Tout ici-bas, tout est factice.
Pour célébrer les Instituts
Saigne-toi d'un frac; c'est justice ! »

Donc, Massart se saigne et revêt
Le frac. De suite, il s'accoutume.
Bientôt, c'est comme s'il n'avait
Jamais porté d'autre costume.

Il le met l'un, puis l'autre soir,
Au banquet, au bal, au théâtre...
On l'admire, c'est beau de voir
Avec quelle aisance il folâtre...

Même... on va jusqu'à raconter
Que le frac a pris sa revanche,
Et Massart ne veut plus quitter
L'habit et la cravate blanche.

Il songe déjà vaguement,
Tant il en a l'âme contente —
A porter son jersey charmant
Tout là-bas... au clou, chez ma Tante!

1892.

*
* *

Le ciel est gris, les flots sont gris, la pluie est grise,
Sur les rocs gris la vague avec fureur se brise,
Le brouillard vous pénètre et vous donne un frisson,
Le vent glacé qui siffle envahit la maison...

On se ramasse, on se blottit, on se calfeutre,
On se couvre de laine, on se coiffe de feutre,
Et tous les malheureux transis, claquant des dents,
Jurent, mais un peu tard, qu'on les a mis dedans!

Car ce tableau de vent, de tristesse et de pluie,
Est ce qu'offre aujourd'hui « le beau ciel d'Italie »
Aux accourus de loin pour trouver à coup sûr
Le soleil, le beau fixe et les côtes d'azur !

Santa Margherita Ligure, le 16 mars 1905.

A WILHELM JORDAN *

Après la lecture de ses « Andachten »

Ce livre mécréant est un livre pieux —
Non point la piété des dévots hypocrites,
Prisonniers de leur dogme, enchaînés dans leurs rites,
Et se vantant d'avoir la seule clef des cieux...

Non! tu ne redis pas les mots d'un bréviaire,
Tu cherches le pourquoi, tu scrutes le comment,
Ton œil sonde l'abîme et plonge au firmament —
Et la pensée est ta prière.

Le 31 octobre 1894.

* Le célèbre poète et littérateur allemand, né en 1819, mort en 1904.

A WILHELM JORDAN

Pour le jour de ses 80 ans

Gloire à vous! L'unanime écho qui vous acclame,
L'éclat avec lequel votre nom est fêté,
Ne sont point les reflets d'une dernière flamme :
Non! ils sont faits d'aurore et d'immortalité!

Le 7 février 1899.

POUR L'ALBUM DE MA PETITE IDA

A ton âge charmant la route de la vie
Paraît noyée encor dans un brouillard lointain;
La pente semble douce avant qu'on l'ait gravie;
Tout l'horizon s'éclaire en rose, le matin.

A cet âge charmant où le regard commence
A deviner le monde au delà des jouets,
A l'âge heureux du rire et de l'insouciance,
Je veux, pour l'avenir, t'adresser trois souhaits.

*
* *

N'est-ce pas que tu sens combien c'est chose triste
Que de petits bébés tremblent, bleuis de froid;
Que des hommes aient faim et que la guerre existe;
Que si souvent la force opprime encor le droit?

Et ne rêves-tu pas, confusément, d'une ère
De mutuel secours, de travail et de paix,
Où la méchanceté, la haine et la misère
Seront des cauchemars effacés à jamais?

De ce que tu crois beau, de ce que tu sens juste,
De tout ce qu'entrevit le vieux prophète hébreu,
De ce rêve doré, de cet espoir auguste,
Forme ton *Idéal* : tel est mon premier vœu.

*
* *

Et le second, vois-tu, c'est de vouloir sans cesse,
Avec un entrain jeune et sincère et loyal,
Réaliser un peu la lointaine promesse
Et marcher, sans faiblir, vers ce noble Idéal.

Car, dès qu'on a connu quelle est la droite route,
Il faut, il faut la suivre et ne point s'émouvoir,
Quelque abnégation, quelque effort qu'il en coûte...
Voilà ce que résume un seul mot : le *Devoir*.

Après ces deux souhaits, quel sera le troisième?
Écoute, le voici : pour gravir le chemin,
Trouver un compagnon qu'on aime et qui vous aime,
Et les yeux dans les yeux, et la main dans la main,

Marcher à son côté, radieuse, sereine,
Fière d'avoir son nom, sûre d'avoir son cœur...
C'est mon souhait : qu'un jour la flamme souveraine
D'un pur rayon d'*Amour* échauffe ton bonheur...

*
* *

Ainsi donc, dans ton nom, chaque lettre rappelle
Un des vœux que pour toi je formule en ce jour.
C'est une belle vie, ô ma fille, que celle
Qu'éclairent l'Idéal, le Devoir et l'Amour.

Ce 1er janvier 1901.

PROSE

TROISIÈME CENTENAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE WURZBOURG *

I

C'est un trait commun à toutes les villes universitaires de l'Allemagne qu'elles attachent un prix inestimable à l'université qu'elles possèdent; elles s'intéressent avec ardeur à son développement, elles sont fières de son éclat. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Wurzbourg se prépare à célébrer dignement le troisième centenaire de son université et que tout le monde ici cherche à contribuer de son mieux à la réussite des fêtes. Pour les organiser, la coopération active de la ville, des sociétés, des particuliers, était d'autant plus nécessaire que la majorité cléricale de la Chambre bavaroise a, par deux fois, refusé le subside que le gouvernement lui demandait pour l'Université en vue de cette occasion solennelle. Les sommes réunies en dehors de l'intervention de l'État sont suffi-

* Série d'articles publiés dans l'*Indépendance belge* les 3-7-10 août 1882.

santes, mais elles ne sont pas très considérables, et cette modicité de ses ressources autant que l'étroitesse de ses locaux ont obligé l'Université à se montrer avare de ses invitations. Toutes les universités étrangères n'ont pas même pu être conviées, et, comme il fallait tracer une limite, on a décidé de n'appeler à la fête que les universités dans lesquelles l'allemand ou un idiome germanique est la langue officielle. C'est ainsi que Zurich, Berne et Bâle ont été invitées, mais non Genève; Dorpat et non Saint-Pétersbourg; les universités anglaises, scandinaves, hollandaises, et non point celles de la France, de la Belgique ou de l'Italie. La limite est un peu arbitraire, sans doute; mais quelle limite ne l'est pas ?

Un anniversaire de trois siècles, cela nous ramène à l'an de grâce 1582. A vrai dire, il y avait eu déjà une université à Wurzbourg, longtemps auparavant. Mais cette première université qui date du commencement du xve siècle dura peu, déclina rapidement et ne tarda pas à disparaître. Un distique boiteux de l'époque que je me hasarde à citer parce qu'il est en latin, mais que je ne traduirai pas, nous donne, paraît-il, les motifs de cette décadence.

Balnea, census, amor, lis, alea, crapula, clamor,
Impediunt multum herbipolense studium.

(*Herbipolis* est, comme on sait, le nom latin de Wurzbourg.)

C'est au prince-évêque Julius Echter von Mespelbronn que revient l'honneur d'avoir reconstitué l'Université, il y a trois cents ans, sur des bases nouvelles, et de l'avoir faite viable. Aussi est-il le grand héros des

solennités prochaines : on ne voit que son portrait à tous les étalages, on organisera une ovation devant sa statue, on entonnera son panégyrique sur tous les tons : en allemand et en latin, en prose, en vers et même en musique. Il y a bien quelque exagération dans cette symphonie de louanges, et, comme son nom ne pourra manquer de reparaître à chaque instant dans le compte rendu que je me propose de vous adresser, il n'est peut-être pas superflu d'esquisser à grands traits cette figure énergique et intolérante.

Julius von Mespelbronn est incontestablement le plus grand des évêques qui aient occupé le siège de saint Burchard. Au physique — et aussi au moral — il a une certaine ressemblance avec le duc d'Albe. C'est un esprit supérieur, mais en même temps un autocrate impitoyable, un politique sans vergogne, un fanatique sans merci. Dès sa naissance, il avait été destiné à la carrière ecclésiastique, et à l'âge de 9 ans il était déjà chanoine. Son éducation fut très soignée et, pour la compléter, il visita la plupart des écoles célèbres à cette époque, entre autres aussi Louvain. De retour à Wurzbourg, il est nommé, en 1567, membre du chapitre de la cathédrale. Il avait 22 ans. Tout jeune qu'il est, il ne tarde pas à jouer le premier rôle, et quand le prince-évêque Frédéric de Wirsberg vient à mourir, le 12 novembre 1573, c'est le jeune et fougueux Julius qui est choisi pour lui succéder. Son élection avait été puissamment appuyée par les jésuites, appelés dans l'évêché peu d'années auparavant. On verra que le nouvel évêque se souvint du précieux concours que les disciples de Loyola lui avaient prêté et, durant tout son règne, il en fit ses auxiliaires, ses conseillers, ses inspirateurs.

A peine monté sur le siège épiscopal, il s'occupe de créer les deux institutions qui existent encore et qui ont perpétué sa mémoire : l'hôpital appelé aujourd'hui encore *das Julius Spital,* établi en 1576, et l'université qui, elle aussi, porte son nom, l'*Alma Julia,* inaugurée par lui le 2 janvier 1582. D'après ses desseins, cette université devait être exclusivement catholique et, pour le bien prouver, c'est aux pères jésuites qu'il y donna la haute main.

La Réforme avait violemment secoué la Franconie, et il n'est pas jusqu'au chapitre de la cathédrale de Wurzbourg qui n'eût subi quelque influence des idées nouvelles. La moitié à peu près des sujets du prince-évêque était ouvertement ou en secret acquise au protestantisme. Julius résolut de purger ses États de ces hérétiques, et vers la fin de 1582 il prit vis-à-vis d'eux une position nettement offensive. Mais ici apparaissent dans toute leur splendeur la perfidie de son caractère et la duplicité de sa politique. Lui, le grand défenseur de la foi catholique, l'allié des jésuites, il n'avait pas hésité à s'unir, quelques années auparavant, aux protestants de Fulda pour faire déposer un prince-abbé qui les persécutait. Pour prix de son intervention, il est vrai qu'il exigea l'annexion de Fulda à l'évêché de Wurzbourg.

Julius von Mespelbronn mettait à la réalisation de tous ses projets une énergie peu commune. Il agit d'une façon si vigoureuse et si impitoyable dans sa lutte pour déraciner le protestantisme qu'en trois ans son but était atteint. On le voit parcourir le pays de ville en ville, de village en village, remplaçant par des jésuites sûrs tous les prêtres catholiques soupçonnés de tiédeur, destituant tout fonctionnaire qui ne va pas régulière-

ment à la messe, enjoignant à tous les protestants d'abjurer leur foi, tantôt leur promettant une rente annuelle de 200 florins s'ils retournent au catholicisme, tantôt ne leur accordant que deux ou quatre jours pour se convertir ou vendre leurs biens et émigrer.

Ramener les protestants dans le giron de l'Église et chasser ceux qui refuseraient, ce n'était là qu'une moitié de son plan. Il fallait en outre réchauffer le zèle des catholiques, les fanatiser par des pratiques dévotes, les fasciner par la pompe des cérémonies religieuses. L'évêque était un trop habile homme pour méconnaître la puissance de ces moyens. Il pousse à la mariolâtrie, il exhorte au culte des saints et des reliques, il provoque l'organisation de pèlerinages et de processions, il construit trois cents églises, — que l'on reconnaît encore à leurs tours pointues — il appelle à lui, outre les jésuites, les franciscains et les capucins; bref, il ne néglige rien de ce qui peut servir la contre-réformation et relever le prestige amoindri de l'Église catholique. Hélas ! il a fait en cela œuvre durable, car aujourd'hui encore la population de Wurzbourg compte parmi les plus cléricales, les plus superstitieuses et les plus intolérantes de la catholique Bavière.

Je me hâte d'ajouter que dans la préparation des fêtes prochaines, on n'a heureusement fait preuve d'aucune intolérance et d'aucun esprit de parti. Tous, sans distinction d'opinion ou de croyance, participent à l'œuvre commune, et l'on peut vraiment dire que ce troisième centenaire de l'Université fait vibrer à l'unisson la population tout entière. Cela est agréable à constater et c'est d'un bon augure. Déjà, partout, l'approche de ces grandes journées se fait sentir. Les maisons se pavoisent, les rues s'animent d'une manière

inusitée; on colporte par anticipation des médailles commémoratives, on vend une foule de choses qui rappellent d'une façon plus ou moins heureuse le jubilé qu'on va célébrer : des chopes jubilaires, des souliers jubilaires, des chapeaux jubilaires, des cannes jubilaires, voire des parasols jubilaires, ornés de l'inévitable portrait de l'évêque Julius, des armes de la ville et de plusieurs dessins très allégoriques.

Je pourrais vous révéler d'avance les splendeurs qui vont se dérouler ici du 1er au 4 août et vous donner un avant-goût du cortège historique dont le programme a été très habilement conçu par l'architecte von Schmaedel, de Munich, et dont tous les détails ont été réglés avec soin par un professeur de l'Académie des beaux-arts de Munich, Otto Seitz. Je n'en ferai rien. Sachez seulement que les personnages qui paraîtront dans le cortège ne seront point — comme il arrive d'ordinaire en Belgique — de simples figurants et des jeunes personnes dont les mœurs sont en harmonie avec la légèreté de leurs costumes. Ici, tout au contraire, la fleur de la bourgeoisie tient à honneur de revêtir un costume du XVIe siècle et de faire partie du défilé historique, et l'on m'a cité les noms de plus de cinquante jeunes filles appartenant aux meilleures familles de la ville qui, toutes habillées et coiffées de même, ont accepté de former une sorte de garde d'honneur dans le cortège.

Je vous l'ai dit tantôt, nous allons, pendant les fêtes, parcourir toute la gamme des ovations en l'honneur de l'évêque Julius Echter von Mespelbronn. Et, cependant, s'il s'avisait de revenir ici-bas, pour respirer les fumées de tout l'encens que l'on va lui brûler, je crois bien qu'il aurait un mouvement d'horreur et que son

premier soin serait de renier sa création, l'Alma Julia. Quoi! à la place de son université de jésuites, il trouverait une école de science laïque et de recherche indépendante; au lieu de ses doctrines étroites, il verrait enseigner la vérité émancipée! Sa Grandeur, à coup sûr, n'en reviendrait pas et donnerait raison aux ultramontains de la Chambre d'avoir refusé tout appui aux fêtes d'une université où les professeurs parlent d'après leurs convictions et non suivant les dogmes d'une Église.

Eh! Monseigneur, voilez-vous la face, si vous le voulez; vous n'y changerez rien : on a beau semer l'intolérance, à moins que le sol soit tout à fait pourri, c'est la libre pensée qui, tôt ou tard, finit par fleurir.

II

Si jamais ville fut pavoisée, c'est bien Wurzbourg en ce moment. Quel pavoisement ! Les façades disparaissent sous les tentures, les drapeaux, les guirlandes en rameaux de sapins et les couronnes en feuilles de chêne. Et ce qui donne un aspect particulièrement gai à cette décoration exubérante, c'est que la plupart des drapeaux ont des couleurs claires et vives. Il y en a aux couleurs de Wurzbourg : rouge et jaune; aux couleurs de la Franconie qui sont en même temps celles de l'Université : rouge et blanc; il y a le drapeau bavarois blanc et bleu et celui de l'empire d'Allemagne qui est noir, blanc et rouge. Chacune de ces associations de couleurs symbolise pour les Wurzbourgeois l'un des degrés de leur patriotisme. Car c'est une nation très compliquée que la patrie

allemande et, dans ce pays d'ordre et de subordination, le patriotisme lui-même a sa hiérarchie.

Par-ci, par-là, des inscriptions font allusion avec plus ou moins d'humour, au jubilé universitaire et aux incidents qui l'ont précédé. L'une d'elles raille « la Chambre au cœur étroit qui refuse un subside »; d'autres s'adressent aux *Burschen*, d'autres encore aux *Philister*. Vous savez que le Bursch, c'est l'étudiant et que tous ceux qui ne sont plus étudiants ou qui ne l'ont jamais été s'appellent Philister dans le jargon universitaire.

Et, ma foi, ils sont arrivés en grand nombre, les Burschen et les Philister, de tous les coins de l'Allemagne et de l'étranger. Jamais Wurzbourg n'avait vu pareil concours de monde. On avait compté sur 2,500 anciens étudiants : il en est venu déjà au delà de 4,000 et chaque train en amène de nouveaux. Ce ne sont partout que vieux amis qui se retrouvent et vieilles amitiés qui se renouent; et ces hommes, dont les carrières ont divergé en tous sens depuis l'époque lointaine où ils étaient camarades d'études, éprouvent — on le voit — un bonheur véritable à supprimer pour quelques jours les distances qui les séparent : la distance kilométrique et la distance sociale, celle-ci souvent plus difficile à franchir que l'autre.

Les fêtes n'ont commencé officiellement que le 1er août; mais, dès la veille au soir, tout le monde universitaire s'est réuni dans l'immense *Ludwigshalle*, qui fut jadis une gare de chemin de fer. La salle était ornée, par les soins de la ville, avec infiniment de goût : des plantes, des feuillages, des écussons, d'énormes guirlandes de fleurs artificielles sur lesquelles folâtraient de gigantesques papillons en papier

peint, un buste du roi de Bavière et un buste du prince-évêque Julius von Mespelbronn faisaient tous les frais de cette décoration très réussie. Les hôtes ont reçu les souhaits de bienvenue du bourgmestre, M. von Zürn, et l'on a bu un grand nombre d'hectolitres de bière.

Le lendemain matin, le jubilé s'est ouvert par trois services religieux simultanés, à l'église, au temple et à la synagogue. Grâce aux ressources dont elle dispose et au faste qui lui est familier, c'est l'Église qui a organisé les choses avec le plus de pompe et dont le service — j'allais presque dire la représentation — avait attiré le plus de monde. L'évêque en personne officiait et l'un des professeurs de théologie de l'Université, le docteur Hettinger, a prononcé le sermon jubilaire; sermon classique, en trois points, écrit dans un langage élevé, sur ce sujet : « la Science prie », mais dont les développements n'offriraient, je crois, qu'un médiocre intérêt pour vos lecteurs. Pendant le service, la *Missa solemnis* en ré bémol de Cherubini a été chantée d'une façon tout à fait remarquable par les élèves du Conservatoire, la Société chorale des étudiants et quelques autres sociétés musicales de la ville, sous l'excellente conduite de M. Kliebert, directeur du Conservatoire. L'assistance comprenait, outre le corps professoral de l'Alma Julia, une foule d'hommes distingués et de personnages de distinction — deux expressions qui se trouvent cette fois plus synonymes qu'elles ne le sont d'habitude. On remarquait le prince Charles-Théodore, duc en Bavière, avec sa femme, Marie-Josèphe, infante de Portugal; le président du Conseil des ministres bavarois, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, M. von Lutz, ainsi

que son collègue de la Justice, M. von Fäustle, etc. Le prince Charles-Théodore, venu tout exprès pour le centenaire et qui assiste à presque toutes les cérémonies, doit se trouver infiniment moins dépaysé que ne le seraient la plupart des autres altesses royales, au milieu de l'élite de professeurs et de savants qui se sont rassemblés de toutes parts à Wurzbourg : car il a lui-même été étudiant, il est docteur en médecine et ophthalmologie; c'est un homme de mérite. Il a du reste une figure fort intelligente et sympathique.

De l'église, on se rend au palais, où les invités doivent être reçus solennellement par le corps universitaire, dans la « Salle blanche ». L'aspect de la salle est tout à fait imposant. Au fond, le buste du roi émergeant d'un cadre de verdure; à sa droite et à sa gauche, les députés des *Corps*, des *Burschenschaften* et des autres sociétés d'étudiants, rangés en hémicycle, debout, avec leurs drapeaux multicolores; puis, devant eux, les professeurs assis, revêtus de leurs manteaux traditionnels et ayant à leur tête le Recteur Magnifique; plus avant encore, deux tables chargées de livres qui ont paru à l'occasion du centenaire ou qui ont été dédiés à l'Université. Le reste de la salle est rempli par environ deux cents chaises que les invités de l'Alma Julia vont bientôt occuper. En attendant qu'ils entrent, regardons de plus près, si vous le voulez, ceux qui sont déjà dans la salle. Aussi bien tous ces costumes universitaires sont-ils des héritages intéressants des siècles passés que l'on ne connaît guère en Belgique. Les délégués des étudiants sont, la plupart, en grande tenue. N'allez pas croire que je veuille désigner par là le frac et la cravate blanche. Oh ! que non. Il s'agit de costumes beaucoup plus voyants et

j'ajouterais bien : un peu ridicules, si je ne craignais de blesser ces messieurs qui sont, comme on le sait, très susceptibles sur le point d'honneur. Quoi qu'il en soit, ils portent une jaquette de velours à brandebourgs, rouge, verte, bleue, noire ou violette, suivant la société à laquelle ils appartiennent, des pantalons blancs collants, et de hautes bottes à l'écuyère noires, avec des éperons d'acier ; en sautoir, sur la poitrine, une large bande de soie généralement de deux couleurs, et, au côté, une rapière à large garde. Comme les grands d'Espagne, les étudiants en costume restent couverts alors que chacun se découvre, et cela même à l'église. Quelques-uns ont des toques de velours ornées d'une grande plume; la plupart ont ce qu'ils nomment un *Cerevis*, sorte de casquette minuscule qui ne couvre pas plus la tête qu'une pièce d'un franc ne couvrirait une citrouille. Cerevis vient, dit-on, de *cerevisia*, bière, parce que ce serait dans leurs grandes « beuveries » que les étudiants auraient d'abord substitué ce couvre-chef presque imperceptible à la toque pesante. Le cerevis laisse tout l'occiput à nu et l'on peut voir ainsi que ces étudiants ont tous les cheveux lisses et luisants à grand renfort de pommade et séparés en deux moitiés symétriques par une raie qui descend jusqu'à la nuque. Autant ces costumes d'étudiants sont polychromes et souvent criards, autant celui que portent les professeurs est simple et sied bien à la plupart d'entre eux. Ce n'est rien qu'un ample manteau à traîne, un rabat blanc et un bonnet de docteur. Le manteau est en drap : noir pour la faculté de théologie, rouge pour la faculté de droit, vert pour celle de médecine et bleu foncé pour celle de philosophie qui comprend aussi les sciences mathématiques

et naturelles ; les manches sont larges et le collet est en velours noir. Le bonnet a quatre pointes; il est de la même couleur que le drap du manteau.

C'est un groupe d'hommes vraiment éminents que cette assemblée des professeurs de l'Université de Wurzbourg, et je devrais vous les citer à peu près tous si je voulais énumérer ceux qui sont illustres dans la branche qu'ils enseignent. La faculté de philosophie et surtout la faculté de médecine sont celles qui jettent aujourd'hui le plus vif éclat et auxquelles l'Alma Julia doit la majeure partie de sa célébrité. Je vous nommerai d'abord le recteur actuel, le savant chimiste Wislicenus qui a dirigé l'organisation des fêtes avec une abnégation et une énergie dont on ne saurait trop faire l'éloge et qui préside maintenant à leur célébration avec le tact le plus exquis. En général l'extérieur d'un homme de science est chose assez indifférente et il importe peu que ses traits soient plus ou moins réguliers ou que sa taille soit plus ou moins élevée. Mais lorsqu'il s'agit de cérémonies publiques, on ne peut s'empêcher de prêter quelque attention à l'aspect et à la démarche et de désirer que celui qui paraît à la tête d'une assemblée illustre ait quelque chose de la majesté qui convient à son rôle. Sachez donc que le recteur est un homme superbe, de haute stature, à la figure à la fois bienveillante et sereine, avec une longue et belle barbe qui commence à peine à grisonner. Ajoutez à cela qu'il est excellent orateur et fort aimé des étudiants, et vous comprendrez pourquoi tout le monde ici est heureux que le centenaire soit précisément tombé sous son rectorat. Je note encore, un peu au hasard, les noms de quelques-uns des professeurs wurzbourgeois les plus célèbres : l'embryologiste Kölliker,

le médecin Gerhardt, le botaniste Sachs, le zoologiste Semper, le chirurgien Bergmann, et Rindfleisch, le professeur d'anatomie pathologique, et Scanzoni, le gynécologue, et von Held, qui enseigne la philosophie du droit et le droit des gens, et Rossbach, qui vient de publier un livre remarquable sur les méthodes physiques en thérapeutique, et...

Mais, je m'arrête. Voici que la fanfare de l'Université de Prague — la plus ancienne des universités de langue allemande — nous annonce l'arrivée des invités. Ils montent par le grand escalier du palais que décorent les fresques de Tiepolo et entrent lentement dans la Salle blanche, tandis que tous les professeurs de Wurzbourg se lèvent de leurs sièges et que les étudiants, au fond de la salle, soulèvent leurs bannières. Le cortège des invités est long et dense; il est venu des députations de toutes les universités allemandes, il en est venu d'Amsterdam, d'Utrecht, d'Oxford, d'Upsal, de Christiania, etc On se montre Virchow, de Berlin; Clausius, l'un des créateurs de la théorie mécanique de la chaleur; Haeckel, le fougueux darwiniste d'Iéna, qui a l'air bien pacifique et bien bon enfant; et vingt autres encore. Les universités ne sont du reste pas seules à être représentées dans l'assistance : les académies, les sociétés scientifiques, les écoles techniques, l'enseignement moyen, ont aussi envoyé des délégués.

Le feu des discours est ouvert par le ministre von Lutz. Il donne lecture d'une lettre du Roi qui le charge de féliciter en son nom l'Université et de lui remettre en souvenir un objet d'art — lequel, malheureusement, n'a pas été achevé à temps et viendra plus tard. Le ministre annonce ensuite que des décorations et des titres honorifiques ont été décernés par

le gouvernement à treize professeurs, à l'occasion du jubilé, et il leur distribue les insignes de leurs grades. Le recteur répond en proposant un vivat en l'honneur du Roi, puis le professeur Virchow prend la parole au nom des universités allemandes et, après lui, une longue série de délégués viennent tour à tour prononcer quelques mots et donner au recteur les diplômes ou les écrits jubilaires dont ils ont été chargés de faire hommage à l'Université. La longueur même de ce défilé d'orateurs est une preuve de la haute estime en laquelle l'Alma Julia est tenue dans toute l'Allemagne, et si quelqu'un s'avisait de trouver qu'il y a eu un peu beaucoup de discours, il montrerait seulement par là qu'il n'était pas digne de les écouter tous. Le recteur, lui, n'a pas seulement tout écouté, mais il a su répondre à chacun par un mot éloquent et parfaitement en situation. De tous ces discours intéressants à des titres divers et à des degrés variables, je n'en relèverai qu'un seul qui touche au vif une question pleine d'actualité en Allemagne et même ailleurs.

L'Allemagne, dont l'organisation universitaire est si admirable, s'est bien gardée de commettre la grave faute qui a été faite en Belgique par la loi du 20 mai 1876 et de supprimer toute condition d'admissibilité aux universités. Mais elle n'a pas non plus commis l'erreur inverse et elle a compris qu'à mesure que la science devient plus vaste, il faut de toute nécessité élargir les voies qui y conduisent. L'Allemagne n'a donc pas aboli l'examen (*Maturitaetsexamen*) qui couronne les études d'humanités et répond à peu près à feu le graduat en lettres belge, elle a seulement ouvert certaines carrières universitaires à ceux qui n'ont point fait d'humanités complètes, aux élèves des *Realschulen*

erster Ordnung (athénées professionnels de première classe) ou, comme on a baptisé depuis peu ces institutions, des *Realgymnasien*. Le *Realgymnasium*, son nom l'indique, représente une sorte de compromis entre le programme classique et le programme professionnel; c'est, si vous le voulez, un athénée professionnel où l'on apprendrait le latin, mais non le grec, et, à ce point de vue, les cours d'humanités restreintes tout récemment organisés en Belgique procèdent directement des Realgymnasien allemands. Or, depuis peu d'années, il a été décidé que les élèves des Realgymnasien, dûment diplômés à la suite d'un examen de sortie, seraient admis aux universités, mais uniquement pour l'étude des sciences mathématiques et naturelles ou pour celle de la philologie moderne. Ils demeurent exclus de la médecine, du droit, de la philosophie et de la philologie ancienne.

Quant aux élèves des Realschulen proprement dites — c'est-à-dire des athénées professionnels — qui n'ont fait aucune étude des langues anciennes, les carrières universitaires leur sont jusqu'à présent fermées; ils peuvent toutefois devenir pharmaciens, mais ce n'est point là, à parler strictement, une carrière universitaire puisqu'elle ne comporte pas d'examen de doctorat.

On le voit, l'esprit moderne a obtenu une première victoire par l'admission partielle des élèves des Realgymnasien. Actuellement, la lutte continue et l'on monte à l'assaut de la Faculté de médecine; d'après la tournure que prennent les choses, elle ne paraît plus devoir résister très longtemps. Les Realgymnasien ont, du reste, dans le corps universitaire lui-même, de très chauds défenseurs et parmi eux, au premier rang,

le recteur de l'Alma Julia, le professeur Wislicenus. Vous comprenez donc qu'on attendait avec un vif intérêt le discours que le docteur Krück, directeur du Realgymnasium de Wurzbourg, devait prononcer avant-hier dans la Salle blanche, comme délégué de tous les Realgymnasien bavarois, et que l'on était surtout curieux de voir quelle réponse le recteur y ferait dans une ciconstance si solennelle.

Le docteur Krück s'en est tiré avec talent : il a exprimé sa reconnaissance de ce que les Realgymnasien fussent, pour la première fois, appelés à une solennité universitaire; il a fait délicatement allusion aux encouragements que les écoles qu'il représente ont si souvent reçus de la part du recteur, et il a fini en parlant du « jour prochain où tomberont les barrières qui se dressent encore devant nous ». C'était assez hardi. Non moins hardie a été la réponse du recteur, qui s'est déclaré tout en faveur d'une admission plus large des élèves des Realgymnasien, en ajoutant que cette opinion était partagée, non point par tous, mais par la grande majorité de ses collègues.

Ces deux discours ont leur importance : ils marquent une étape dans l'histoire universitaire. Ils seront salués avec plaisir par tous ceux qui, comme votre correspondant, sont pleins de respect pour les études classiques, mais pensent qu'il faut, à côté d'elles, faire une juste place aux tendances plus modernes et aux sciences plus réalistes. A ne considérer toujours dans l'univers que l'esprit humain, à ne s'attacher qu'à ses œuvres et à dédaigner l'étude de tout ce qui nous entoure, on risque de s'anéantir à la fin dans la contemplation de soi-même, comme les moines omphaloscopes du mont Athos.

Pour achever le récit de la première journée jubilaire, je dois ajouter que la Société l'« Harmonie » avait invité à une grande fête de nuit en plein air tous ceux qui prennent part au jubilé. Mais l'homme propose et le ciel arrose. Aussi a-t-il fallu se réfugier dans le restaurant qui se trouve au centre du jardin où la fête devait avoir lieu. Je vous laisse à penser si l'on y était serré! Mais qu'importe! La vraie gaieté ne défie-t-elle pas la pluie qui bat les vitres et la chaleur de la salle qui les couvre de buée? Et il s'est trouvé là des centaines de jeunes gens hardis et de jeunes filles intrépides, qui ont bravé tous les obstacles et se sont mis à danser. Ils ont eu raison, ma foi.

Car l'on s'étreint plus fort lorsqu'on a moins de place.

Le vers n'est pas de moi, il est — à peu près — de Mme Ackermann. La grande salle du restaurant avait été, pour la circonstance, ornée d'un décor qui représente le lieu de naissance du prince-évêque Julius, le château de Mespelbronn, éclairé par une pleine lune resplendissante.

III

Le lendemain, 2 août, était désigné sur les programmes comme le jour de fête principal, « *der Haupt-Festtag* ». Le matin, séance solennelle dans l'église de l'Université, où repose le cœur de l'évêque Julius; le midi, grand banquet des invités officiels; l'après-dînée, pièce de circonstance au théâtre; le soir enfin, et toute la nuit, « *Commers* » des étudiants dans la Ludwigshalle.

Une foule immense se pressait dans l'étroite église universitaire pour assister à la séance solennelle. Après une ouverture de Beethoven (op. 124), le recteur prend la parole : d'une voix sonore et dans un langage élevé, il retrace à grands traits l'histoire de l'Université de Wurzbourg, il montre ses commencements difficiles, la terrible secousse que la guerre de Trente ans lui imprime, l'entrée des Suédois dans la ville, sous la conduite d'Oxenstiern, et leur tentative de rendre l'Université accessible aux protestants aussi bien qu'aux catholiques. Mais le retour des Allemands, après la bataille de Nordlingen, empêcha cette sage mesure d'être mise à exécution. On peut dire que tout le XVIIe siècle, où l'invasion française succéda à l'invasion suédoise, fut une période sombre pour l'Université de Wurzbourg comme pour toute l'Allemagne. Le relèvement de l'Université ne date guère que du commencement du XVIIIe siècle, quand la fondation des Universités de Halle (1697) et de Gœttingue (1737) fut le signal de tendances nouvelles et plus tolérantes. La Faculté de droit de Wurzbourg, puis celle de médecine ne tardent pas à devenir célèbres. Les protestants sont mis sur la même ligne que les catholiques, et lorsque, en 1782, le prince-évêque François-Louis d'Erthal vint présider aux festivités du deuxième centenaire, il put se réjouir de voir l'Université florissante. Après une courte réaction pendant les premières années de notre siècle, l'Université de Wurzbourg, délivrée des chaînes du dogme et des bâillons de la censure, n'a pas cessé de se développer et de s'élever de plus en plus. Et ceci amène le recteur à consacrer quelques paroles vibrantes à la liberté dans l'enseignement supérieur ou, comme on dit ici, à la liberté

académique. « Notre liberté académique, s'écrie-t-il, est l'essence même de la science qui reconnaît de mieux en mieux comme sa tâche de travailler au progrès pour le bien de tous et de transmettre à l'avenir l'héritage accumulé. La vérité ne peut souffrir aucune chaîne... De même que personne ne saurait jamais dire : « Voici toute la vérité », ainsi personne ne peut montrer au pionnier par quels chemins il doit se lancer en avant à la conquête de l'inconnu. Mais, ce qu'il a trouvé dans sa libre et ardente recherche du vrai, il faut aussi qu'il puisse le communiquer sans entraves aux compagnons de ses efforts, et aux générations à venir, à la jeunesse qui doit un jour poursuivre notre œuvre... Il vaut mieux que le jeune homme se trompe, qu'il se trompe gravement, et ne reconnaisse que plus tard la véritable voie, que de le laisser pendant toute sa vie marcher avec des lisières. Liberté de chercher, d'enseigner et d'apprendre; voilà, à proprement parler, ce que la liberté académique renferme d'essentiel... »

Les chœurs entonnent l'alléluia du *Messie*, de Hændel, qui sert en quelque sorte d'applaudissement au discours du recteur, car, suivant la mode allemande, aucun bravo n'en a marqué la fin. C'est le tour maintenant aux doyens des quatre Facultés qui viennent donner lecture des noms des docteurs honoraires que l'Université a choisis. Chaque doyen, revêtu de son manteau à la nuance caractéristique, monte à la tribune et y proclame les noms des élus de sa Faculté, en accompagnant chacun de quelques paroles qui font ressortir les mérites du titulaire. Puis, il se couvre de son bonnet à quatre pointes, que vous connaissez déjà, pour donner l'investiture aux nouveaux

docteurs « au nom de Sa Majesté le Roi et avec la permission de Sa Magnificence Monsieur le Recteur ». — Ainsi que je vous l'annonçais, deux Belges ont été nommés : Émile de Laveleye, qui a reçu le titre de docteur en droit *honoris causa*, et dont le beau livre sur les formes primitives de la propriété a surtout été cité avec grand éloge ; et Guillaume de Koninck, l'éminent paléontologiste dont les travaux sur les faunes primaires sont si justement admirés partout, qui a été proclamé docteur en philosophie *honoris causa*, dans la section des sciences. Outre ces messieurs, on a « doctoré » vingt-trois Allemands, neuf Anglais, quatre Français et deux Italiens. La Belgique a donc été extrêmement bien partagée. Voulez-vous encore quelques noms qui me paraissent pouvoir intéresser vos lecteurs à l'un ou l'autre titre? Le prince de Hohenlohe, ambassadeur d'Allemagne à Paris, a été fait docteur honoraire en sciences politiques; l'illustre historien von Sybel a, comme Émile de Laveleye, reçu le titre de docteur honoraire en droit. Parmi les docteurs honoraires en médecine, je vous citerai Charcot, de Paris, dont le doyen von Rinecker a pu dire qu'il est « le créateur de la nouvelle pathologie nerveuse expérimentale »; le célèbre Clausius, de Bonn, qui a donné à la théorie mécanique de la chaleur et à la théorie du potentiel leur forme actuelle; le physiologiste Goltz, professeur à Strasbourg; L. Ranvier, de Paris, bien connu par ses travaux d'histologie; puis, toute une série de savants anglais de premier ordre : le chimiste Frankland, dont on paraît surtout avoir voulu récompenser les belles études sur les eaux potables; le zoologiste Huxley; le médecin sir James Paget; le naturaliste et membre du

Parlement sir John Lubbock; enfin, le chirurgien Lister qui, en appliquant aux opérations chirurgicales la méthode antiseptique que les travaux de Pasteur lui avaient suggérée, a sauvé des milliers et des milliers de vies humaines. La section de philosophie et lettres de la Faculté de philosophie a choisi, entre autres, comme docteurs honoraires : Ascoli, professeur à Milan, « le plus grand philologue de l'Italie »; von Ihering, l'éminent professeur de droit romain de Gœttingue; le juriste von Maurer, de Munich; Lanciani, directeur des fouilles, à Rome, et Henri William Waddington, sénateur de la République Française, dont les travaux d'histoire sont hautement appréciés ici. Enfin, la section des sciences de la Faculté de philosophie a accordé six diplômes de docteur honoraire, outre celui de G. de Koninck, dont je vous ai déjà parlé : à de Bary, professeur à Strasbourg, l'un des plus éminents parmi les botanistes contemporains, qui a régénéré l'étude si importante des champignons; à Alexandre Bell, l'inventeur du téléphone; au mathématicien français, Ch. Hermite, auteur de recherches remarquables sur les fonctions abéliennes et sur la théorie des nombres; à Nicolas-Auguste Otto, fabricant à Mulheim, qui a inventé l'excellent moteur silencieux à gaz; au chimiste W. H. Perkin, de Londres, qui, le premier, a organisé l'industrie des couleurs d'aniline; et à Charles-Guillaume Siemens, le célèbre électro-technicien anglo-allemand.

La cérémonie s'est terminée par un ravissant chœur populaire de Frœhlich, chanté avec un ensemble et une justesse admirables; après quoi l'on n'a pas été fâché, je vous l'avoue, d'aller respirer un peu d'air frais; car il faisait chaud dans l'église de l'Université.

Il faisait chaud aussi l'après-midi, dans la mignonne petite salle du théâtre. A ne considérer que le contenant, c'est une vraie bonbonnière; mais si l'on tient compte également du contenu, je crois bien que le nom de fournaise était mieux à sa place. On n'en a pas moins écouté avec plaisir plusieurs chœurs et des *Lieder* qu'a chantés Mlle Keil, l'une des *Blumenmädchen*, venue tout exprès de Bayreuth. Mais ce qui avait surtout attiré le public, c'était la pièce de circonstance : paroles de M. le Conseiller royal du Gouvernement Burkard, musique de M. Meyer-Olbersleben, directeur de l'une des sociétés chorales de Wurzbourg. De même que pour le cortège historique, les acteurs étaient encore ici des personnes du monde, et c'est un spectacle curieux pour l'étranger que de voir des avocats, des avoués, des négociants, des médecins, des officiers supérieurs de l'armée paraître eux-mêmes en costume sur les planches, et surtout permettre à leurs femmes et à leurs filles de se produire ainsi en public. Mais chaque pays a dans ces choses-là ses habitudes particulières et ses idées à lui sur ce qui « se fait » et sur ce qui « ne se fait pas » et personne ici ne trouve rien à redire à ce qui, en Belgique, semblerait pour le moins assez extraordinaire. La plupart de ces amateurs n'en sont point, du reste, à leur coup d'essai et plus d'une blonde et timide Gretchen arpente la scène avec une assurance qui n'a rien de la débutante. Ne me demandez pas le sujet de la pièce : il n'y en a point. C'est une série de personnages de tout âge et de tout sexe, de toutes les contrées de l'Allemagne et de toutes les époques de l'histoire, qui viennent, tour à tour, en monologue ou en chœur, déposer leurs hommages aux pieds d'une statue de Julius Echter von Mespelbronn,

autour de laquelle des figures allégoriques et des nymphes du Main sont groupées d'une manière pittoresque. Il y a aussi des Muses, une conductrice des Muses et un fils des Muses et l'on voit un soldat prussien en uniforme, avec casque et fusil à aiguille, s'entretenir familièrement avec des Germains primitifs, armés de massues et couverts de peaux de bêtes. Mais ce sont là de légères invraisemblances qu'entraîne nécessairement la littérature d'apothéose et dont on ne saurait faire un reproche à l'auteur. Le poème est débordant de patriotisme et plein d'affection pour l'Université; il est, de plus, très instructif, car il est enrichi de notes qui éclaircissent les passages difficiles et forment un petit compendium de mythologie et d'archéologie. Les fragments musicaux dont la pièce est parsemée font un effet assez grandiose grâce surtout aux réminiscences wagnériennes dont le compositeur a généreusement étayé son inspiration : en quoi il a sans doute voulu faire honneur à la charmante petite nièce de Richard Wagner, qui remplissait le rôle du génie de la Franconie.

Je vous disais en commençant qu'un Commers a eu lieu le soir, dans la Ludwigshalle. Mais j'ai hâte de me rétracter, car j'avais perdu de vue la décision des étudiants, d'après laquelle la fête ne pouvait porter le titre de Commers, attendu que quelques-unes des formalités traditionnelles n'y seraient pas observées. On l'a donc intitulée *Banketfest*, ce qui n'empêche que j'y ai retrouvé tous les traits essentiels des Commers les mieux caractérisés : une gaieté cordiale, un joyeux tapage, de la musique, des chœurs chantés à l'unisson par tous les convives, une atmosphère enfumée, des toasts dont les trois quarts de la salle ne saisissent pas

un mot, mais que tout le monde applaudit avec enthousiasme, enfin, et surtout, l'absorption de quantités de bière éminemment respectables. Le recteur, le prince Charles-Théodore, le ministre von Lutz, le baron von Egloffstein (descendant de l'un des princes-évêques de Wurzbourg), le professeur de médecine Geigel ont successivement pris la présidence de la fête. La réunion était des plus nombreuses : quatre à cinq mille personnes, dont un grand nombre n'ont pas même pu trouver de quoi s'asseoir. Malgré la gaieté bruyante, incompressible, de tant d'hommes jeunes ou se sentant rajeunis par la magie du souvenir et la contagion de l'exemple, l'ordre, en somme, a été parfait. C'est que le recteur avait pris ses précautions et comme son moyen est aussi simple qu'ingénieux, je le propose à l'imitation de tous ceux qui ont à conduire des assemblées quelque peu exubérantes. Le recteur monte à la tribune : « Pour que notre fête réussisse, dit-il, il faut que chacun y mette un peu de bonne volonté, qu'il se contente de la place qu'il a pu trouver et qu'il contribue pour sa part à maintenir l'ordre. Que tous ceux qui sont d'avis que la fête doit réussir lèvent la main ! » Toutes les mains se lèvent, comme bien vous vous figurez. « Et maintenant, reprend le recteur, il faut nécessairement que la fête réussisse puisque tous vous l'avez juré. »

Divers étudiants sont venus porter un grand nombre de toasts : rien à y noter de saillant. Tous sont d'un « loyalisme », d'une idolâtrie pour l'Empereur, pour le Roi, pour le gouvernement, pour tout ce qui a une particule ou un habit brodé, dont on aurait quelque peine à se faire une idée en Belgique. C'est qu'en effet, il est plus dans l'ordre moral des choses

de voir la jeunesse universitaire manier la fronde que l'encensoir.

Les chants d'étudiants, entonnés en chœur par toute l'assistance, produisent une impression très imposante. Plusieurs de ces chants sont fort anciens et ont un rythme archaïque plein de grandeur : il y a le *Stosst an, Würzburg soll leben!* et surtout l'*Alte Burschenherrlichkeit*, avec son refrain :

O jerum, jerum, jerum,
O quae mutatio rerum,

qui ont, à chaque fête d'étudiants, le même succès mérité. Mais nous avons eu plus nouveau que tout cela, l'autre soir. L'un des meilleurs poètes de l'Allemagne contemporaine, Victor von Scheffel, a écrit pour la circonstance une chanson toute de verve et de franche bonne humeur, que le compositeur wurzbourgeois bien connu, Valentin Becker, a très heureusement mise en musique.

Le troisième centenaire de l'Alma Julia a fait surgir d'innombrables poèmes dont la plupart sont dus, comme ce dessin dont parle Musset, à des messieurs « très appliqués » animés de sentiments purs et d'intentions excellentes. Mais, il faut l'avouer, un grand nombre de ces éclosions rimées manquent à la fois du fond qui fait oublier bien des imperfections de la forme, et de la forme qui peut dissimuler bien des défaillances de l'idée. Aussi les charmantes strophes de von Scheffel ont-elles fait doublement plaisir. On les a distribuées dans la salle vers minuit et, tout aussitôt, elles ont été déchiffrées en chœur — et très bien déchiffrées — par toute l'assistance.

C'est le lendemain matin, 3 août, que le cortège historique devait sortir. Mais le ciel était si menaçant que, dès l'aurore, de grandes affiches annonçaient qu'on le remettait à l'après-dînée, quitte à le retarder encore si le mauvais temps persistait. Vous connaissez l'histoire de cet enfant qui pleurnichait sans répit, malgré les efforts de sa mère pour le consoler. Survient un vieil ami de la maison qui propose à la maman de laisser tout bonnement l'enfant dans son coin : « Vous verrez qu'il sèchera bien vite ses larmes s'il s'aperçoit qu'on ne s'occupe plus de lui. » Et, en effet, à peine le conseil est-il suivi, que bébé cesse de pleurer. « N'avais-je pas raison ? dit l'ami. — Oh ! non, monsieur, interrompt l'enfant ; je n'ai pas fini, seulement je me repose ! »

Ainsi fit la pluie pendant toute la matinée de jeudi : elle ne cessait que pour recommencer de plus belle. On croyait qu'elle allait s'arrêter : et, pas du tout, elle ne faisait que se reposer et prendre haleine. Vers midi, il y eut un moment d'interruption dans les averses et des milliers de regards interrogateurs se tournèrent vers le firmament. Pouvait-on se fier à cette trêve céleste ? Était-ce la paix ou n'était-ce qu'un armistice ? Bref, le parti des audacieux finit par l'emporter et il fut décidé que le cortège sortirait. L'événement donna raison aux audacieux et le ciel, qui n'observait d'abord qu'une neutralité bienveillante, s'éclaircit peu à peu, tandis que le défilé parcourait la ville, et, à la fin, il désarma tout à fait.

Il était superbe, le cortège. Par la richesse des costumes et la variété des groupes, il ne le cédait en rien aux « cavalcades » les plus réussies que nous

ayons vues en Belgique. Je m'abstiendrai pourtant de vous le décrire, précisément parce que ce genre de spectacles est bien connu de la plupart de vos lecteurs et que j'ai préféré m'arrêter davantage aux cérémonies qui portent à un plus haut degré le cachet universitaire germanique. Ce que vous savez déjà, c'est que les personnages appartenaient à la meilleure société; le bourgmestre, le conseil communal, les professeurs, des députations des officiers et des étudiants, le clergé des différentes confessions, les ministres présents à Wurzbourg eux-mêmes figuraient dans le cortège. Là-haut, tout au sommet d'un char, cette dame allégoriquement vêtue et décolletée qui symbolise l'Alma Julia et s'est résignée de bonne grâce à se laisser cahoter pendant plusieurs heures, c'est la femme d'un *Privatdocent* de l'Université; et ces quatre jeunes filles à la chevelure flottante et aux bras nus, qui représentent la Théologie, la Jurisprudence, la Médecine et la Philosophie, sont les filles de professeurs éminents. Je vous ai déjà parlé de demoiselles d'honneur, ravissantes avec leur longue robe crème à plis, leurs manches ouvertes qui retombent le long du corps, leur corsage de velours rouge et leur toque pareille ornée d'une guirlande de feuillage doré. Toutes sont vêtues de même, toutes portent sur un coussin de velours un ruban de soie rouge et blanc que chacune attachera tantôt au drapeau de l'une des sociétés qui prennent part à la fête; toutes, enfin, ont les cheveux tressés en deux longues nattes, qui leur pendent sur le dos, lourdes et parallèles. J'entends demander autour de moi s'il n'y a pas de fausses nattes dans le nombre. Oser faire une pareille question! N'est-il pas évident que par une grâce providentielle et spéciale, toutes ces demoiselles

se sont trouvées avoir des cheveux assez longs et assez touffus pour former autant de nattes que le comportait le programme?

Un élément du défilé mérite encore une mention particulière. Je veux parler des corps de métiers. Rien ne prouve mieux, me semble-t-il, le vif attachement des Wurzbourgeois pour leur Université et les racines profondes que ce sentiment a jetées dans toute la population, que la participation spontanée des métiers au cortège. Bien qu'ils ne soient plus organisés en corporations et en gildes, maîtres et compagnons de chaque métier se sont groupés, se sont cotisés, se sont fait à leurs frais des costumes du XVIe siècle et ont demandé à figurer ainsi dans le défilé pour témoigner leur sympathie à l'Alma Julia. Il y en a beaucoup qui ont fait plus encore : les uns ont fabriqué des objets d'un travail exquis qu'ils vont donner en souvenir à l'Université ; d'autres, pour rehausser l'éclat du cortège, ont orné — toujours à leurs frais — des chars allégoriques sur lesquels ils prennent place.

Conformément au programme, le défilé s'est arrêté devant la statue de Julius von Mespelbronn pour y faire une ovation à la mémoire du prince-évêque, et devant le palais pour y faire une ovation en face du buste du Roi.

Deux grandes « beuveries » ont encore eu lieu dans les environs de la ville : elles ont été comme l'épilogue des belles fêtes du troisième centenaire de l'Université.

Pendant ces quatre ou cinq journées si fatigantes pour lui, le recteur, professeur Wislicenus, n'a pas bronché un seul instant, présidant à toutes les cérémonies, aplanissant toutes les difficultés, trouvant en

toute circonstance un mot juste et bienveillant et faisant d'autant plus respecter son autorité qu'il la faisait moins sentir. Aussi n'était-ce que justice lorsque les étudiants ont organisé, vendredi soir, en son honneur, une imposante retraite aux flambeaux.

Et, puisque me voici parvenu au bout de ma tâche de chroniqueur, permettez-moi de reporter les yeux vers la Belgique et de me demander si pareilles fêtes universitaires y seraient possibles? Je ne le crois pas; je doute qu'une solennité académique trouve chez nous autant d'écho dans toutes les classes de la population. Qu'importe? dira-t-on peut-être. La valeur d'une université ne se juge pas à l'éclat des fêtes qu'elle donne. Sans doute, mais ces fêtes ont leur importance parce qu'elles sont un symptôme. Elles indiquent la grande place que l'enseignement supérieur occupe en Allemagne et les sympathies dont on l'entoure. Ces fêtes nous disent donc aussi, à leur façon, que l'enseignement supérieur n'est pas encore en Belgique ce qu'il pourrait être et ce qu'il faut qu'il soit. Et tenez, le passé de l'Alma Julia va peut-être nous indiquer ce qui manque aux universités belges, comme son présent nous montre clairement qu'il leur manque quelque chose. Lors du second centenaire de l'Université de Wurzbourg, en 1782, le prorecteur Dalberg énuméra au prince-évêque les trois moyens à employer pour donner un nouvel essor à l'enseignement : *Freiheit, Ehre und Geld* — « de la liberté, du respect et de l'argent ». — Comme ce n'est pas la liberté qui fait défaut en Belgique, il faut bien croire que c'est aux deux autres termes que nous avons à demander

le secret de notre faiblesse relative et qu'il suffirait peut-être d'honorer davantage nos savants et de doter plus richement nos écoles supérieures pour voir la Belgique s'élever peu à peu au rang scientifique qu'elle doit atteindre.

FRAGMENTS

L'Université de Bruxelles est-elle une machine politique ? *

Chacun voudrait bien la faire servir à ses petits desseins ambitieux, chacun voudrait y subordonner l'enseignement à sa petite chapelle philosophique, y voir prêcher ses petits dogmes politiques. L'Université libre, qui n'a qu'une seule devise : libre examen, ne peut pas plus accepter un dogme politique qu'un dogme religieux, et l'intolérance libérale ne lui serait pas beaucoup moins funeste que l'intolérance cléricale.

On reproche à juste titre à Louvain d'infester son enseignement de préoccupations dogmatiques, d'avoir constamment sous la pensée scientifique des arrière-pensées religieuses et de faire de la science, non pas pour la science mais pour la théologie. Bruxelles ne doit pas s'exposer à des reproches semblables. Ses professeurs doivent y expliquer en toute liberté les termes de tous les problèmes, ils peuvent y ajouter leur solution personnelle, s'ils le veulent : mais ils

* Cet article et le suivant ne sont que des canevas que nous jugeons cependant assez intéressants pour être publiés.

n'en doivent imposer aucune. Le haut enseignement a pour but de donner à chacun les faits d'observations et, plus que cela, la méthode de penser et de raisonner : mais elle ne doit pas fournir aux élèves des solutions toutes faites et des catéchismes politiques.

Il doit donner les chiffres et laisser à chacun le soin de faire l'addition. Les convictions, pour être fortes et sérieuses, doivent être le résultat du travail personnel de l'élève ; toute conviction imposée n'est plus une conviction : c'est un dogme.

On a parlé aussi de faire signer aux élèves, à leur entrée à l'Université de Bruxelles, une sorte de profession de foi. Est-ce là la tolérance, l'amour de la liberté? Est-ce ainsi qu'on prétend rallier aux idées libérales de nouvelles recrues? — C'est là une proposition absurde, une véritable insanité.

Bref, le libéralisme, les idées progressistes et démocratiques doivent être un effet de l'enseignement universitaire, elles ne doivent jamais être un but.

Ce qui manque a nos Universités

Rappeler l'anecdote de *Freiheit, Ehre und Geld* *. La liberté existant ici à suffisance, c'est l'honneur et l'argent qui doivent faire défaut.

Dans l'estime publique, les chercheurs désintéressés n'occupent pas assez de place. On n'a de respect que pour ceux qui s'enrichissent, non pour ceux qui enrichissent l'esprit humain. — Ce que la presse pourrait

* Voir page 171.

faire en cela. — Puis il faut donner dans l'enseignement universitaire plus de place à la recherche originale, au travail personnel. *

Rétablissement de la thèse obligatoire dans les doctorats scientifiques. — Nécessité des études superflues. Guerre à l'américanisme.

Mais pour réaliser ces deux desiderata, il n'y a qu'un moyen efficace : organiser plus complètement les laboratoires, et mieux payer les professeurs. Pour inspirer le respect et être en droit d'exiger beaucoup d'abnégation de la part des professeurs, rien de tel que d'en faire des personnages en les payant mieux. On n'en imposera à une époque mercantile qu'en relevant financièrement ceux qui représentent l'antipode du mercantilisme, l'amour désintéressé de la science et de l'art.

Les Allemands l'ont bien compris et certainement l'un des facteurs essentiels de leur prospérité universitaire, c'est la libéralité avec laquelle l'Allemagne, pays pauvre cependant, donne les fonds nécessaires pour les écoles, les universités, les laboratoires, les professeurs. Et le maître d'école a vaincu à Sadowa. — Montrer par chiffres que les universités et leurs professeurs sont mal payés en Belgique. Comparer à d'autres pays

L'enseignement obligatoire, la paix scolaire, comme bases nécessaires du respect général pour les hommes de science et d'enseignement.

Et où trouver les fonds pour doter l'Enseignement supérieur? En réformant les abus du fonctionnarisme.

* Voir : *Le rôle du Laboratoire dans la science moderne*, dans le volume *Biographies et Pédagogie*, du présent Recueil.

PENSÉES

I

La Science

Tout le progrès dans les sciences a été une lente conquête de la loi sur le caprice.

Le domaine de la vie n'échappe pas à cette règle; y introduire des notions arbitraires de principes particuliers et différents des lois ordinaires de la matière, c'est donc en retarder le progrès.

*
* *

Chaque cellule d'un être vivant naît, se développe, meurt et est remplacée par d'autres cellules, dans l'individu dont elle fait partie : chaque cellule n'est rien. — Dès que l'individu a donné sa progéniture, il meurt : l'individu n'est rien, mais l'espèce lui survit. — Dès que l'espèce a atteint un certain développement, elle disparaît de la scène pour être remplacée par d'autres espèces : l'espèce n'est rien, — mais la vie persiste. — Dès qu'un monde trop vieilli ne réunit plus les conditions nécessaires aux phénomènes vitaux, la vie s'éteint pour reparaître peut-être sur un autre monde : la vie n'est rien. —

Les individus cèdent la place à d'autres individus; les espèces succèdent aux espèces : — la vie elle-même n'a qu'un temps sur chaque globe. Rien ne persiste; tout ce qui précède disparaît à chaque instant pour faire place à ce qui suit. Rien d'éternel sinon le changement.

Le 22 décembre 1878.

*
* *

Force vitale. — De ce que les êtres vivants sont le siège de phénomènes très particuliers, il n'en faut pas conclure à l'existence chez eux de forces tout autres que dans le reste de la nature. Autant opposer à tous les autres les quelques corps qui sont magnétiques ou ceux qui ont la double réfraction ou la polarisation rotatoire.

*
* *

Ils se tiennent en équilibre, eux si fragiles, au milieu du conflit des actions externes. N'en est-il pas de même des atomes en mouvement, de la toupie, du bicycle?

Ils sont si incompréhensibles! La nature inorganique est aussi incompréhensible. Ils se régénèrent! Les cristaux aussi.

Il y a la parenté des êtres vivants, chose étonnante. Elle s'explique par leur filiation.

Il est vrai que l'hérédité qui intervient là dedans n'est pas explicable jusqu'ici. — Origines des premiers êtres vivants. — Il y a la finalité. — S'explique par la sélection naturelle.

Il y a les difficultés morphologiques, complication de la cellule, etc. En somme, l'être vivant comme la

machine ne produit rien gratis. Il faut qu'il se nourrisse et que le soleil le remonte : la force des êtres vivants, c'est l'énergie solaire en gros sous.

*
* *

Dans l'être vivant, les composantes sont les mêmes — pour autant que nous sachions — que dans la nature inorganique, que dans les aliments qui le nourrissent, que dans les substances qui le constituent, — mais les résultantes peuvent différer parce qu'elles dépendent de l'agencement, de la constellation organique de la structure vivante. Avec les mêmes lettres que la nature brute, l'être vivant compose son poème propre, le poème de la vie.

*
* *

On ne peut admettre l'existence de la Force vitale, au sens vulgaire du mot.

Mais, ainsi que l'on voit tels corps emmagasiner spécialement et électivement telles radiations, pour les modifier et les déguiser ensuite (corps fluorescents,...) il se pourrait bien que telle forme d'énergie se produisît par transformation dans ces appareils merveilleux que sont les êtres vivants et c'est cette énergie, ou cet ensemble d'énergie que l'on pourrait appeler force vitale. Ainsi la force vitale, loin de contredire l'ensemble des lois du monde, en serait l'émanation suprême. Et la vieille querelle des vitalistes et des mécanistes aboutirait, après une longue évolution, à une entente, c'est-à-dire à une définition nouvelle et meilleure du mot litigieux : Oui, tout se passe mécaniquement dans les êtres vivants, et ils

sont comme toute autre machine, des transformateurs d'énergie; mais leur structure spéciale amène des effets spéciaux qui leur sont propres et, à ce titre, on peut donner le nom de force vitale aux formes d'énergie particulières qu'ils produisent.

Quoi donc! dira-t-on : Querelle de mots? Eh oui! Mais parce que les mots sont les signes des idées, et les idées mènent les hommes.

Ainsi notre étude, comme toute étude sincère, nous conduit à voir que la plupart des querelles tiennent à ce que les adversaires n'envisageaient chacun qu'une seule face d'un problème vaste et complexe. Voilà ce qu'il y a au fond de toutes les vieilles haines. Et, ainsi comprises, toutes les vieilles haines : fanatisme religieux, inimitiés nationales, guerres de classes ou injures d'écoles nous apparaissent comme également funestes et comme pareillement haïssables.

*
* *

Ce qu'on peut, me semble-t-il, affirmer, dès à présent, c'est que les forces ordinaires de la physique et de la chimie règnent dans l'être vivant comme dans la masse inerte; que tout ce que l'observation nous révèle dans la vie, se fait par le moyen de forces que nous voyons aussi se révéler en dehors de la vie; et que c'est par l'étude de plus en plus complète des conditions dans lesquelles les forces ordinaires agissent dans ce mécanisme complexe qu'ont été réalisés jusqu'ici tous les progrès de la physiologie.

*
* *

Chaque facteur pris isolément se retrouve dans la nature inerte, mais l'ensemble, la synergie, le concours

harmonieux est *vital*, c'est-à-dire lié à l'intégrité de la machine vivante — comme nous pouvons décomposer le fonctionnement de la montre ou de la machine à fabriquer le papier en mouvements dont aucun ne lui est propre, mais dont la succession régulière est caractéristique, là de la montre, ici de la machine à fabriquer le papier.

*
* *

Si l'on désigne simplement sous le pseudonyme de *force vitale* l'ensemble des facteurs qui dépendent de la structure intacte de l'être vivant, cela peut aller à la rigueur. Mais ce qu'il faut combattre comme contraire à tout esprit scientifique et exclusif de toute recherche, c'est l'idée d'une force spéciale échappant à toute loi et à toute analyse.

Novembre 1896.

*
* *

Les forces vitales sont un aveu déguisé d'ignorance. — Un aveu d'ignorance ne nous coûte pas, mais nous voulons qu'il soit franchement fait et non d'une façon subreptice ou voilée — à la façon de l'enfant qui affirme qu'une petite bête doit être enfermée dans la montre — ou du paysan qui déclare qu'un cheval doit être caché dans la locomotive.

*
* *

Huxley * dit : « En réalité, le corps est une machine qu'on pourrait comparer à une armée et non à une horloge ou à une machine hydraulique. »

* *Les Problèmes de la Biologie*, Bibliothèque scientifique contemporaine, 1892, page 311).

Seulement, c'est là une comparaison à un objet plus complexe. Aussi, n'élucide-t-elle rien.

*
* *

Il est certain que la « génération spontanée », en tant que fabrication d'un organisme vivant sans parents, serait un grand triomphe pour les *mécanistes*. L'insuccès des tentatives de génération spontanée, démontré par Pasteur, est donc un succès relatif pour les *vitalistes*.

De même, cependant, on n'a, durant des siècles, pu faire un aimant nouveau que grâce à l'intervention d'un aimant ancien. Ainsi encore, à Rome, un feu nouveau dérivait toujours d'une étincelle d'un feu préexistant.

Avril 1897.

*
* *

Quelle que soit l'opinion à laquelle on se rattache au point de vue des bases de la morale, une chose est certaine, c'est que dans les sciences la conception matérialiste est seule féconde.

*
* *

Il en est des problèmes scientifiques comme des chaînes de montagnes. On n'en saisit la hauteur et la difficulté que lorsqu'on en approche. Une fois tout près de la montagne, on ne voit plus qu'elle. Elle devient l'obsession, parce qu'elle semble le seul obstacle. Mais si, à force de ténacité, et après bien des efforts, vous parvenez à la franchir, vous apercevez derrière elle de nouvelles chaînes, et derrière celles-ci s'en dressent d'autres, et puis d'autres, et d'autres

encore. La science est faite ainsi d'une succession de problèmes que l'on aperçoit à mesure que l'on avance, de pics à gravir, de difficultés à tourner, d'obstacles à vaincre. Et s'il y a quelque satisfaction et quelque mérite à faire l'ascension des sommets dans les Alpes, il y en a bien davantage, à coup sûr, à se frayer par l'observation, l'expérience, le raisonnement, un chemin à travers l'inconnu. L'investigation scientifique est le plus noble des alpinismes.

Septembre 1895.

*
* *

Plus une science est difficile et compliquée, plus il est facile à un ignorant de sembler la connaître. Parlez astronomie ou calcul supérieur sans connaître ces branches, votre manque de science ne tardera pas à paraître; mais discutez politique ou économie sociale avec une ignorance pareille, vous pourrez passer longtemps pour un homme profond quoique vous ne vous appuyiez sur aucune étude.

Octobre 1879.

*
* *

Un fleuve est en quelque sorte une chose vivante. Il naît, il se développe, il finit : — il finit comme une âme hindoue en allant s'anéantir dans le grand Tout.

Il y a des murmures à son berceau, il y a des susurrements joyeux, il y a des grondements, il y a des râles. On lui voit des emportements de jeunesse, des calmes d'âge mûr, des ampleurs majestueuses de vieillards à barbe blanche.

Mais non, il est plus qu'une vie isolée : il est une chaîne infinie d'existences. Une molécule d'eau

descend des montagnes pour chaque molécule qui va se perdre dans la mer.

Neuhausen, 24 mars 1880.

*
* *

Il en est de la Science comme des vibrations sonores, qui ne se conservent qu'à la condition de se propager.

1893.

*
* *

Le développement intellectuel de chacun de nous est une récapitulation de l'ontogenèse intellectuelle de notre race.

*
* *

De Bary avait l'habitude de dire : « *vorläufige Mittheilungen ist nicht der richtige Ausdruck. Es sollte fast immer heissen : voreilige Mittheilungen* ». Il ne faut pas dire : communications préliminaires, mais bien : communications prématurées.

*
* *

Les Messagers. — *L'eau* coulante qui va des sources aux vallées et à la mer; les *vents* qui vont d'hémisphère à hémisphère; les *rayons* qui vont de monde à monde.

Le 6 décembre 1878.

*
* *

La science ne sera réellement à son apogée que lorsque le savant sera *ipso facto* un homme pratique.

*
* *

La science crée le *potentiel* de chaque époque. Tout

le reste, arts, littérature, applications industrielles, applications médicales, morale même, ne sont que la dépense variée de ce potentiel unique.

*
* *

L'imagination s'empare de tout ce que la science laisse inoccupé.

*
* *

Il va de soi que dans ma façon de poser le problème, le domaine de l'inconnaissable appartient à *la religion*, mais non à telle religion plutôt qu'à telle autre. La moins exigeante sera la meilleure.

*
* *

La foi se tient actuellement les portes ouvertes avec une habileté merveilleuse. Elle ne veut, dans les grosses questions scientifiques, prendre parti ni pour ni contre. Un exemple topique! Dans une revue qui vient de se fonder sous le titre de *Revue catholique des Revues des Deux-Mondes*, janvier 1895, il y a un article sur le « Mouvement scientifique de l'école matérialiste ». On peut y lire (page 18) : « Dire où en est à cette heure l'évolution, ce sera caractériser, dans ce qu'il a de plus essentiel, le mouvement scientifique [de l'école matérialiste]. » Il n'est naturellement pas tendre pour l'évolution et pour l'école matérialiste. — Puis, plus loin, dans le même numéro, à propos de l'article de Brunetière sur le Vatican (*Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1895), notre Revue fait sienne cette déclaration de Brunetière (page 110) : « Haeckel et

Renan ont reconnu dans le récit biblique de la création le plus pur esprit de la doctrine évolutive. »

[Donc, il y a de quoi boire et manger. Je suis oiseau, voyez mes ailes; je suis souris, vivent les rats.]

*
* *

Il ne faut pas donner trop de valeur à l'éducation religieuse comme gardienne de moralité. Les exemples abondent de crimes commis par ceux qui avaient toujours été élevés dans une « atmosphère religieuse ».

*
* *

A PROPOS D'UN LIVRE DE HAECKEL *. — A côté des fondateurs, des penseurs, des philosophes, des orateurs du Darwinisme, Haeckel en a été surtout le tribun. Il a toutes les qualités et aussi toutes les outrances du tribun : l'éloquence, la verve, l'ardeur combative, l'action sur le gros public, le souci de frapper fort plus encore que de viser juste, au demeurant travailleur infatigable, artiste du style, virtuose de la polémique, lutteur plein de fougue, injuste parfois, passionné souvent, sincère toujours.

*
* *

LA GENÈSE DE L'INDIVIDU. — Chez beaucoup d'êtres inférieurs, tout est subordonné à la reproduction, à la multiplication : l'organisme ne se nourrit, ne se développe que pour former le plus tôt possible et le plus

* Il nous a malheureusement été impossible de préciser auquel des livres de Haeckel ceci se rapporte.

abondamment possible des germes d'organismes semblables à lui. L'individu n'est que le moule passager des germes de l'espèce.

Mais à mesure que l'organisation s'élève, que la structure se perfectionne, que la vie se différencie et se complique, que les rapports avec le monde ambiant deviennent plus variés et plus riches, nous voyons de plus en plus s'intercaler dans le développement une phase où l'être vit pour lui-même, où il étale ses propres organes et satisfait ses propres besoins.

Bientôt le besoin crée le désir — cette première et confuse ébauche d'un sentiment de l'idéal.

L'individu s'affirme de plus en plus; le maintien de son existence devient une chose distincte et presque aussi importante que la perpétuation de l'espèce : il se réserve une place dans la vie spécifique. L'arbre qui dure des siècles, l'animal supérieur qui survit à la période où il procrée, nous montrent clairement cette expansion de l'individu.

Élevons-nous plus haut encore, et l'individu réclame sa part jusque dans la conservation de l'espèce : c'est l'amour.

Mais cet épanouissement de la vie individuelle ne peut se réaliser que par une différenciation de plus en plus profonde entre les cellules corporelles et les cellules reproductrices. De là l'origine de la mort naturelle. Tant que l'être existe uniquement pour la reproduction, toutes ses parties ont la perpétuité qui appartient à l'espèce : il se résout tout entier en ses descendants et rien de lui ne meurt. Une fois, au contraire, que la vie individuelle se manifeste bien distincte de la vie de l'espèce, on voit survenir la mortalité qui est le propre de l'individu.

Ainsi la mort nous apparaît — un peu comme dans la légende adamique — comme la rançon de l'individualité et de l'amour.

Enfin, après que les individus sont bien constitués en entités indiscutables, une différenciation commence à se produire entre eux. Ils étaient tous pareils, ils seront de plus en plus divers. Les individus deviennent des personnes, l'agrégat devient société.

Le rôle de la société sera donc d'assurer le mieux possible l'équilibre entre les exigences de l'individu et celles de l'espèce, entre les aspirations de chacun et les besoins de tous.

II

Les Savants

Sans doute, les savants, comme tous les hommes, sont attachés à leurs idées — et comme tous les hommes aussi, ils sont le plus attachés aux concepts qu'ils peuvent le moins démontrer. On le leur a souvent reproché — difficulté à faire admettre les idées de Harvey, de Vésale, de Darwin, de Pasteur, etc. — Mais combien les résistances sont brèves et légères, comparées à celles du public qui vit de traditions mal comprises, de routines injustifiées, de préjugés depuis longtemps réfutés, d'idoles depuis longtemps démontrées vaines! S'il faut une génération pour qu'une vérité nouvelle et hardie fasse son chemin dans la science, il en faut dix, il en faut vingt, il en faut cent

et parfois davantage pour qu'elle pénètre et *repétrisse* la conscience des foules.

Voilà pourquoi tout esprit sincèrement dévoué au progrès de l'humanité doit désirer voir les savants jouer un rôle de plus en plus marqué comme semeurs d'idées et conducteurs de l'opinion publique; voilà pourquoi j'aperçois, en un mot, une véritable et très haute fonction sociale des savants.

*
* *

Après les découvertes relatives au radium, on a pu voir la plupart des physiciens tout disposés à discuter et même à laisser mettre en doute des notions aussi fondamentales et aussi cardinales que la constance de la matière et la conservation de l'énergie.

Vit-on jamais des prêtres ou des croyants faire si bon accueil à ceux qui venaient secouer leurs dogmes?

*
* *

Le rôle social des savants. — Considérons avec respect, mes amis, ces éplucheurs de textes surannés, ces déterreurs de colonnes brisées, ces empileurs de rondelles de drap et de métal, ces jongleurs de molécules et d'atomes, ces compteurs de poils ou de pattes, ces acharnés scrutateurs de cellules, ces constructeurs de diagrammes, ces infatigables regardeurs d'étoiles, tous ceux qui poursuivent des chimères lointaines et des études inutiles! Saluons en eux le progrès qu'ils préparent et l'idéal vers lequel ils tendent, le niveau humain qu'ils élèvent...

*
* *

Ce sont les fabricants d'idées, ou plutôt les trieurs d'idées de l'humanité. Dans les quantités d'idées que chacun peut à son gré jeter dans la circulation, un triage sévère est nécessaire! Il faut les soumettre autant que possible à l'expérience, à la critique, à la discussion impartiale, loin des agitations et des préoccupations quotidiennes, à l'abri des passions, des routines qui atrophient le jugement, des préjugés qui le faussent, des entraînements qui le précipitent.

C'est là le rôle du savant isolé dans son cabinet, retiré dans son laboratoire. Tâche ingrate et sublime : émonder l'arbre intellectuel. Aussi, pour que ce grand rôle soit dignement rempli, la société a des devoirs à l'égard des savants, comme les savants ont, de leur côté, des obligations vis-à-vis d'elle. On leur doit des égards, de l'estime, les facilités de travail : *Freiheit, Ehre und Geld.* Ils doivent, eux, une fois leur tâche préliminaire de recherche accomplie, se mettre à la portée de tous, se faire les détaillants de leur propre science, dépouiller tout pédantisme, être accessibles.

Jadis, l'Église était la *penseuse pour tous.* Mais aujourd'hui son hégémonie intellectuelle sur l'élite est finie et elle accepte, malgré elle, les résultats de la science laïque. — C'est à la science, c'est aux savants, que cette fonction directrice revient aujourd'hui — à moins que ce ne soit aux journalistes, comme l'insinue spirituellement Faguet (*Revue bleue* du 29 avril 1893, page 539).

*
* *

Dans sa *Métaphysique positive,* Brunetière refuse à la Science le gouvernement des esprits, parce qu'elle change et progresse incessamment. Mais c'est justement ce qui assure sa prééminence sur la Foi auprès des esprits qui cherchent et sont de leur temps, c'est-à-dire auprès de l'élite. Car si la science est la vérité en marche, le dogme n'est que la stagnation organisée et la floraison d'un moment pétrifiée à jamais.

*
* *

Tout le monde aujourd'hui aime à vanter les bienfaits de la Science. Mais combien peu sont conséquents et accordent aux savants l'estime et le rang auxquels ils ont droit !

« Encourager les arts et décourager les artistes. »

[Voir à ce propos, M. Poirier qui demande qu'on protège les arts et non les artistes, dans *Le gendre de M. Poirier,* d'Émile Augier.]

III

Éducation

L'enseignement primaire à tous, l'enseignement moyen au grand nombre, l'enseignement supérieur à ceux-là seuls qui en sont dignes et qui y sont aptes, c'est-à-dire à l'élite. Soyez très large à la base, très

sévère au sommet. En bas, le *compelle intrare* de l'instruction obligatoire, mais, une fois le premier pas fait, mettez sur la route de l'élève des filets à mailles de plus en plus serrées : les plus capables seuls doivent pouvoir arriver jusqu'au bout.

Mai 1890.

*
* *

Devise du professeur :

Quis vetet apposito, lumen de lumine tolli
Mille licet capiant, deperit inde nihil.

(Inscription sous une gravure de Rubens représentant un enfant qui allume sa bougie à celle d'un homme d'âge mûr et dont voici le sens : « Qui interdira d'emprunter de la lumière à une lumière placée près de soi? Quand même mille personnes en prennent, elle n'en est affaiblie en rien. »)

*
* *

Mémoire et Éducation. — La mémoire, j'entends la mémoire verbale, et très terre à terre, doit-elle être bannie de l'éducation? Oui, s'il s'agit de recourir à elle seule, de borner l'enseignement à la mémoire, comme le pratiquent les petits-frères, qui font répéter une phrase, sans l'expliquer, dix fois, vingt fois de suite, jusqu'à ce que l'élève sache la réciter machinalement — simple chapelet de mots dont le sens lui échappe. Mais je tiens que la mémoire est utile, légitime, si l'on s'en sert seulement comme d'un auxiliaire et d'un moyen. Et ici je pense que certains de nos modernes théoriciens de la pédagogie sont allés trop loin dans leur juste réaction contre l'abus de la mémoire.

De petites phrases comme : *Credo deum esse sanctum, turba ruit* ou *ruunt,* etc., ne vous imprègnent sans doute point du génie de la langue latine; elles ne vous en font point saisir la structure intime. Mais elles gravent fortement dans l'esprit certaines tournures typiques, certaines règles essentielles, dont il n'est pas mauvais d'être bien pénétré. Et voilà pourquoi je ne vois pas de mal à les faire apprendre et répéter souvent.

J'ai su jadis un peu de grec. Je l'ai beaucoup oublié, mais parmi les quelques souvenirs qui surnagent, il y a, par exemple, un quatrain tout ce qu'il y a de plus scolastique, donnant les cas régis par les diverses prépositions. Cela ne me suffit pas pour lire couramment Pindare, sans doute; mais c'est une notion utile, et elle m'est restée grâce à un de ces artifices mnémotechniques tant décriés aujourd'hui.

Mais arrêtons-nous. Car je finirais par insinuer que le jardin des racines grecques avait du bon.

Allevard, septembre 1891.

*
* *

Nécessité des études superflues. — Ceux qui recommandent le *latin* à un point de vue utilitaire sont tout à fait à côté de la question. On vous dit que le latin, compris de tous les lettrés, leur permet de s'entendre malgré la diversité des langues modernes. Eh! sans doute. Cela peut arriver quelquefois. Mais ce serait bien rabaisser la question que de s'appuyer sur de tels arguments. Et puis, on court risque de voir cet argument se retourner contre soi. Tenez, je me rappelle une scène amusante à laquelle j'ai assisté, il y a pas mal d'années, sur un bateau à vapeur qui naviguait le

long des côtes de Norvège. Deux hauts personnages de l'église protestante se trouvaient à bord : l'évêque de Bergen et je ne sais plus quel doyen d'Angleterre. Ils eussent beaucoup désiré causer ensemble et échanger leurs impressions. Mais comment faire? L'un ignorait l'anglais et l'autre ne savait pas un traître mot de norvégien. Ils pensèrent qu'il y avait une solution toute simple : parler latin — *latine loqui*. Et ils s'y mirent bravement. Mais ils se comprirent tout aussi peu qu'auparavant. Pour *déjà*, l'un disait *djèm* et l'autre *ïam*, le navire s'appelait chez l'un *névis cum veporè*, et *navis coum vapôré*, chez l'autre. Et ainsi de suite. Et ce fut, je m'en souviens, un petit juif de ma connaissance qui, entendant à la fois le norvégien et l'anglais, servit d'interprète à ces deux princes de l'église protestante.

*
* *

Gardons-nous d'être des *manchots intellectuels*.

*
* *

Rien ne se grave mieux dans notre cerveau, que ce que nous voyons : le meilleur véhicule de l'enseignement, c'est la vue. Expérimenter, faire voir, voilà ce qu'il faut. Aussi — s'il est vrai de dire que l'oreille est le chemin du cœur — peut-on dire avec non moins de raison que l'œil est le chemin de la mémoire.

*
* *

Il ne suffit pas dans le haut enseignement d'aligner des faits. Il faut encore remuer des idées et provoquer des œuvres.

IV

Philosophie

Pour réussir dans la science, il faut douter; pour réussir dans la vie, il faut être sûr.

*
* *

Age quod agis. Fais ce que tu fais, dis ce que tu dis, va où tu vas.

*
* *

La vérité est sur une courbe dont notre esprit suit éternellement l'asymptote.

Octobre 1879.

*
* *

La vérité ne diffère de l'erreur qu'en deux points : elle est un peu plus difficile à prouver et beaucoup plus difficile à faire admettre.

Décembre 1880.

*
* *

Dieu, c'est le voile mystérieux sous lequel nous cachons notre ignorance de la cause première.

*
* *

Les Leucocytes et l'esprit de sacrifice. — Il semble, d'après les recherches de De Bruyne (Phagocytose, 1895) et de ceux qui le citent, que les leucocytes des Lamellibranches — probablement lorsqu'ils ont phagocyté, qu'ils se sont chargés de résidus et de déchets, qu'ils ont, en un mot, accompli leur rôle et bien fait leur devoir — sortent du corps de l'animal et vont mourir dans le milieu ambiant. Ils se sacrifient. Après avoir si bien servi l'organisme par leur activité, ils le servent encore par leur mort en faisant place aux cellules nouvelles, plus jeunes.

N'est-ce pas la parfaite image du désintéressement le plus noble, et n'y a-t-il point là un exemple et un modèle? Il faut s'en inspirer : comme eux, nous sommes les unités d'un grand corps social; comme eux, nous pouvons le servir et envisager la mort avec sérénité, en subordonnant notre conscience individuelle à la conscience collective.

Le 30 janvier 1896.

*
* *

Altruisme des sylviculteurs pouvant servir de devise à l'humanité en général : « Nous récoltons ce que nous n'avons pas semé. Nous semons ce que nous ne récolterons pas. »

Cité par Bismarck, le 28 janvier 1886.

*
* *

Tenez, laissez-moi vous raconter un sujet de poème qui m'est venu en tête l'autre jour, tandis que je marchais vers le Gothard, près du pont du Diable,

dans la vallée de la Reuss. Vous saisirez sans peine par où il s'applique à d'autres histoires que celles qu'il semble raconter. Cela s'appellerait l'*épopée du fleuve*.

Le fleuve naît dans la montagne. Il est pur et limpide. Il est fils des nuages et des neiges.

Mais, voilà tout à coup que son lit devient inégal et rocailleux. Il écume, il s'agite, il se passionne, il heurte ses rives, il tombe impétueux, de chute en chute.

C'en est fait de son repos. Il semble que jamais il ne pourra ressaisir ce calme qu'il a perdu, que jamais son eau ne reprendra sa surface unie et son cours tranquille.

Et pourtant, voyez-le, en bas, dans la plaine. Ce qui paraissait impossible s'est réalisé. Il est rentré dans ses bords, il a repris une allure calme et majestueuse. L'écume qui le couvrait a disparu : la tache n'était pas indélébile et il l'a effacée.

Voilà ce que je vous aurais mis en alexandrins, si j'avais le temps et le talent d'être poète. Et j'aurais commencé à peu près de la sorte :

Dites, connaissez-vous la sublime épopée
Que le fleuve murmure aux brises du couchant,
Comme il franchit la plaine immense, enveloppée
De brume et de repos, attentive à son chant ?

Il vient d'en haut. Il est frère de l'avalanche,
Il est l'enfant des monts et des plateaux déserts,
Le fils des glaciers bleus et de la neige blanche,
Issu du ciel, sortant immaculé des airs !...
. . . . . .

*
* *

La foi qui nie est aussi éloignée de la science véritable que la foi qui affirme.

Février 1881.

*
* *

Je ne connais pas de raillerie plus spirituelle de la vieille erreur que l'on a récemment décorée du nom nouveau d'anthropocentrisme que le Sermon prêché devant les puces : « Mes chères puces, vous êtes l'ouvrage chéri de Dieu et tout cet univers a été fait pour vous. Dieu n'a créé l'homme que pour vous servir d'aliment, le soleil que pour vous éclairer, les étoiles que pour vous réjouir la vue, etc. »

(Voltaire, *Le Sottisier*, publié par Léouzon-Leduc, 1880, page 58).

*
* *

La Nature ne paraît simple qu'à la suprême ignorance ou à la science suprême : l'une ne voit pas toutes les variables du problème, l'autre les domine toutes. Mais lorsqu'il est entre ces deux états opposés, l'esprit reste confondu de la complication des phénomènes naturels, des énigmes qu'ils nous posent, des impasses où ils nous acculent.

Avril 1880.

*
* *

Que faisons-nous ici-bas? Nous préparons les floraisons de demain. Nous sommes tous du fumier d'humanité future.

Le 28 novembre 1903.

*
* *

Le Surnaturel. — A voir la ténacité avec laquelle les plus étranges superstitions refleurissent, on serait tenté de s'écrier : « Chassez le surnaturel, il revient au galop. »

Le 12 décembre 1903.

*
* *

Foi et Morphine. — Il en est de la foi comme de la morphine : ce n'est pas un aliment, c'est même un poison, mais c'est aussi un soporifique, et certains organismes torturés par la douleur peuvent y trouver une consolation, un adoucissement passager à leurs maux.

Tout en laissant les marchands d'opium qu'on appelle des prêtres, débiter tranquillement leurs drogues, on ne peut nier qu'il ne s'agisse là d'un toxique puissant, et que, dès lors, il y ait lieu d'en surveiller le commerce, et surtout l'abus.

Oui, la foi est une morphine intellectuelle : c'est son mérite et aussi son danger. Et gare les morphinomanes.

Le 16 mai 1904.

*
* *

Palimpseste de la Science. — A propos des conceptions scientifiques qui se succèdent, A. J. Balfour, dans son « Presidential address » de Cambridge, 1904, parle (page 6) des « New drawings on the scientific palimpsest ». Le mot est heureux, et on pourrait définir l'esprit scientifique : un *palimpseste perpétuel*.

*
* *

Il n'est pas de signe plus certain de faiblesse intellectuelle que l'intolérance, car elle prouve seulement que l'on est incapable de comprendre que d'autres puissent penser autrement que soi.

*
* *

L'utopie, c'est bien souvent de la graine de réalité.

*
* *

Le paradoxe, c'est de la graine de vérité. Il suffit d'un terrain propice pour que cela germe, fleurisse et fructifie.

*
* *

La civilisation, c'est l'art de se créer des besoins inutiles.

*
* *

Un outil est toujours devant cette grave alternative : s'user ou se rouiller. Savoir s'en servir en évitant ces deux écueils, voilà toute la sagesse, que l'outil s'appelle pioche ou cerveau.

Août 1880.

*
* *

« Le génie n'est qu'une longue patience », a dit Buffon. Cela est bien incomplet. Le génie, c'est l'impatience dans les idées et la patience dans les

faits : une imagination vive et un jugement calme; quelque chose comme un liquide en ébullition dans un vase qui reste toujours froid.

Le 15 septembre 1879.

*
* *

Le génie, c'est l'impatience dans la conception, avec la patience dans l'exécution.

*
* *

La foule est comme un portrait composite moral de la nation, dans lequel les traits communs de brutalité native et de simplisme enfantin s'ajoutent, se superposent et se renforcent, tandis que les qualités personnelles, les supériorités individuelles, tout ce qui dépasse, proémine, s'élève, vient nécessairement à se neutraliser et à disparaître : totalisation des platitudes et effacement des élites.

Août 1898.

*
* *

Le fameux : « impossible n'est pas français », de Napoléon, rappelle fort ce vers de Sénèque : *Quod non potest vult posse, qui nimium potest.* Celui qui a trop de pouvoir veut que ce qui ne se peut, soit possible.

*
* *

Le 7 février 1875, à 8 h. 55 du soir, j'ai soutenu que l'on a deux manières pour combattre les absurdes préjugés qui forment presque toute la base de nos relations sociales actuelles, savoir :

1° Les combattre par la parole, tout en s'y confor-

mant par les actes, afin que l'on voie bien que ce n'est pas par intérêt personnel;

2° Les combattre par les actes, afin que l'on voie bien qu'on peut être honnête et honorable tout en battant en brèche ces préjugés sociaux!

A revoir, le 7 février 1885, à 8 h. 55.

*
* *

Nous condamnons toujours les autres, en vertu du code de l'humanité abstraite, et nous trouvons le moyen de nous absoudre nous-mêmes en vertu des circonstances atténuantes de l'humanité concrète.

*
* *

L'individu est dans l'océan des êtres, ce que l'instant est dans l'océan des temps.

Le 21 décembre 1878.

*
* *

La témérité, c'est plus que le courage, et ce n'est pas encore la folie : c'est le courage insensé et c'est la folie courageuse! La témérité est l'écueil de la bravoure, comme la lâcheté est l'écueil de la prudence. L'homme téméraire ne reste jamais au niveau des autres, il grimpe parfois au sommet, mais ce n'est que pour tomber dans l'abîme.

Juillet 1874.

*
* *

L'ami doit guider l'ami et non l'encenser, il doit être toujours — comme une seconde conscience — prêt à lui dire : « Ici tu fais bien et là tu fais mal! »

Juillet 1874.

*
* *

Qu'est-ce que le progrès? De l'utopie tempérée par de la résignation.

*
* *

« Easy come, easy go, is a saying as applicable to knowledge as to wealth ». De là se déduit à mon sens : Il faut de l'effort. Science must not be made too easy.

(Voir Spencer, *Education.*)

*
* *

La justice ici-bas n'est faite le plus souvent que d'une série d'injustices qui se compensent.

*
* *

Le hasard, c'est la loi voyageant incognito.

*
* *

Il en est du mauvais vouloir comme des épines : on risque toujours d'y accrocher ou d'y blesser quelque chose.

*
* *

Le cœur palpite et sent, l'esprit voit et exprime : et le génie n'est donc que l'harmonie du cœur et de l'esprit.

1874.

*
* *

La dernière manie est toujours la plus forte.

Bruxelles, le 13 février 1874.

*
* *

Ainsi que les mains après de pénibles labeurs s'endurcissent, de même le cœur, émoussé par les souffrances, devient, à la longue, calleux.

Mai 1875.

*
* *

A ceux qui citent peu scrupuleusement, rappelons ce passage de saint Jérôme, qui sert d'épigraphe à un article du Révérend Père Bainvel, sur « les contre-sens bibliques des prédicateurs ». *

Ad suum sensum incongrua aptant testimonia, quasi grande sit, et non vitiosissimum docendi genus depravare sententias, et ad voluntatem suam scripturam trahere repugnantem. Ce que je traduis : Ils adaptent les témoignages à leur gré, comme si c'était une façon noble et non pas abominable d'instruire, que de torturer les phrases et d'imposer de force sa propre volonté à la sainte écriture.

*
* *

Ne pas jurer sur les paroles des maitres : *Nunquam in alicujus viri verba propter vim jurasse, et auctoritates semper postposuisse rationibus.* (Ne pas se laisser contraindre à jurer sur la parole d'autrui et tenir moins de compte des autorités que des raisons.)

(Études sur J. B. Van Helmont, 1868, par Rommelaere, page 45.)

*
* *

La beauté des objets microscopiques : *Admiranda*

* *Étude religieuse,* numéro du 15 novembre 1894.

tibi levium spectacula rerum. Vois, dans de faibles objets, de merveilleux spectacles.

(Virgile, *Les Géorgiques*, tome IV, volume 3.)

*
* *

Les encroûtés : *Euntes quà itum, non quà eundum erat*. (Passant où l'on est passé, non pas où l'on devait passer.)

(Études sur J. B. Van Helmont, 1868, par Rommelaere, page 45.)

*
* *

On a dit de l'ancien régime en France que c'était un despotisme tempéré par des chansons — une situation mauvaise avec des palliatifs inadéquats. Ce qui était vrai alors du gouvernement, ne l'est-il pas aujourd'hui des mœurs? Côté des hommes : la calomnie quotidienne tempérée par quelques duels; et l'abandon des filles séduites, tempéré par du vitriol. Côté des femmes : l'infidélité tempérée par l'acquittement habituel du mari, lorsqu'il se venge. On avouera que des duels, du vitriol et quelques caprices plus ou moins heureux du jury de la Seine ne sont, pas plus que les chansons de jadis, de suffisants remèdes. Il faudrait : 1° des restrictions efficaces aux abus de la presse et à son anonymat; 2° la recherche de la paternité; 3° la punition sérieuse de l'amant.

Septembre 1892.

*
* *

La poésie est l'élan de l'esprit humain vers ce qui est hors de son atteinte.

Septembre 1890.

*
* *

Il n'y a pas de beau absolu, ni de bien absolu, mais il y a un beau historique, un bien historique, c'est-à-dire de telles notions qui découlent du passé et qui sont adéquates au présent.

Janvier 1891.

*
* *

L'orgueil le plus hautain sent la modestie.

*
* *

Les métaphysiciens soutiennent volontiers que la métaphysique est le couronnement de la science. Eh oui! comme la girouette couronne l'édifice!

Août 1880.

*
* *

Vivisection. — Les dévots en veulent d'ordinaire beaucoup plus aux vivisecteurs qu'à la vivisection.

*
* *

La pêche offre de beaux spectacles d'édification, et il y a là bien des choses à interdire avant de songer à la vivisection. Voici quelques notes prises cet été (1885) dans le Nordfjord, dans une partie de pêche faite avec un Révérend de Newcastle : Un oiseau s'accroche à l'hameçon flottant; on tire, il tire, il se détache et s'envole... le bec déchiré et ensanglanté.

Un poisson vient-il à mordre? Tantôt il se débarrasse en se déchirant toute la bouche, tantôt, s'il reste

accroché, on est obligé de lui taillader le palais à coups de couteau pour détacher l'hameçon et amener la victime à bord.

Tout cela est naturellement permis, sportif, chrétien. Mais sacrifier une grenouille pour étudier la circulation du sang, mais tuer quelques lapins pour guérir l'humanité de la rage, voilà le crime abominable, voilà l'acte impardonnable des savants, voilà la vivisection dans toute son horreur.

V

Littérature

Une belle pensée mise sous une belle forme, c'est Minerve sous les traits de Vénus.

*
* *

A propos de la réforme orthographique. — Une orthographe simplifiée, c'est l'une des premières conditions de tout progrès d'une démocratie, car c'est le moyen de réaliser cette économie, essentielle et précieuse entre toutes : l'économie d'effort intellectuel superflu.

*
* *

De Pontmartin a dit dans son dernier feuilleton que Mallarmé plaît à vingt poseurs et à cinquante

imbéciles. Un peu modifié, ce mot donnerait une bonne définition. Que faut-il pour former une « école nouvelle » ? Un oseur, vingt poseurs et cinquante imbéciles.

*
* *

Stylistes. — On voit dans les asiles d'aliénés de pauvres folles qui portent dans leurs bras un morceau de bois, en se figurant que c'est un enfant, et qui le soignent, le dorlotent, le caressent avec une tendresse à la fois touchante et ridicule. Eh bien, nos modernes stylistes sont un peu dans ce cas : ils affinent et cisèlent leurs phrases, les caressent et les dorlotent, et si vous regardez de près quelles sont les pensées précieuses, objets de tant de soins, vous n'y trouvez que bûches sans valeur. Comparez ce que Diderot (tome VI, page 191) dit des jeunes poètes de son temps : « Ils veulent chanter, ils ont du gosier; mais, faute de connaissances, ils ne chantent que des fadaises mélodieuses. »

Janvier 1889.

*
* *

Avis aux jeunes littérateurs qui aiment à se réclamer de Flaubert :

1° Flaubert savait le français.

2° Il savait encore une foule d'autres choses.

3° Il n'était pas pressé.

*
* *

Le poète reçoit les impressions; c'est la nature qui les lui donne; celui-là, malgré les germes qu'il peut

avoir, reste stérile s'il n'est fécondé par le souffle puissant de celle-ci; et, pour emprunter aux fleurs une comparaison, le poète c'est le style; la nature, c'est le pollen.

*
* *

Théophile Gautier a dit quelque part * : « O beauté ! le plus radieux diadème dont le hasard puisse couronner un front, — tu es admirable et précieuse comme tout ce qui est hors de la portée de l'homme, comme l'azur du firmament, comme l'or de l'étoile, comme le parfum du lys séraphique ! »

Or, l'azur du firmament, Hautefeuille et Chapuis nous l'emprisonnent dans leur tube à ozone; l'or de l'étoile, notre spectroscope nous en révèle les éléments et nous pouvons fabriquer une flamme qui en ait tous les rayons; le parfum du lys séraphique, c'est sans doute quelque éther que les chimistes ne manqueront pas de reproduire par synthèse, s'ils ne l'ont déjà fait.

*
* *

Le journal, c'est la lecture des gens qui ne lisent pas.

Juin 1880.

*
* *

La grande voix de la presse, qui s'amuse bien souvent à de bien petites chansons.

*
* *

La presse est l'avant-garde de l'immortalité.

1874.

* Mademoiselle de Maupin.

VI

Humour — Fantaisies

Ce serait si beau l'humanité!... s'il n'y avait pas les hommes.

*
* *

L'homme et la femme, ces deux hémièdres inverses du cristal humanité!

Le 2 août 1879.

*
* *

On aime à pardonner les défauts que l'on a.

1875.

*
* *

Un livre a du bon, quel que soit l'esprit qui y règne, pourvu qu'il y règne de l'esprit!

Août 1880.

*
* *

Tartufe qui, prétendant ne songer qu'aux affaires du ciel, s'occupe sans cesse de celles de la terre, savez-vous ce que c'est? Eh! parbleu, c'est la célèbre botte d'armes : « Visez dans le haut, tirez dans le bas! »

*
* *

Au siècle dernier, il suffisait que l'on fût protestant pour que l'on pût vous imputer faussement tous les crimes. Maintenant il faut que l'on soit juif : c'est un progrès.

*
* *

Si la vie n'était pas une si mauvaise plaisanterie, quelle bonne farce ce serait !

Septembre 1880.

*
* *

La naissance est un mal mortel dont la vie représente l'agonie.

Strasbourg, décembre 1880.

*
* *

L'espoir, c'est l'appétit du bonheur.

*
* *

Dans le torrent de la vie parisienne, on ne sait jamais où le lit paisible finit, et où la cascade commence.

*
* *

A propos d'une personne légère dont on demandait le vrai nom de famille : Bah ! elle n'a pas de famille, Ovide a déjà dit d'elle : Drôlesse *sine patre creata*.

*
* *

Le roux, c'est du blond dièze.

*
* *

Si un homme prévenu en vaut deux, un homme prévenant en vaut bien quatre.

*
* *

Chez les femmes, il n'y a qu'une chose plus laide qu'une poitrine semblable à un dos, c'est un dos semblable à une poitrine.

*
* *

Le char de la justice... une voiture de grande remise.

*
* *

Dans le monde il y a deux méthodes pour parvenir, celle des hardis et celle des timides. L'une dit : Ote-toi de là que je m'y mette. L'autre : Pousse-toi là que tu m'y hisses.

*
* *

Pour une femme du monde, un peu d'inconduite la pose, beaucoup d'inconduite la perd.

*
* *

Les personnes « distinguées » ? La distinction consiste surtout à avoir un certain nombre de préjugés que les autres personnes n'ont pas.

*
* *

Le cœur de la femme est une girouette, jusqu'au jour où surgit une passion qui la domine, qui l'attire irrésistiblement. Cette passion la fixe comme le ferait un aimant puissant qu'on approche d'une aiguille mobile : la girouette est devenue boussole.

Variante : Qu'est-ce que le cœur de la femme? Une girouette que la passion fait boussole.

Août 1879.

*
* *

Les femmes sont des raquettes dont nous sommes les volants !

Juillet 1880.

*
* *

Rien de compromettant comme les compromis.

Juillet 1880.

*
* *

La vie galante — cette *circulating library* de l'amour.

Mai 1880.

*
* *

Le sexe faible? Pas si faible pourtant! Car il tire sa force du faible qu'il inspire au sexe fort.

*
* *

Certains morceaux de musique sont si tristes qu'ils semblent des symphonies en... saule pleureur !

*
* *

On n'est jamais mieux à deux que là où il n'y a place que pour un !

*
* *

Les dédicaces, si ce sont des politesses de botanistes, ce sont certainement des impolitesses envers la botanique.

*
* *

Que de façons n'y a-t-il pas de boire une tasse de café? Voyez cet homme pressé qui avale sa demi-tasse à toute vitesse! Il a absorbé du liquide, voilà tout. Apercevez-vous cet autre qui, déjà plus raffiné, exige que le café soit chaud, bien chaud : « Si je ne m'y brûle je n'en veux pas! » Celui-là boit une température. — Mais contemplez là-bas le vrai gourmet, qui hume les vapeurs parfumées de sa tasse, l'absorbe par petites gorgées et laisse aller ses pensées au gré de l'alcaloïde? Celui-là, c'est le vrai connaisseur : il déguste un arome!

Août 1890.

VII

Descriptions

Essai de description scientifique *. — La journée avait été chaude. Le temps était calme; le ciel, pur. C'était le soir du 12 août, en pleine période d'étoiles

* Ces pages ont déjà paru dans *Ciel et Terre*, 1879.

filantes. La mer, vue de la digue, paraissait admirablement phosphorescente. Cela me donna l'idée d'aller à l'estacade recueillir un peu de cette eau, dont je voulais examiner les animalcules lumineux.

Parvenu au bout de la jetée, j'ai derrière moi les rares lumières de Nieuport-Bains; sous mes pieds et devant moi, la mer étincelante; au-dessus de ma tête, le ciel semé d'étoiles. La Voie Lactée pâle croise en écharpe la demi-sphère constellée. Et, dans le firmament immuable, une étoile filante trace de temps en temps son sillage comme pour rappeler que cette immobilité n'est qu'une apparence et que tous les astres sont emportés sans cesse dans leur course vertigineuse à travers les espaces.

Des infusoires minuscules, plus nombreux que les étoiles, couvrent la surface des flots. Le chenal semble tout pailleté de rayons : chaque vague déferle en une écume de lumière, chaque frémissement de l'eau jette un éclat phosphorescent. C'est une clarté changeante, verdâtre, bleuâtre, blanchâtre, violacée, qui rappelle les reflets chatoyants de certaines pierres ou bien les lueurs vagues de ces sulfures qui dépensent dans l'obscurité les rayons qu'ils ont emmagasinés au soleil. Lorsque le flot vient se briser sur le pilotis de l'estacade, la phosphorescence est souvent assez vive pour éclairer distinctement les objets environnants.

Les Noctiluques qui brillent ainsi ne sont pas grandes comme une tête d'épingle; ce sont des organismes presque sans organes et leur structure est l'une des plus simples qu'on puisse concevoir. Elles se trouvent répandues par milliards dans une mer phosphorescente.

L'antithèse est profonde entre ces deux immensités,

le ciel avec ses étoiles, la mer avec ses infusoires. Là, les rayons de l'infiniment grand; ici, les lueurs de l'infiniment petit. On dirait deux échos qui se répercutent l'un l'autre, un poème à deux voix dont les strophes sont tour à tour chantées par les astres et scandées par les vagues.

Mais il y a aussi des traits communs. De part et d'autre, les nombres immenses; de part et d'autre, le mouvement, la lumière. Les Nébuleuses et la Voie Lactée ne sont-elles pas comme des nuées de mondes protozoaires, des embryons de systèmes, des rudiments d'étoiles, comparables à ce fourmillement d'infusoires lumineux, qui sont, aux yeux du transformiste, des rudiments d'organismes.

Ce spectacle resplendissant reste gravé dans l'esprit, ineffaçable. Une seule chose dans la nature entière surpasse encore en grandeur le ciel étoilé et la mer phosphorescente : c'est le Soleil, l'astre bienfaisant, source de toutes nos énergies, dont le premier rayon fait aussitôt pâlir les clartés de la mer et les étoiles du ciel...

Nieuport, le 12 août 1879.

*
* *

Torrent dans le Tyrol. — Avez-vous jamais vu ces torrents des montagnes, comme on en rencontre sans cesse dans le Tyrol? Leur pente est forte, leur marche rapide, leur courant impétueux. Ils se frayent partout un chemin, et tout doit leur céder, de gré ou de force. Ils arrosent d'une onde bienfaisante l'herbe qui leur livre passage et renversent, furieux, le roc qui veut leur résister. N'en est-il pas ainsi, dans l'humanité,

des idées progressives et progressistes ? C'est ce qu'a déjà dit d'elle un Souverain qui savait mieux exprimer qu'appliquer cette vérité : « Servez-les, elles vous soutiennent, résistez-leur, elles vous renversent. »

Mais le Torrent offre encore avec le Progrès une autre ressemblance, qui n'est pas moins instructive. Lorsqu'il franchit un espace rocailleux et difficile, dans les parties critiques de sa course, on voit souvent l'eau, brusquement arrêtée par les grosses pierres, rejaillir en arrière, bruyante, écumeuse, formant des vagues qui déferlent en sens inverse de sa marche. Il semble, à ces endroits, que les flots retournent vers leur source, si l'on ne regarde que la surface. En réalité il n'en est rien : faites quelques pas en avant, vous retrouverez le Torrent dans une période de calme et vous pourrez vous convaincre qu'il n'a pas changé de direction ; le courant qui se dirige en avant a vaincu les vagues réactionnaires et sort de la lutte plus rapide, plus majestueux, plus irrésistible que jamais !

Le 6 septembre 1877.

*
* *

Dans les Alpes. — *Lever de soleil.* — Les grands pics neigeux, l'un après l'autre, suivant l'ordre de leurs hauteurs, jettent d'abord au soleil levant leur écho de lumière, et tant de notes roses éparses de plus en plus nombreuses, s'unissent en une grandiose symphonie. Puis, peu à peu, cette clameur de rayons gagne toutes les crêtes, réveille le versant des montagnes, se répercute le long de leurs flancs et se propage, en s'affaiblissant, jusque dans l'ombre grise des vallées.

Ainsi, toute vérité nouvelle n'éclaire d'abord que l'élite des sommets, et ce n'est que lentement qu'elle arrive à projeter ses lueurs jusque dans les masses profondes et obscures.

Brienzer Rothornkulm, le 18 août 1898.

*
* *

Désert Alpin. — Non loin de Pontresina, près du lac Pischa, à 2,780 mètres d'altitude, j'ai ressenti l'une des impressions de désolation les plus profondes que la nature m'ait jamais fait éprouver. Malgré le voisinage du Val de Fain, renommé pour la richesse de sa flore, la dépression de terrain où se trouve ce petit lac, contiguë au col de l'Albris, est déserte, morne, attristante. Autour du lac encore gelé au cœur de l'été, on n'aperçoit que de larges plaques de neige et la roche schisteuse qui s'effeuille, s'effrite et se brise en des tas de fragments anguleux sur lesquels ne pousse rien de visible : à perte de vue, ni une Phanérogame, ni une Mousse, ni même un lichen. Aucun sentier tracé, aucune tache quelconque de végétation verte ou brune ou grise...

Août 1899.

*
* *

Rien n'est plus frappant lorsque l'on voyage en Grèce, que la diversité merveilleuse offerte par la contrée en des points peu distants. A Delphes, séjour d'Apollon pythien et de la Pythie, le cadre est sombre et tragique; il est grandiose à Mycènes qui domine la large et fertile plaine de l'Argolide, environnée des rangées pressées de montagnes; il est riant à Olympie, où le temple du Zeus olympien adoré par tous les

Grecs, et les jeux qui les réunissaient, s'harmonisent avec la vallée de l'Alphée et du Kladeios, et les collines aux douces lignes où l'œil se repose de toutes parts.

Athènes, avril 1902.

*
* *

Lever de soleil. — Il n'est pas six heures. Il ne fait plus nuit, mais il ne fait pas encore plein jour. La lune découpe son mince croissant sur le ciel, et Vénus, étoile du matin, y brille encore avec éclat. Une aube indécise flotte près de l'horizon, du côté de l'Orient...

Puis, une teinte rose violacé apparaît assez haut dans le ciel, premier reflet du soleil invisible et, par contraste, la blancheur étalée vers l'horizon prend un ton jaune verdâtre. Taormina, perchée sur son rocher, est tout environnée des monts de la côte, qu'on aperçoit jusqu'à l'Etna; et elle domine à pic la mer.

La mer est calme, et vient lécher en murmurant les galets de la plage.

Les rochers tout proches sont encore plongés dans l'ombre, aucun détail ne s'y dessine, leurs crêtes seules se découpent en noir sur le bleu profond du ciel de l'Occident; tandis que le pâle Etna, un peu plus distant, vers le sud, est baigné dans un brouillard léger, et ne se détache que vaguement sur le fond, comme un voile sur une brume... A mes pieds, les contours de la côte s'aperçoivent sans peine, mais ils s'estompent dans la brume à peu de distance.

La clarté devient plus précise. Par-dessus une bande grise à l'horizon même, on voit plus nette-

ment s'étager la bande jaunâtre et la violacée, qui s'élargit, monte de plus en plus et se fond avec le ciel ambiant.

Le jaune devient plus vif, plus chaud, plus orange; le violet se fond toujours davantage avec l'azur du zénith.

Il fait tout à fait clair. Vers l'orient, la surface de la mer, terne jusqu'ici, s'illumine d'une vaste tache argentée.

Voici le soleil. Masqué par les nuages gris de l'horizon, son disque est d'abord rose, puis rouge, comme du fer chauffé, puis jaune, puis blanc comme du métal en fusion. Mais ses contours sont très irréguliers et changent de seconde en seconde, symétriquement, par l'effet de la réfraction à travers les bandes régulièrement étagées des nuages.

Le soleil a d'abord tout en haut un petit mamelon comme un citron; le mamelon s'élargit en une sorte de terrasse; et, enfin, quand le bas du disque est arrivé au niveau où le sommet était tantôt, c'est au bas que se trouve le mamelon de plus en plus étroit.

Après un quart d'heure, l'éclat du soleil est tel qu'il faut renoncer à le regarder à l'œil nu.

Déjà, le sommet de l'Etna est en pleine lumière et la clarté, de plus en plus triomphante, accuse peu à peu tous les détails du paysage.

Taormina, le 17 octobre 1903.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE I

VERS

SONGEZ — LORSQUE LE TEMPS... 1
PROFANE, ÉLOIGNE-TOI !... 3
LA VIGNE ET LE MÛRIER 5
NIX 8
SONNET 10
LETTRE DE NICE 11
ROMANCE 13
CROQUIS DE LA FRANCE 14
A AUGUSTE BARBIER 17
ÉPIGRAMME IMITÉE DU LATIN 19
TROIS ÉNIGMES 20
STANCES A M. WIHL 24
SUR L'UTILITÉ DE LA POÉSIE 25
DE L'ORIGINALITÉ 27
A GABRIELLE 28
PENSÉE DE JANVIER 31

Pages

A Mademoiselle Jeanne Tordeus 33

Deux croquis d'après nature 35-36
Croquis à la plume . . . . . .
Croquis au fusain . . . . . .

Improvisé en allant herboriser. 37

On dit qu'un jour deux jouvenceaux... 38

Larmes d'alambic ou la petite complainte du chimiste . 41

La chanson du protoplasme 44

Ode a la Grenouille 46

Qui était plus coupable, Adam ou Eve ? — Réponse a une question 48

Un jour le marquis X... 49

Fragment 50

Je te remets ceci... par erreur 52

Question. 54

Réponse 55

Sonnet 56

Fragment philosophique 57

Symphonie en blanc mineur 58

Nous étions côte a côte... 62

Sunt qui... 64

Pour le Denier des Écoles 66

La petite complainte du métaphysicien 69

Dieu. — Discours de Dieu en personne, en réponse a celui de M. Tiberghien 71

L'hymen des fleurs se prépare... 73

Serment d'ivrogne 74

Autre chanson sur le même air 78

Mais ces rêves où si souvent je t'entrevois... 83

Pages

Bucolique 84
Deux-Décembre 1875 86
Le tombeau de Virgile 87
Vers d'album 93
Madame, vous aimez, dit-on, la poésie... 95
Sur un portrait envoyé a Tokyo 96
Sur un carnet de bal en ivoire 97
A ma très chère cousine 98
Vœux de nouvel an envoyés en Chine 100
A Henri Lafontaine 101
A Edmond Cattier 103
A Madame *** 105
Le 12 octobre 1883. 109
Toast pour des noces d'argent 111
Réponse a un cadeau 114
Avec un bouquet de fleurs des dunes 116
Adieux a un trio. 117
Je cherche un mot, un seul!... 118
Pensée d'estacade 119
Avec un buste de Voltaire 121
A la recherche d'un logis 124
Les fuseaux horaires ou trois pour une 128
C'était mon rêve. 130
Le frac 131
Le ciel est gris, les flots sont gris... 134
A Wilhelm Jordan, après la lecture de ses « Andachten » 135
A Wilhelm Jordan, pour le jour de ses 80 ans 136
Pour l'album de ma petite Ida. 137

PROSE

Pages

Troisième centenaire de l'Université de Wurzbourg . 143

Fragments :

L'Université de Bruxelles est-elle une machine politique? 172

Ce qui manque à nos Universités 173

Pensées :

La Science 175

Les Savants. 186

Éducation 189

Philosophie 193

Littérature 205

Humour — Fantaisies 208

Descriptions :

Essai de description scientifique 212

Torrent dans le Tyrol 214

Dans les Alpes. 215

Désert Alpin 216

Lever de soleil. 217

IMPRIMERIE SCIENTIFIQUE
CHARLES BULENS
BRUXELLES

New York Botanical Garden Library
QK3 E77 c.2 v.6 gen
Errera, Leo Abram/Recueil d'oeuvres de L
3 5185 00099 1313